

FABLES

ET
NOUVEAUX CHOIX

DE
LA FONTAINE

DES
LESQUELLES ON

ET

ON VOIT UN GRAND NOMBRE D'EXEMPLES

DE LA MANIÈRE D'ÉCRIRE

À L'USAGE DE LA JEUNESSE

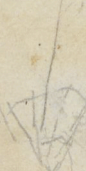


PARIS

chez L'ÉCOLE ET C. LIEB

DE LA RUE

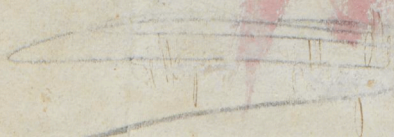
N° 29

 Ce livre appartient à
Emile Hamon Durillay & sa
sœur Lucet qui de la comence
de 17
Jean-Louis
Du Canton de Linchaux
de l'arrondissement de Sempron





Vincent

 Allouin

R-91484
BIBLIOTECA
DE GRANADA
DE ANAGUAY

FABLES

ET

MORCEAUX CHOISIS

DE

J. LA FONTAINE

ÉDITION A LAQUELLE ON A JOINT

LA VIE DE L'AUTEUR, CELLE D'ÉSOPE, LES JUGEMENTS
DES MEILLEURS CRITIQUES ET DES NOTES
EXPLICATIVES

A L'USAGE DE LA JEUNESSE



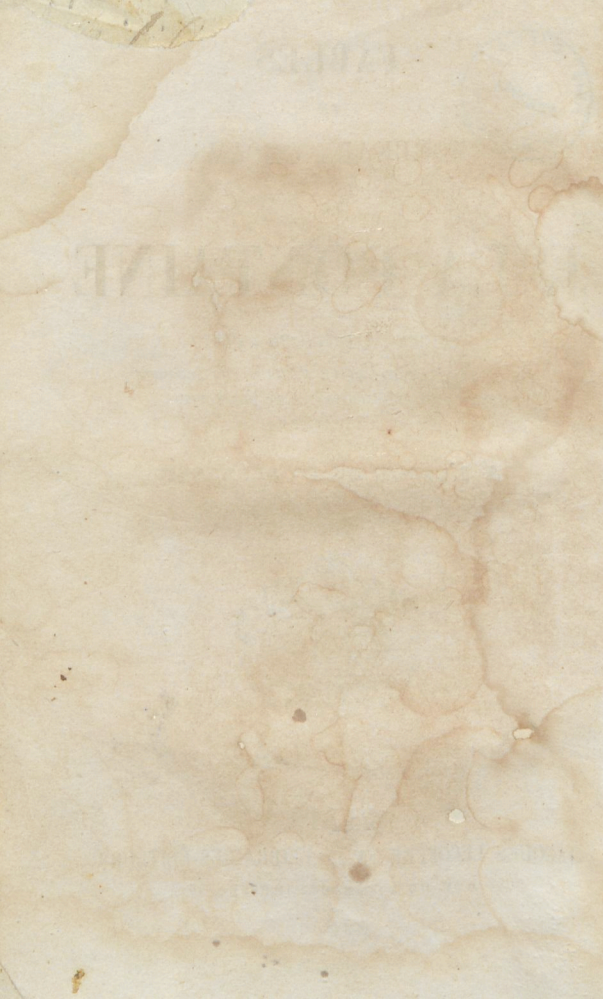
PARIS

JACQUES LECOFFRE ET C^{IE}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1863

ANT
XIX
1420



NOTICE

SUR LA FONTAINE.

LA FONTAINE (Jean de) naquit à Château-Thierry le 8 juillet 1621. A dix-neuf ans, il entra chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta dix-huit mois après, parce que son caractère, ennemi de tout assujettissement, ne put se plier à la règle. La Fontaine ignorait encore à vingt-deux ans ses talents singuliers pour la poésie. On lut devant lui la belle ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, et dès ce moment il se reconnut poète. Un de ses parents, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea, et lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, français et étrangers. On lui fit épouser Marie Héricart. La Fontaine, ennemi de tout ce qui sentait la gêne, la quitta pour vivre dans la capitale. La fameuse duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, exilée à Château-Thierry, avait connu la Fontaine. Rappelée à Paris, elle y mena le poète. La Fontaine avait un de ses parents auprès de Fouquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il obtint une pension, pour laquelle il faisait à chaque quartier une quittance poétique. X

Après la disgrâce de son bienfaiteur, pour qui il eut le courage d'élever la voix, et aux infortunes duquel il a consacré la plus belle et la plus touchante des élégies, la Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de MONSIEUR. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans Monsieur le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne; et des protec-

trices dans les duchesses de Bouillon, de Mazarin, et dans madame de la Sablière : celle-ci le retira chez elle et prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agréments de la société et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle, la Fontaine allait néanmoins tous les ans, au mois de septembre, rendre visite à sa femme. A chaque voyage, il vendait une portion de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui lui restait. Il ne passa jamais de bail de maison, et il ne renouvela jamais celui d'une ferme qu'il tenait.

Cette apathie, qui coûtait tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avait sans effort. Elle influait sur toute sa conduite, et le rendait quelquefois insensible même aux injures de l'air. Madame de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du cours; le soir, en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fût assez froid et qu'il eût plu toute la journée. Il avait quelquefois des distractions qui lui ôtaient la mémoire; il en avait d'autres qui lui ôtaient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée. Eh! c'est votre fils, lui dit-on. Il répondit froidement : Ah! j'en suis bien aise.

Racine le mena un jour à ténèbres, et s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenait les petits prophètes. Il tomba sur la prière des Juifs dans Baruch, et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine : C'était un beau génie que ce Baruch; qui était-il? Le lendemain, et plusieurs jours après, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait la voix pour dire : Avez-vous lu Baruch? c'était un beau génie. L'espèce de stupidité que ce célèbre fabuliste avait dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à madame de la Sablière,

un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques : Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes : mon chien, mon chat, et la Fontaine.

Cependant cet homme, si insensible en apparence et si apathique, était quelquefois colère et rancunier. Ayant en une dispute avec M. Choart, curé de Saint-Germain le Vieil, à Paris, il s'en vengea par la fable du *Curé et du Mort*. La Fontaine avait toujours vécu dans une grande indolence sur la religion comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692 le fit rentrer en lui-même. Le père Pouget, de l'Oratoire, alors vicaire de Saint-Roch, lui fit faire une confession générale.

Prêt à recevoir le viatique, en présence de quelques membres de l'Académie, qu'il prit pour témoins de son repentir, il demanda à Dieu et aux hommes pardon d'avoir composé quelques ouvrages licencieux.

Revenu à la santé, il entreprit de traduire les hymnes de l'Eglise. Il est permis de douter que son esprit, peu fait pour le sérieux, se fût plié facilement à ce genre de composition.

Il s'était fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

Jean s'en alla comme il était venu ,
Mangeant son fonds avec son revenu ,
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser ;
Deux parts en fit, dont il souloit passer (1)
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Lorsqu'on le déshabilla pour le mettre au tombeau, on le trouva couvert d'un cilice : ce que Racine le fils n'a point laissé échapper, lorsqu'il le dépeint ainsi :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours ,
Vra dans sa pénitence, à la fin de ses jours ,
Du Maître qu'il approche il prévient la justice ,
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.

(1) Il avait coutume, du latin *solere*.

Cette rigueur contre lui-même s'explique par les sérieuses réflexions qu'il fit pendant les deux dernières années de sa vie, et dont nous trouvons l'expression fidèle dans une lettre qu'il écrivait à l'un de ses amis : « Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme je revenais, il me prit au milieu de la rue une si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher ! mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu : avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

Il mourut à Paris en 1695, à l'âge de soixante-quatorze ans, dans les plus vifs sentiments de religion.

JUGEMENTS SUR LA FONTAINE.

Écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices que pour être admiré avec transport ; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter ; que nul n'égalait jamais dans l'art de donner des grâces à la raison et de la gaieté au bon sens ; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence, homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec sagesse en se livrant, dans ses écrits, à toute la liberté de l'enjouement.

ÉLOGE DE LA FONTAINE, cité par LA HARPE.

La Fontaine est le livre de tous les âges, de tous les goûts, de toutes les conditions. C'est lui que l'on cite le plus souvent ; c'est lui que l'on connaît le mieux. Il a charmé notre enfance, il éclaire notre maturité, de laquelle il fait les délices ; il console notre vieillesse.

Il a toujours à vous apporter, suivant le besoin que vous en avez, un exemple ou un précepte, un sujet de distraction et d'amusement, un motif de consolation, et vous ne le quittez jamais sans lui demander une leçon ou un plaisir.

BOISSY-D'ANGLAS.

Il a fondé parmi les animaux des monarchies, des républiques ; il en a composé un monde nouveau, où il habite sans cesse. Et qui n'aimerait à y habiter avec lui ? Il en a réglé les rangs, pour lesquels il a un respect profond, dont il ne s'écarte jamais. Il a transporté chez eux tous les titres et tout l'appareil de nos dignités.

Quel art peut enseigner à rire sans grimacer, à rapprocher ainsi les extrêmes sans les dénaturer, à saisir les côtés semblables des objets les plus différents ? Qui nous apprendra jusqu'où l'on peut aller dans ce genre, et où il faut s'arrêter ? ce qu'on peut se permettre, ce qu'on doit s'interdire ?

WALCKENAER.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR

LE DAUPHIN (1).

MONSIEUR ,

S'IL y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres , on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie , puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose , Monsieur , vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile , je le confesse ; mais ces puérités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point , Monsieur , que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que

(1) C'est le Dauphin connu dans l'histoire sous le nom de grand Dauphin , fils unique de Louis XIV. Le duc de Montausier et Bossuet furent chargés de son éducation.

peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui (1) sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, Monseigneur, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province (2) où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre (3) en huit jours pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez

(1) Bossuet, évêque de Condom, ensuite de Meaux.

(2) La Hollande.

(3) La Franche-Comte.

gouverner ses peuples comme un Auguste, avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'âme que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, Monseigneur, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE

DE LA FONTAINE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques-unes de mes Fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres (1) de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers ; il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarasserait en beaucoup d'endroits, et bannirait de la plupart de ces récits la brièveté qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de

(1) Patru, membre de l'Académie française.

poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès, l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait; car comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes : si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fictions, et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré

comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et par l'excellence de son ouvrage nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non-seulement chez les étrangers , mais chez nous. Il est vrai que , lorsque nos gens y ont travaillé , la langue était si différente de ce qu'elle est , qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire , je me suis flatté de l'espérance que , si je ne courais dans cette carrière avec succès , on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée , qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures , c'est-à-dire , celles qui m'ont semblé telles : mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix , il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long , il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive , on m'aura toujours obligation , soit que ma témérité ait été heureuse , et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir , soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon

dessein : quant à l'exécution , le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière. Car

qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire, un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuses: il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait, il recommande aux nourrices de les leur apprendre, car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que

d'être réduits à corriger nos habitudes , il faut travailler à les rendre bonnes , pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes , s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait ; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; au contraire , le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfant sont d'elles-mêmes assez enfantines , sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car dans le fond elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers , nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre ; de même aussi, par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le juge-

ment et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales ; elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants, ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces : cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont

on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée : tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement ; la moralité séparée, et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là, il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon :

Et quæ

Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude (1) nous a laissée. On s' imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux : mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire, d'un homme subtil et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins

(1) Moine grec du quatorzième siècle. Il a compilé un grand nombre d'écrits. La Vie d'Ésope dont parle la Fontaine, n'est qu'un tissu de contes puerils et d'anachronismes.

que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : VIE D'ÉSOPE. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE

D'ÉSOPE LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants ; car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des Sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fauleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a sem-

blé trop puéril , ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Ésope était Phrygien , d'un bourg appelé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque (1) deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature , ou bien de se plaindre d'elle : car , en le donant d'un très-bel esprit , elle le fit naître difforme et laid de visage , ayant à peine figure d'homme , jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts , quand il n'aurait pas été de condition à être esclave , il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste , son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre , soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose , soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or , il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs , un paysan lui donna des figues : il les trouva belles , et les fit serrer fort soigneusement , donnant ordre à son sommelier (2) , appelé Agathopus , de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré , Agathopus se servit de l'occasion , et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope , ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier , tant il était bègue et paraissait idiot. Les châtimens dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels , et cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître ; et , se faisant entendre du mieux qu'il put , il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques mo-

(1) Environ

(2) Celui qui a en sa charge le linre, la vaisselle, le pain, le vin et les liqueurs.

ments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns (1) disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent au nom de Jupiter hospitalier qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bons gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut, et en s'éveillant : Qu'est ceci ? dit-il, ma

1) Quelques-uns.

voix est devenue libre ! je prononce bien un râteau , une charrue , tout ce que je veux ! Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car , comme un certain Zénas , qui était là en qualité d'économe , et qui avait l'œil sur les esclaves , en avait battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas , Ésope ne put s'empêcher de le reprendre , et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas , pour le prévenir et pour se venger de lui , alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison ; que le Phrygien avait recouvré la parole , mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut , et passa bien plus avant ; car il lui donna Ésope avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs , un marchand l'alla trouver , et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela , dit Zénas , je n'en ai pas le pouvoir ; mais je te vendrai , si tu veux , un de nos esclaves. Là-dessus , ayant fait venir Ésope , le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? on le prendrait pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé , il prit congé d'eux , partie murmurant , partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela , et lui dit : Achète-moi hardiment , je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants , ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles , et dit en riant : Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition , à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées , ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avait , ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur

emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau venu , et devait être traité doucement. Tu ne porteras rien si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain ; c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise ; mais dès le dîner le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien , d'un chancre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place , il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac , et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chancre ce qu'ils savaient faire : Tout , reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien , on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chancre mille oboles, son grammairien, trois mille ; et en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chancre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail, il divertirait les gens par sa mine ; Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'a-

cheter , à quoi il lui serait propre , comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : A rien , puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre , et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit : car , quoiqu'on puisse juger par là de son caractère , elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies , le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point , tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence , comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire ; et ayant tiré son maître à part , il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale , parce que la question n'était pas digne de lui ; il le laissait donc avec son garçon , qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin , Ésope compara la terre à une femme qui , ayant des enfants d'un premier mari , en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci , et leur ôterait la nourriture , afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre , qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture , et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes , et mère passionnée des

autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage ; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui pour la moindre parole menaçait de faire un divorce ; c'était la chienne qui endurait tout, et qui revenait faire caresse après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtement par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait des-

sein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoutèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit Ésope ? C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées ; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Eh bien ! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire ; ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier.

Le lendemain, Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire ; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine, reprit Ésope ? Eh ! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place ; et voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et

alpeano

*inquis
Tarsu*

l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que de blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé; et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon : Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais querir ma femme; on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit; il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Voltaire

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé; il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu : que si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait ; partant (1), qu'il prit garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis ; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée ; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas ; il promit qu'il s'y trouverait. Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs ! moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope ; mais quant à la liberté, il ne pouvait se résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promit en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres (2) de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je ?

(1) Par conséquent.

(2) Αβδοετη.

Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole, mais il reculait toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : Ἀπόθας βήματα, etc., c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, répartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi; n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé cût au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent, et qu'il n'en dit mot; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles renfermaient un triple sens, et signifiaient encore : « En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda qu'on renfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut

consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public ; parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître ; s'il non, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire : La fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin, le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable ; l'autre d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intel-

ligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Ésope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi que s'il demeurerait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenait des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait les sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme. Je ne ronge point vos blés ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale ; je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, les quelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin, il se mit en grand crédit près de Lycérus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à soudre (1) sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycé-

(1) Vieux mot : résoudre.

rus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour tout punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répon-

dant Ésope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope : J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope ; car la nuit dernière il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage ? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre ?

Ensuite de cela le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-bou-

tants ; et autour de ces arcs-boutants se promènent l'une après l'autre deux femmes , l'une blanche , l'autre noire. Il faut renvoyer , dit Ésope , cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne , l'an ; les villes , ce sont les mois ; et les arcs-boutants , les jours autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain , Necténabo rassembla tous ses amis. Souffrirez-vous , leur dit-il , qu'une moitié d'homme , qu'un avorton , soit la cause que Lycérus remporte le prix , et que j'aie la confusion pour mon partage ? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule , par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît , les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte , Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. Il est vrai , repartirent-ils , que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande , reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents , tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé , celle-là qui fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore , et qu'on voit avec admiration ; c'est la plus petite , mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope , à son retour dans Babylone , fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus , où il avait tous

les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde: on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Esope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase: Esope le nia avec des serments: on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues: les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur

l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui; la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

FIN DE LA VIE D'ÉSOPE.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Esope (1) est le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que (2) mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois ;
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris

(1) Esope, inventeur de la fable.

(2) Pour *quoique*.



FABLES

CHOISIES

DE LA FONTAINE.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

La Cigale et la Fourmi.

LA cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue (1) :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôût (2), foi d'animal,
Intérêt et principal (3).
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut :

(1) C'est-à-dire, pendant l'hiver.

(2) Avant le mois d'août. C'est la saison des récoltes.

(3) Chez la Fontaine, les animaux aussi empruntent à intérêt, même entre voisins.

Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse. —
 Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaîse. —
 Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
 Eh bien, dansez maintenant (1).

FABLE II.

Le Corbeau et le Renard.

(2) MAÎTRE corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 Hé ! bonjour, monsieur du corbeau !
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 (3) Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix (4) des hôtes de ces bois.
 A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit : Mon beau monsieur
 (5) Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.
 (Foy. Phèdre, liv. 1, fable XIII.)

(1) La leçon doit profiter aux paresseux ; mais l'homme laborieux aurait tort d'imiter l'égoïsme de la fourmi.

(2) L'appellation de maître était commune à un grand nombre de professions ; celle de messire était réservée aux nobles.

(3) Est aussi beau que votre plumage.

(4) Oiseau célèbre dans la Fable. On disait de lui qu'il renaissait de ses cendres. Il y a sur cet oiseau une pièce célèbre de vers latins de Lactance ou de saint Fortunat.

(5) La morale du renard est pleine de vérité : les flatteries les plus fines sont souvent les plus chères.

FABLE III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

UNE grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
 (1) Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
 Pour égaler l'animal en grosseur;
 Disant : Regardez bien, ma sœur,
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? —
 Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ? —
 Vous n'en approchez point. La chétive pécore
 S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
 Tout petit prince a des ambassadeurs,
 Tout marquis veut avoir des pages.
 (Voy. Phèdre, liv. I, fable XXIII.)

(1) Avec quelle énergique finesse le poète exprime les efforts de la médiocrité vaniteuse ! La femme jalouse, le provincial important, l'enfant présomptueux, trouvent ici une piquante leçon.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

DEUX mulets cheminaient, l'un d'aveine chargé,
 L'autre portant l'argent de la gabelle (1).
 Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
 N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
 Il marchait d'un pas relevé,
 Et faisait sonner sa sonnette :

(1) C'était un impôt établi sur les vins, les sels : on appelait *pays de gabelle* les provinces où l'impôt de la gabelle était établi.

Quand l'ennemi se présentant,
 Comme il en voulait à l'argent,
 Sur le mulet du fisc (1) une troupe se jette,
 Le saisit au frein et l'arrête.
 Le mulet, en se défendant,
 Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire :
 Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
 Ce mulet qui me suit du danger se retire,
 Et moi, j'y tombe et je péris !
 Ami, lui dit son camarade,
 Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
 Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
 Tu ne serais pas si malade.

(Voy. Phèdre, liv. 2, fable VI.)

(1) Sur celui qui portait l'argent.

FABLE V.

Le Loup et le Chien.

UN loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde.
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé (1) par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire loup l'eût fait volontiers ;
 Mais il fallait livrer bataille,
 Et le matin (2) était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,

(1) Égaré.

(2) Race de chiens grande et vigoureuse.

(1) Cancres, hères et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim ;
 Car, quoi ! rien d'assuré, point de franche lippée !
 Tout à la pointe de l'épée (2) !
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
 Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
 Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons, et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs (3) de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons ;
 Sans parler de mainte caresse.
 Le loup déjà se forge (4) une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé : [chose. —
 Qu'est cela ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de
 Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause (5).
 Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ? —
 Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
 Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor

(Voy. Phèdre, liv. 3, fable VI.)

(1) Termes de mépris.

(2) Devenu proverbe.

(3) Restes.

(4) S'imagine.

(5) Peut-être ; doute plaisant dans la bouche du chien.

FABLE VI.

**La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec
 le Lion.**

LA génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
 Avec un fier lion, seigneur du voisinage,

Firent société, dit-on, au temps jadis,
 Et mirent en commun le gain et le dommage.
 Dans les lacs (1) de la chèvre un cerf se trouva pris.
 Vers ses associés aussitôt elle envoie.
 Eux venus, le lion par ses ongles compta,
 Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
 Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
 Prit pour lui la première en qualité de sire.
 Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,

C'est que je m'appelle lion :

A cela l'on n'a rien à dire.

La seconde, par droit, me doit échoir encor ;
 Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
 Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
 Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,

Je l'étranglerai tout d'abord.

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable V.)

(1) Filets dont on se sert pour la chasse.

FABLE VII.

La Besace.

JUPITER dit un jour : Que tout ce qui respire
 S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur ;
 Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur ;

Je mettrai remède à la chose.

Venez (1), singe, parlez le premier, et pour cause :
 Voyez ces animaux, faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :

Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.

(1) Le singe mis en scène le premier, donne aux deux vers suivants un comique achevé.

L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
 Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort ;
 Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
 Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
 Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'éléphant étant écoulé,
 Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit

Dame baleine était trop grosse.

Dame fourmi trouva le ciron (1) trop petit,

Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoya, s'étant censurés tous,

(2) Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous

Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,

Lynx (3) envers nos pareils et taupes envers nous,

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain (4).

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers (5) tous de même manière,

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :

Il fit pour nos défauts la poche de derrière,

Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(Joy. Phèdre, liv. 4, fable VIII.)

(1) Insecte s. petit, qu'on le prend souvent pour objet de comparaison, quand on veut donner l'idée d'une chose presque imperceptible.

(2) C'est bien encore l'humanité prise sur le fait.

(3) Lynx, animal qui a la vue très-perçante.

(4) C'est le reproche fait dans la parabole de l'Évangile. Nous voyons une paille dans l'œil du voisin, sans voir la poutre qui est dans le nôtre.

(5) Porteurs de besaces.

FABLE VIII.

L'Hirondelle et les petits Oiseaux.

UNE hirondelle en ses voyages
 Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,

Et, devant qu'ils fussent éclos (1),

Les annonçait aux matelots.

Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,

Elle vit un manant en couvrir maints sillons.

Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :

Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,

Je saurai m'éloigner ou vivre en quelque coin.

Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,

Que ce qu'elle répand sera votre ruine.

De là naîtront engins à vous envelopper ,

Et lacets pour vous attraper,

Enfin mainte et mainte machine

Qui causera dans la saison

Votre mort ou votre prison :

Gare la cage ou le chaudron !

C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,

Mangez ce grain, et croyez-moi.

Les oiseaux se moquèrent d'elle :

Ils trouvaient aux champs trop de quoi.

Quand la chenevière fut verte,

L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin

Ce qu'a produit ce maudit grain ;

Ou soyez sûrs de votre perte.

Prophète de malheur (2) ! babillarde, dit-on,

Le bel emploi que tu nous donnes !

(3) Il nous faudrait mille personnes

Pour éplucher tout ce canton.

La chanvre étant tout à fait crüe,

L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien :

(4) Mauvaise graine est tôt venue.

Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,

Dès que vous verrez que la terre

Sera couverte, et qu'à leurs blés

(1) Remarquez les expressions suivantes : *Devant qu'ils fussent*, pour *avant qu'ils fussent* ; la chanvre pour le chanvre ; un manant, c'est-à-dire un paysan ; engins, machines.

(2) C'est ainsi que dans Homère est appelé le devin Calchas.

(3) Vive et originale repartie.

(4) Proverbe

Les gens n'étant plus occupés
 Feront aux oisillons la guerre ;
 Quand reginglettes et réseaux
 Attraperont petits oiseaux,
 Ne volez plus de place en place ;
 Demeurez au logis, ou changez de climat ;
 Imitiez le canard, la grue et la bécasse.

Mais vous n'êtes pas en état
 De passer comme nous les déserts et les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes :
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;
 C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.

Les oisillons, las de l'entendre,
 Se mirent à jaser aussi confusément
 Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre (1)
 Ouvrait la bouche seulement.
 Il en prit aux uns comme aux autres :
 Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
 Et ne croyons le mal que quand il est venu (2).

(1) Dite aussi Alexandra, fille de Priam et d'Hécube. C'est l'héroïne d'un poème obscur du poète Lycophron.

(2) Bossuet exprime une pensée analogue, lorsqu'il dit : Les sages le prévirent ; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'empirement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties ?

FABLE IX.

Le Rat de ville et le Rat des champs.

AUTREFOIS le rat de ville
 Invita le rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs d'ortolans (1).

Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis.

(1) Petit oiseau de passage, fort délicat.

Je laisse à penser la vie (1)
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le rat de ville détale (2) ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse ; on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi !

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre (3) !

(1) *Id.*, Horace, satire VI, liv. 2.)

(1) Faire la vie, est du style familier.

(2) S'enfuit.

(3) Expression très-noble.

FABLE X.

Le Loup et l'Agneau (1).

LA raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

(1) La Fontaine a embelli la fable de Phèdre. Parmi les jolis détails qu'il y a ajoutés, remarquons : Je tette encore ma mère ; puis, Vous

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je vas me désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé. —
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau : je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

(Voy. Phèdre, liv. I, fable I.)

ne m'épargnez guère, vous, vos bergers et vos chiens. L'acte d'accusation, le réquisitoire, s'étend tellement, qu'il y aura bien un coupable pour lequel l'agneau payera.

FABLE XI.

**Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon
à plusieurs queues.**

UN envoyé du Grand Seigneur
Préférerait, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,

Les forces de son maître à celles de l'Empire.
 Un Allemand se mit à dire :
 Notre prince a des dépendants
 Qui, de leur chef, sont si puissants
 Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée,
 Le chiaoux (1), homme de sens,
 Lui dit : Je sais par renommée
 Ce que chaque électeur (2) peut de monde fournir ;
 Et cela me fait souvenir
 D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
 J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
 Les cent têtes d'une hydre (3) au travers d'une haie.
 Mon sang commence à se glacer,
 Et je crois qu'à moins on s'effraie.
 Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
 Jamais le corps de l'animal
 Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
 Je rêvais à cette aventure,
 Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef,
 Et bien plus d'une queue, à passer se présente (4).
 Me voilà saisi derechef
 D'étonnement et d'épouvante.
 Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi
 Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
 Je soutiens qu'il en est ainsi
 De votre empereur et du nôtre.

(1) Huissier chez les Turcs.

(2) Prince qui avait droit de concourir à l'élection de l'empereur.

(3) Serpent fabuleux, que les poètes feignaient avoir sept têtes, et à qui il en renaissait plusieurs dès qu'on lui en avait coupé une.

(4) Le mot d'Homère est célèbre : οὗκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη.

FABLE XII.

Les Voleurs et l'Ane.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient ;
 L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.

Tandis que coups de poings trottaient (1),
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province;
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise ;
Un quart (2) voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

(1) Ἀμφοτέραισιν ἄμυσσεν ἀμοιβαδίη, avait dit Théocrite

(2) Quatrième.

FABLE XIII.

Simonide préservé par les dieux.

LA louange chatouille et gagne les esprits :
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide (1) avait entrepris
L'éloge d'un athlète, et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;
Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :
Matière infertile et petite.
Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux (2) ;

(1) Poète et philosophe grec de l'île de Céos, né 558 ans avant J. C., honoré de la faveur d'Hiéron de Syracuse. Il ajouta, dit-on, une corde à la lyre et quatre lettres à l'alphabet.

(2) Fils de Jupiter et de Leda. Fameux par leurs exploits, ils prirent part à l'expédition des Argonautes. Théocrite chante le combat de Pollux et d'Amycus, roi des Bébryces. C'est en parlant de ces héros qu'Horace a dit : *Fratres Helena, lucida sidera.*

Elève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage :
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent ;
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers, et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste :
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant ;
Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie ;
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis :
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient ; l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table, et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce ; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque ; et le plafond
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis ; car, pour rendre complète
La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria, Miracle ! On doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'était fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,

Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte, et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène (1)
Souvent, sans déroger (2), trafique de sa peine ;
Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce.

Jadis l'Olympe et le Parnasse (3)

Étaient frères et bons amis.

(Foy. Phèdre, liv. 4, fable XXI.)

(1) Du grec *μῆλπω*, chanter des vers héroïques. C'était une des neuf Muses sous la figure d'une femme richement vêtue, chaussée du cothurne, tenant un poignard d'une main, un sceptre de l'autre, et portant une couronne sur la tête.

(2) Sans perdre sa noblesse. Le trafic, en France, faisait perdre la noblesse.

(3) C'est-à-dire, les dieux et les poètes étaient bons amis.

FABLE XIV.

La Mort et le Malheureux (1).

UN malheureux appelait tous les jours

La Mort à son secours.

O Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !

Viens vite, viens finir ma fortune cruelle !

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.

Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

Que vois-je ! cria-t-il : ôtez-moi cet objet !

(1) Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé, pour notre part, que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

(La Fontaine.)

Qu'il est hideux ! que sa rencontre
 Me cause d'horreur et d'effroi !
 N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi !

Mécénas (1) fut un galant homme :
 Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
 Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
 Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
 Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

(1) Favori d'Auguste, fin politique, protecteur éclairé des gens de lettres ; il mourut huit ans avant la naissance de J. C. Le philosophe Sénèque, dans une de ses lettres, raille sa manière efféminée de parler.

FABLE XV.

La Mort et le Bûcheron.

UN pauvre bûcheron, tout couvert de ramée (1),
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine (2) enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur (3).
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier et la corvée (4),
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.

(1) Branches vertes, récemment coupées de l'arbre et garnies de leurs feuilles.

(2) Sa chaumière.

(3) Ces trois vers expriment avec une triste énergie les malheurs du bûcheron.

(4) La Fontaine plaçait un peu femme et enfants au nombre des embarras de la vie. Cette fable présente, sous une forme piquante, une grande vérité.

Le trepas vient tout guérir ;
 Mais ne hougions d'où nous sommes :
 PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR ,
 C'est la devise des hommes.

(Voy. Ésope, fables XX et CXLVI.)

FABLE XVI.

Le Renard et la Cigogne.

COMPÈRE le renard se mit un jour en frais ,
 Et retint à diner commère la cigogne.
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêt :
 Le galant pour toute besogne
 Avait un brouet clair, il vivait chichement.
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
 La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie ,
 A quelque temps de là la cigogne le prie.
 Volontiers , lui dit-il ; car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie (1).

A l'heure dite, il courut au logis

De la cigogne son hôtesse ;

Loua très-fort sa politesse ,

Trouva le diner cuit à point ;

Bon appétit surtout : renards n'en manquent point.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande

Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.

On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure.

Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;

Mais le museau du sire était d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis ,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris (2),

Serrant la queue et portant bas l'oreille.

(1) Un gourmet invite à diner sans cérémonie, disait-on, répondit :
 Eh ! pourquoi pas un peu de cérémonie ? cela n'a jamais empêché un diner.

(2) Devenu proverbe.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable XXV.)

FABLE XVII.

L'Enfant et le Maître d'école.

DANS ce récit je prétends faire voir
D'un certain sôt la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école (1) ;
L'enfant lui crie : Au secours ! je péris !
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis prenez de tels fripons le soin !
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
Ayant tout dit (2), il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance (3).

(1) Élevé pendant longtemps par des maîtres d'école de village, la Fontaine raconte-t-il une anecdote de son enfance ? Il ne semble pas en avoir conservé un bien cher souvenir. L'enfant qui se noie et la harangue du magister forment un charmant contraste :

(2) Mot d'un comique admirable !

(3) Depuis la Fontaine, cette engeance a reçu une plus abondante bénédiction. Elle s'est accrue de tous ceux qui n'épargnent ni aux peuples, ni aux rivières. C'est aux lecteurs, leurs interminables harangues. L'enfant elle-même aux babillards et ses petits pédants.

En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé ! mon ami , tire-moi de danger ;
Tu feras après ta harangue.

FABLE XVIII.

Le Coq et la Perle.

Un jour un coq détourna
Une perle , qu'il donna
Au beau premier lapidaire (1).
Je la crois fine , dit-il ;
Mais le moindre grain de mil (2)
Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit , qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois , dit-il , qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton (3)
Serait bien mieux mon affaire.

(Voy. Phèdre, liv. 3, fable X.)

(1) Ouvrier qui taille les pierres précieuses. On dit aussi style lapidaire , c'est-à-dire , style des inscriptions sur le marbre , sur la pierre.

(2) Millet.

(3) Les ouvrages des grands peintres ont souvent eu même sort.

FABLE XIX.

Les Frelons et les Mouches à miel.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent ;
Des abeilles s'opposant ,
Devant certaine guêpe on traduisit (1) la cause.

(1) On porta la cause.

Il était malaisé de décider la chose :
 Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
 Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
 De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
 Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
 Ces enseignes étaient pareilles.

La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
 Fit enquête (1) nouvelle ; et, pour plus de lumières,
 Entendit une fourmilière.

Le point n'en put être éclairci.

De grâce, à quoi bon tout ceci ?

Dit une abeille fort prudente ;

Depuis tantôt six mois que la chose est pendante (2),
 Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte :

N'a-t-il point assez léché l'ours (3) ?

Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
 Et de fatras, et de grimoires (4),

(5) Travaillons, les frelons et nous.

On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
 Des cellules si bien bâties.

Le refus des frelons fit voir

(1) De nouvelles informations.

(2) Discutée devant le tribunal.

(3) Proverbe.

(4) Ces vers rappellent ceux de Racine.

Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
 Du foin que peut manger une poule en un jour.

J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis

De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,

Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
 Grieffs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.

J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.

Quatorze appointements, trente exploits, six instances,

Six vingt productions, vingt arrêts de défenses,
 Arrêt enfin.

Est-ce là faire droit ? est-ce là comme on juge ?

(5) La même vérité a été consacrée par un enseignement plus élevé.
A fructibus eorum cognoscetis eos, dit l'Évangile. Que de frelons encore,
 de nos jours, ne veulent ni bien faire, ni laisser bien faire.

Que cet art passait leur savoir :
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code ;
Il ne faudrait point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ,
On nous mine par des longueurs ;
On fait tant , à la fin , que l'huitre est pour le juge ,
Les écailles pour les plaideurs.

(Voy. Phèdre, liv. 3, fable XI.)

FABLE XX.

Le Chêne et le Roseau.

LE chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet (1) pour vous est un pesant fardeau
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase (2) pareil ,
Non content d'arrêter les rayons du soleil ,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon (3) , tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage ,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.

(1) Petit oiseau.

(2) Montagne d'Asie très-élevée. C'est, suivant les poètes grecs, le lieu du supplice de Prométhée.

(3) Tertullien, faisant la description du Pont, patrie de l'hérétique Marcion, emploie une tournure semblable :

Omne quod flaverit, aquilo est.

A vento qui fuit, unda tumet. *Ovid.*

La nature envers vous me semble bien injuste.

Votre compassion , lui répondit l'arbuste ,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ,
Je plie , et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

Contre (1) leurs coups épouvantables

Résisté sans courber le dos ;

Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots ,

Du bout de l'horizon accourt avec furie

Le plus terrible des enfants

Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

L'arbre tient bon ; le roseau plie ;

Le vent redouble ses efforts ,

Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête au ciel (2) était voisine ,

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts (3).

(Voy. Ésope, fable CXLIII, *Le Roseau et l'Olivier.*)

(1) On dit résister à.

(2) On dit voisin de.

(3) *Quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in tartara tendit.*

VIRG. *Georg.* II, 291.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE I.

Conseil tenu par les Rats.

UN chat, nommé Rodilardus,
Faisait des rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyait presque plus ;
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soû,
Et Rodilard passait, chez la gent (1) misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat (2) qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats (3) tint chapitre (4) en un coin,
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen (5), personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen (6) :
Chose ne leur parut à tous plus salulaire.

(1) Nation.

(2) Signifie proprement assemblée nocturne, à laquelle on suppose que les sorciers se rendent par le vague de l'air. Fig. et famil., grand bruit qui se fait avec désordre et confusion.

(3) Ce qui restait.

(4) Chapitre, communauté d'ecclésiastiques qui desservent une cathédrale... l'assemblée qu'ils forment pour délibérer.

(5) Decanus, celui qui préside, par rang d'âge ou de réception.

(6) L'unanimité de vues est, je crois, devenue plus rare.

La difficulté fut d'attacher le grelot (1).
 L'un dit : Je n'y vas point , je ne suis pas si sot ;
 L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
 On se quitta. J'ai maints chapitres vus (2),
 Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
 Chapitres , non de rats , mais chapitres de moines ;
 Voire (3) chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
 La cour en conseillers foisonne :
 Est-il besoin d'exécuter ?
 L'on ne rencontre plus personne.

(1) Proverbe.

(2) Construction irrégulière.

(3) Même, aussi.

FABLE II.

Le Loup plaidant contre le Renard , par devant le Singe (1).

UN loup disait que l'on l'avait volé.
 Un renard , son voisin , d'assez mauvaise vie,
 Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
 Devant le singe il fut plaidé ,
 Non point par avocats , mais par chaque partie :
 Thémis n'avait point travaillé ,
 De mémoire de singe (2) , à fait plus embrouillé ,
 Le magistrat suait en son lit de justice (3).
 Après qu'on eut bien contesté ,
 Répliqué , crié , tempêté ,
 Le juge , instruit de leur malice ,
 Leur dit : Je vous connais de longtemps , mes amis ,

(1) Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en cela que consiste le bon mot , selon mon avis. (La Fontaine.)

(2) Charmante expression.

(3) Autrefois , trône où le roi était assis lorsqu'il siégeait en son parlement.

Et tous deux vous paierez l'amende ;
 Car, toi loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
 Et toi , regard , as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendait qu'à tort et à travers
 On ne saurait manquer, condamnant un pervers (1).

(Voy. Phèdre, liv. I, fable X.)

(1) Il n'est point permis de juger ainsi.

FABLE III.

Les deux Taureaux et une Grenouille.

DEUX taureaux combattaient à qui posséderait
 Une génisse avec l'empire.
 Une grenouille en soupirait.
 Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
 Quelqu'un du peuple coassant.
 Eh ! ne voyez-vous pas , dit-elle ,
 Que la fin de cette querelle
 Sera l'exil de l'un ; que l'autre le chassant
 Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
 Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies ;
 Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;
 Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
 Tantôt l'une , et puis l'autre , il faudra qu'on pâtisse
 Du combat qu'a causé madame la génisse.
 Cette crainte était de bon sens.
 L'un des taureaux en leur demeure
 S'alla cacher à leurs dépens.
 Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
 Les petits ont pâti des sottises des grands (1).

(Voy. Phèdre, liv. I, fable XXIX.)

(1) Imitation d'Horace :

Quidquid delirant reges , plectuntur Achivi (Hor. ép. 2, l. 1.)

FABLE IV.

La Chauve-Souris et les deux Belettes.

UNE chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette : et, sitôt qu'elle y fut ,
L'autre, envers les souris de longtems courroucée,

Pour la dévorer accourut.

Quoi ! vous osez , dit-elle , à mes yeux vous produire ,
Après que votre race a tâché de me nuire !

N'êtes-vous pas souris ? parlez sans fiction.

Oui , vous l'êtes , ou bien je ne suis pas belette.

Pardonnez-moi , dit la pauvrette ;

Ce n'est pas ma profession.

Moi , souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.

Grâce à l'Auteur de l'univers ,

Je suis oiseau ; voyez mes ailes :

Vive la gent qui fend les airs !

Sa raison plut, et sembla bonne.

Elle fait si bien qu'on lui donne

Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie

Aveuglément se va fourrer

Chez une autre belette aux oiseaux ennemie

La voilà derechef (1) en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long museau

S'en allait la croquer en qualité d'oiseau ,

Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :

Moi , pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.

Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.

Je suis souris , vivent les rats !

Jupiter confonde les chats !

Par cette adroite repartie

Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants ,
Aux dangers , ainsi qu'elle , ont souvent fait la figue.

(1) De nouveau.

Le sage (1) dit, selon les gens :
Vive le roi ! vive la ligue (2) !

(*oy.* Ésope, fable CIX.)

(1) C'est une fausse et honteuse sagesse.

(2) Allusion aux guerres de la Ligue, sous Henri IV. Cette fable est l'histoire des trembleurs d'une époque postérieure à la Fontaine. La sagesse et l'honneur exigent que l'on soit fidèle à ses convictions. L'estime de tous appartient à l'homme d'Horace... *Justum ac tenacem* Soyez Bourguignon ou Armagnac, mais soyez ce que vous êtes.

FABLE V.

La Lice et sa compagne.

UNE lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pesant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette (1).
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups,
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

(1) Il faut corriger cette pensée, trop absolue, par celle-ci : Fais ce que dois, advienne que pourra.

FABLE VI.

Le Lion et le Moucheron.

VA-T'EN, chétif insecte, excrément de la terre (1) !

C'est en ces mots que le lion

Parlait un jour au moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie (2) ?

Un bœuf est plus puissant (3) que toi ;

Je le mène à ma fantaisie.

A peine il achevait ces mots,

Que lui-même il sonna la charge ,

Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large ,

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;

Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ :

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle ,

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau ;

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent, en la bête irritée,

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux lion se déchire lui-même ,

Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs ,

Bat l'air, qui n'en peut mais (4) ; et sa fureur extrême

Le fatigue, l'abat ; le voilà sur les dents.

(1) Exorde *ex abrupto* et un peu vif.

(2) Irrégulier.

(3) D'une plus forte stature.

(4) Dans la satire des Vœux, Juvénal dit : *Immeritis franguntur crura caballis*.

L'insecte du combat se retire avec gloire (1);
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
 L'embuscade d'une araignée;
 Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
 Qui périt pour la moindre affaire.

(Voy. Ésope, fable CXLIX.)

(1) Les deux combattants excitent l'intérêt, tant le poète a su donner de rapidité et d'éclat à son style.

FABLE VII.

L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.

UN ânier, son sceptre à la main,
 Menait, en empereur romain,
 Deux coursiers à longues oreilles (1).
 L'un d'éponges chargé, marchait comme un courrier,
 Et l'autre, se faisant prier,
 Portait, comme on dit, les bouteilles :
 Sa charge était de sel. Nos gaillards pélerins,
 Par monts, par vaux et par chemins,
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 Et fort empêchés se trouvèrent.
 L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
 Sur l'âne à l'éponge monta,
 Chassant devant lui l'autre bête,
 Qui, voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita,
 Revint sur l'eau, puis échappa;
 Car, au bout de quelques nagées (2),
 Tout son sel se fondit si bien,
 Que le baudet ne sentit rien

(1) Le poète ennoblit avec finesse les détails les plus vulgaires.

(2) En parlant de l'homme, on dit brassées.

Sur ses épaules soulagées.

Camarade épongeur prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge ,

Lui , le conducteur et l'éponge.

Tous trois burent d'autant ; l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison (1).

Celle-ci devint si pesante ,

Et de tant d'eau s'emplit d'abord ,

Que l'âne succombant ne put gagner le bord.

L'ânier l'embrassait , dans l'attente

D'une prompte et certaine mort.

Quelqu'un vint au secours ; qui ce fut , il n'importe,

C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point

Agir chacun de même sorte :

J'en voulais venir à ce point.

(1) S'emplirent d'eau.

FABLES VIII ET IX.

Le Lion et le Rat, la Colombe et la Fourmi.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde ;

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux fables feront foi :

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion

Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le roi des animaux , en cette occasion,

Montra ce qu'il était , et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il avint qu'au sortir des forêts

Ce lion fut pris dans des rets

Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Sire rat accourut , et fit tant par ses dents

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe ,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis (1, y tombe ;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain , de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté ,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.

Elle se sauve : et là-dessus

Passe un certain croquant (2) qui marchait les pieds nus
Ce croquant, par hasard , avait une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus (3) ,

Il le croit en son pot , et déjà lui fait fête.

Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête ,

La fourmis le pique au talon.

Le vilain (4) retourne la tête :

La colombe l'entend , part , et tire de long.

Le souper du croquant avec elle s'envole :

Point de pigeon pour une obole (5).

(Voy. Ésope, fable LXXX.)

(1) Vieille orthographe dès le temps de la Fontaine. Il l'adopte pour un hiatus de moins et une rime de plus.

(2) Paysan.

(3) La colombe était l'oiseau de Vénus , comme l'aigle celui de Jupiter.

(4) Paysan. Villa , maison de campagne ; *villanus*, vilain

(5) Ces deux apologues renferment une sage et utile morale. Le premier vers n'est qu'une traduction du principe : Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-même. Heureux qui prend l'habitude d'obliger tout le monde ! comme dit le poëte ; la chose en preuves abonde.

FABLE X.

Le Lièvre et les Grenouilles.

Un lièvre en son gîte songeait (1) ;

(1) *Nescio quid meditans nugarum, et totus in illis.* (Horace.)

(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)
 Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait.
 Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Les gens de naturel peureux
 Sont, disait-il, bien malheureux !

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite ;
 Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers.
 Voilà comme je vis : cette crainte maudite
 M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
 Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh ! la peur se corrige-t-elle (1) ?

Je crois même qu'en bonne foi
 Les hommes ont peur comme moi.
 Ainsi raisonnait notre lièvre,
 Et cependant faisait le guet.

Il était douteux, inquiet ;

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre
 Le mélancolique animal, (2).
 En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
 Pour s'enfuir devers sa tanière.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
 Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
 Qu'on m'en fait faire ! Ma présence

Effraye aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
 Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
 Je suis donc un foudre de guerre ?

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

(Voy. Ésope, fable LVII ; et Phèdre, liv. 5, fable XIII.)

(1) La faiblesse est le seul défaut qu'on ne puisse corriger.

(La Rochefoucauld.)

(2) Vers charmant.

FABLE XI.

Le Coq et le Renard.

SUR la branche d'un arbre était en sentinelle
 Un vieux coq adroit et matois.
 Frère, dit un renard adoucissant sa voix,
 Nous ne sommes plus en querelle (1) :
 Paix générale cette fois.
 Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse :
 Ne me retarde point, de grâce ;
 Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
 Les tiens et toi pouvez vaquer,
 Sans nulle crainte, à vos affaires ;
 Nous vous y servirons en frères.
 Faites-en les feux dès ce soir ;
 Et cependant viens recevoir
 Le baiser d'amour fraternelle.
 Ami (2), reprit le coq, je ne pouvais jamais
 Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
 Que celle
 De cette paix ;
 Et ce m'est une double joie
 De la tenir de toi. Je vois deux lévriers
 Qui, je m'assure, sont courriers
 Que pour ce sujet on envoie ;
 Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
 Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous
 Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire.
 Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
 Une autre fois. Le galant aussitôt
 Tire ses grègues (3), gagne au haut,
 Mal content de son stratagème ;
 Et notre vieux coq en soi-même

(1) Exorde fort insinuant.

(2) Le coq répond avec finesse et courtoisie.

(3) Ses chausses.

Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur (1).

(1) On peut déjouer la tromperie par la prudence et la finesse ; mais un cœur noble dédaigne toujours de tromper.

FABLE XII.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'OISEAU de Jupiter enlevant un mouton ,
Un corbeau, témoin de l'affaire ,
Et plus faible de reins , mais non pas moins glouton ,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau ,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau ,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :
Je ne sais qui fut ta nourrice ,
Mais ton corps me paraît en merveilleux état ;
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage (1) , outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême ,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient , le prend , l'encage bien et beau ,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.
Il faut se mesurer, la conséquence est nette (2) :
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre (3) ;

(1) Heureux souvenir d'une première mésaventure du corbeau.

(2) Versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri. (Horace.)

(3) C'est la même pensée qui inspira encore à Horace le vers *Pindarum quisquis studet aemulari.*

Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure. [(1);

(1) On a appris, depuis la Fontaine, que les grands seigneurs ne sont pas les plus grands mangeurs de gens.

FABLE XIII.

Le Paon se plaignant à Junon.

LE paon se plaignait à Junon :
Déesse , disait-il , ce n'est pas sans raison
Que je me plains , que je murmure ;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un rossignol , chétive créature ,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants ,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux , et qui devrais te taire ,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol ,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué (1) de cent sortes de soies ;
Qui te panades (2) , qui déploies
Une si riche queue , et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire ,
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ,
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ,
Le corbeau sert pour le présage ,
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien , pour te punir ,
Je t'ôterai ton plumage.

(Voy. Phèdre, liv. 3, fable XV.)

(1) Nuancé.

(2) *Se panader* vient du nom français *paon*.

FABLE XIV.

Le Lion et l'Âne chassant.

Le roi des animaux se mit un jour en tête

De giboyer. Il célébrait sa fête.

Le gibier du lion , ce ne sont pas moineaux ,

Mais bons et beaux sangliers, daims et cerfs bons et beaux

Pour réussir dans cette affaire ,

Il se servit du ministère

De l'âne , à la voix de Stentor (1).

L'âne à messer lion fit office de cor.

Le lion le posta , le couvrit de ramée ,

Lui commanda de braire , assuré qu'à ce son

Les moins intimidés fuiraient de leur maison.

Leur troupe n'était pas encore accoutumée

A la tempête de sa voix :

L'air en relentissait d'un bruit épouvantable ;

La frayeur saisissait les hôtes de ces bois :

Tous fuyaient , tous tombaient au piège inévitable

Où les attendait le lion.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?

Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.

Oui , reprit le lion ; c'est bravement crié :

Si je ne connaissais ta personne et ta race ,

J'en serais moi-même effrayé.

L'âne, s'il eût osé , se fût mis en colère ,

Encor qu'on le raillât avec juste raison.

Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron (2) ?

Ce n'est pas là leur caractère.

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable XI.)

(1) Grec dont, selon Homère, la voix avait la puissance de cinquante voix humaines.

(2) Enfants, instruisez-vous, et soyez modestes, si vous ne voulez pas qu'on vous applique ce vers redoutable.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE I.

Le Meunier, son Fils et l'Ane.

A M. D. M. (I).

L'INVENTION des arts étant un droit d'ainesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner :
La feinte est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté (2).
Ces deux rivaux d'Horace , héritiers de sa lyre ,
Disciples d'Apollon , nos maîtres , pour mieux dire ,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins ,
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites-moi , je vous prie ,
Vous qui devez savoir les choses de la vie ,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé ,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
A quoi me résoudrai-jé ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien , mon talent , ma naissance.
Dois-je dans la province établir mon séjour ,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :

(1) Ces initiales désignent M. de Maucroix, chanoine de Reims, ami de la Fontaine.

(2) Célèbres poètes français.

Malherbe , né à Caen en 1555 ; ses poésies sont connues de tout le monde. Honorat du Beuil , marquis de Racan , né en 1589 , disciple , rival , ami de Malherbe.

La guerre a ses douceurs , l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût , je saurais où buter ;
Mais j'ai les miens , la cour, le peuple à contenter. 
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde.
J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils ,
L'un vieillard , l'autre enfant , non pas des plus petits ,
Mais garçon de quinze ans , si j'ai bonne mémoire ,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit ,
On lui lia les pieds , on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce , dit-il , vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier , à ces mots , connaît son ignorance :
Il met sur pied sa bête , et la fait détalier.
L'âne , qui goûtait fort l'autre façon d'aller (1) ,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure (2) ;
Il fait monter son fils , il suit : et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! ho ! descendez , que l'on ne vous le dise ,
Jeune homme , qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre , au vieillard de monter.
Messieurs , dit le meunier , il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre , et puis le vieillard monte ;
Quand trois filles passant , l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils ,
Tandis que ce nigaud , comme un évêque assis ,
Fait le veau sur son âne , et pense être bien sage.
Il n'est , dit le meunier , plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin , la fille , et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés ,
L'homme crut avoir tort , et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas , une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous ,

(1) Il est très-permis d'en douter.

(2) Souci , inquiétude.

Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
 Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 Essayons toutefois si par quelque manière
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
 L'âne se prélassant marchait seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
 Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
 Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
 Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,
 Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.
 Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
 Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue :
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.
 Quant à vous (1), suivez Mars, ou Thémis(2), ou le prince ;
 Allez, venez, courez, demeurez en province ;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement (3).

(1) C'est toujours Malherbe qui parle.

(2) La carrière des armes ou celle de la magistrature.

(3) Chercher un parti qui contente tout le monde est la folie du meunier, si bien décrite par la Fontaine ; mais consulter les gens sages et expérimentés, surtout dans les graves circonstances de la vie, est un devoir. A quiconque veut en faire à sa tête, on ne saurait ajouter : Il le fit et fit bien.

FABLE II.

Les Membres et l'Estomac.

Je devais par la royauté
 Avoir commencé mon ouvrage :
 A la voir d'un certain côté,

Messer Gaster (1) en est l'image ;
S'il a quelque besoin , tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant ,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme ,
Sans rien faire , alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudrait , disaient-ils , sans nous , qu'il vécût d'air.
Nous suons , nous peinons comme bêtes de somme ;
Et pour qui ? pour lui seul ; nous n'en profitons pas ;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas : [dre.
Chômions (2), c'est un métier qu'il veut nous faire appren-
Ainsi dit , ainsi fait. Les mains cessent de prendre ,
Les bras d'agir , les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.

Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux ,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne , et la chose est égale.
Tout travaille pour elle ; et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines ,
Enrichit le marchand , gage le magistrat ,
Maintient le laboureur , donne paye au soldat ,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines ,
Entretient seule tout l'État.

Ménénus le sut bien dire (3).
La commune s'allait séparer du sénat.
Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire ,
Le pouvoir , les trésors , l'honneur , la dignité :
Au lieu que tout le mal était de leur côté ,
Les tributs , les impôts , les fatigues de guerre.

(1) Gaster , l'estomac. Rabelais a dit gastrolâtre , pour exprimer un gourmand.

(2) Du bas-breton chom , s'arrêter.

(3) Député par le sénat au peuple romain en 492, lors de sa retraite sur le mont Aventin.

Le peuple hors des murs était déjà posté,
 La plupart s'en allaient chercher une autre terre;
 Quand Ménénus leur fit voir
 Qu'ils étaient aux membres semblables,
 Et par cet apologue, insigne entre les fables,
 Les ramena dans leur devoir.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

UN loup qui commençait d'avoir petite part
 Aux brebis de son voisinage,
 Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
 Et faire un nouveau personnage.
 Il s'habille en berger, endosse un hoqueton (1),
 Fait sa houlette d'un bâton,
 Sans oublier la cornemuse.
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
 Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
 « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
 Sa personne étant ainsi faite,
 Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
 Guillot le sycophante (2) approche doucement.
 Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
 Dormait alors profondément;
 Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette;
 La plupart des brebis dormaient pareillement (3).
 L'hypocrite les laissa faire;
 Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
 Il voulut ajouter la parole aux habits,
 Chose qu'il croyait nécessaire.
 Mais cela gâta son affaire :

(1) Sorte de casaque.

(2) Trompeur.

(3) Remarquez avec quel art le verbe *dormir* est multiplié dans trois vers charmants qui se succèdent. Vous êtes prévenu que le loup approche doucement, et le profond repos qui règne dans la bergerie favorise son dessein; il n'y a qu'une maladresse qui puisse lui en faire perdre le fruit; mais il la fera.

Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
 Le ton dont il parla fit retentir les bois,
 Et découvrit tout le mytère.
 Chacun se réveille à ce son :
 Les brebis , le chien , le garçon.
 Le pauvre loup, dans cet esclandre (1),
 Empêché par son hoqueton ,
 Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
 Quiconque est loup agisse en loup.
 C'est le plus certain de beaucoup (2).

(1) Accident qui fait de l'éclat , et qui est accompagné de quelque honte.

(2) Les deux derniers vers sont de trop.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

LES grenouilles, se lassant
 De l'État démocratique (1) ,
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
 Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
 Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant ,
 Que la gent marécageuse ,
 Gent fort sotte et fort peureuse ,
 S'alla cacher sous les eaux ,
 Dans les joncs , dans les roseaux ,
 Dans les trous du marécage ,
 Sans oser de longtemps regarder au visage
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
 Or, c'était un soliveau
 De qui la gravité fit peur à la première
 Qui, de le voir s'aventurant ,
 Osa bien quitter sa tanière.
 Elle approcha , mais en tremblant.

(1) Où le peuple gouverne.

Une autre la suivit, une autre en fit autant ;
 Il en vint une fourmilière :
 Et leur troupe à la fin se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
 Le bon sire le souffre , et se tient toujours coi (1).
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
 Donnez-nous , dit ce peuple , un roi qui se remue
 Le monarque des dieux leur envoie une grue ,
 Qui les croque , qui les tue ,
 Qui les gobe à son plaisir :
 Et grenouilles de se plaindre (2) ;
 Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre désir
 A ses lois croit-il nous astreindre ?
 Vous avez dû premièrement
 Garder votre gouvernement ,
 Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux .
 De celui-ci contentez-vous ,
 De peur d'en rencontrer un pire.

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable II.)

(1) Tranquille.

(2) Après avoir bouleversé l'antique constitution du pays , elles viennent en demander pardon aux dieux et aux hommes.

FABLE V.

Le Renard et le Bouc.

CAPITAINE renard allait de compagnie
 Avec son ami bouc des plus haut encornés :
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ,
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.
 La soif les obligea de descendre en un puits ;
 Là , chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris ,
 Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
 Ce n'est pas tout de boire , il faut sortir d'ici.
 Lève tes pieds en haut , et tes cornes aussi ;
 Mets-les contre le mur ; le long de ton échine

Je grimperai premièrement ;
 Puis, sur tes cornes m'élevant,
 A l'aide de cette machine
 De ce lieu-ci je sortirai :
 Après quoi je t'en tirerai.
 Par ma barbe (1) ! dit l'autre, il est bon ; et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurais jamais, quant à moi,
 Trouvé ce secret, je l'avoue.
 Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
 Et vous lui fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience :
 Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
 Autant de jugement que de barbe au menton,
 Tu n'aurais pas à la légère
 Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors :
 Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
 Car pour moi j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
 En toute chose il faut considérer la fin.

(Voy. Ésope, fable IV ; et Phèdre, liv. 4, fable VII.)

(1) Cette exclamation pittoresque est d'un excellent comique. Dans *Lysistrata*, d'Aristophane, les femmes athéniennes qui ont pris des barbes postiches se trahissent par d'indiscrets serments.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie et la Chatte.

L'AIGLE avait ses petits au haut d'un arbre creux ;
 La laie (1) au pied, la chatte entre les deux ;
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
 La chatte détruisit par sa fourbe (2) l'accord :
 Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort,
 Au moins de nos enfants (car c'est tout un aux mères) (3),

(1) La femelle du sanglier.

(2) Perfidie.

(3) Vers plein de délicatesse.

Ne tardera possible (1) guères.
 Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
 Cette maudite laie, et creuser une mine ?
 C'est pour déraciner le chêne assurément,
 Et de nos nourrissons attirer la ruine ;
 L'arbre tombant, ils seront dévorés :
 Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
 S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.
 Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,
 La perfide descend tout droit
 A l'endroit
 Où la laie était en gésine (2).
 Ma bonne amie et ma voisine,
 Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
 L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
 Obligez-moi de n'en rien dire :
 Son courroux tomberait sur moi.
 Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
 La chatte en son trou se retire.
 L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
 De ses petits ; la laie encore moins :
 Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
 Ce doit être celui d'éviter la famine.
 A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
 Pour secourir les siens dedans l'occasion :
 L'oiseau royal, en cas de mine ;
 La laie, en cas d'irruption.
 La faim détruit tout ; il ne resta personne
 De la gent marcassine et de la gent aiglonne
 Qui n'allât de vie à trépas :
 Grand renfort (3) pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
 Par sa pernicieuse adresse !
 Des malheurs qui sont sortis
 De la boîte de Pandore (4),

(1) Peut-être.

(2) En couches.

(3) Secours.

(4) Boîte dans laquelle étaient renfermés tous les maux, et qui fut donnée par Jupiter à Pandore.

Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre ,
C'est la fourbe , à mon avis (1).

(Voy. Phèdre, liv. 2, fable III.)

(1) Le sujet de cette fable manque de vraisemblance.

FABLE VII.

L'Ivrogne et sa Femme.

CHACUN a son défaut, où toujours il revient ;
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altérât sa santé, son esprit et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course ,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille ,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps.
Un luminaire, un drap des morts.
Oh ! dit-il, qu'est ceci ? ma femme est-elle veuve ?
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton (1),
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton ,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière ,
Lui présente un chaudeau (2) propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu, dit-il à ce fantôme ?
La cellérierie du royaume
De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger

(1) L'une des Furies. Singulière manière d'exprimer le deuil de la veuve ! Madame de Sévigné, en parlant d'une robe d'un rouge ardent a dit : Couleur d'impénitence finale.

(2) Brouet très-chaud.

A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer :
Tu ne leur portes point à boire ?

FABLE VIII.

Le Loup et la Cigogne.

LES loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie (1)
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur (2) pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le loup:
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate:
Ne tombez jamais sous ma patte.
(Voy. Ésope, fable CXLIV; et Phèdre, liv. 1, fable VIII.)

(1) Partie de divertissement.

(2) Par bonheur.

FABLE IX.

Le Lion abattu par l'Homme.

ON exposait une peinture,
Où l'artisan (1) avait tracé
Un lion d'immense stature

(1) Artiste.

Par un seul homme terrassé.
 Les regardants en tiraient gloire.
 Un lion en passant rabattit leur caquet :
 Je vois bien , dit-il , qu'en effet
 On vous donne ici la victoire :
 Mais l'ouvrier vous a déçus ;
 Il avait liberté de feindre.
 Avec plus de raison nous aurions le dessus ,
 Si mes confrères savaient peindre.

FABLE X.

Le Renard et les Raisins.

CERTAIN renard gascon , d'autres disent normand ,
 Mourant presque de faim , vit au haut d'une treille
 Des raisins mûrs apparemment (1),
 Et couverts d'une peau vermeille.
 Le galant en eût fait volontiers un repas ;
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :
 Ils sont trop verts , dit-il , et bons pour des goujats.

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

(Voy. Ésope, fable XV, et Phèdre, liv. 4, fable II.)

(1) Qui paraissaient mûrs. Ce mot n'est plus usité en ce sens.

FABLE XI.

Le Cygne et le Cuisinier.

DANS une ménagerie
 De volatiles remplie
 Vivaient le cygne et l'oison :
 Celui-là destiné pour les regards du maître ;
 Celui-ci pour son goût : l'un qui se piquait d'être
 Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.
 Des fossés du château faisant leurs galeries,
 Tantôt on les eût vus côte à côte nager,

Tantôt courir sur l'onde et tantôt se plonger (1),
 Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
 Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
 Prit pour oison le cygne; et, le tenant au cou,
 Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
 L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.

Le cuisinier fut fort surpris,
 Et vit bien qu'il s'était mépris.

Quoi! je mettrais, dit-il, un tel chanteur (2) en soupe.
 Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
 La gorge à qui s'en sert si bien!

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe (3)
 Le doux parler ne nuit de rien (4).

(Foy. Ésope, fable LXXIV.)

(1) Virgile a dit :

Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
 Et studio incassum videas gestire lavandi.

(Georg. I, v. 385, 386.)

(2) Néron, sur le point de mourir, regrettait aussi qu'on fît mourir
 un tel chanteur.

(3) Post equitem sedet atra cura. (Horace.)

(4) L'antique sagesse avait dit : Responsio mollis frangit iram.

FABLE XII.

Les Loups et les Brebis.

APRÈS mille ans et plus de guerre déclarée,
 Les loups firent la paix avecque les brebis.
 C'était apparemment le bien des deux partis;
 Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
 Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
 Ni d'autre part pour les carnages :
 Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
 La paix se conclut donc : on donne des otages ;
 Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs chiens.
 L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
 Et réglé par des commissaires,

Au bout de quelque temps que messieurs les louvats (1)
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie

Messieurs les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.

Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

(1) Louveteaux, jeunes loups.

FABLE XIII.

Le Lion devenu vieux.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pié,
Le loup un coup de dents, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable XX.)

FABLE XIV.

La Belette entrée dans un grenier.

DAMOISELLE belette , au corps long et fluët ,
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit ;
 Elle sortait de maladie.

Là , vivant à discrétion ,
 La galante fit chère lie (1) ,
 Mangea , rongea : Dieu sait la vie ,
 Et le lard qui périt en cette occasion !

La voilà , pour conclusion ,
 Grasse , maflue et rebondie.

Au bout de la semaine , ayant diné son soû ,
 Elle entend quelque bruit , veut sortir par le trou ,
 Ne peut plus repasser , et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours :
 C'est , dit-elle , l'endroit ; me voilà bien surprise :
 J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un rat , qui la voyait en peine ,
 Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
 Vous êtes maigre entrée , il faut maigre sortir.
 Ce que je vous dis là , l'on le dit à bien d'autres ;
 Mais ne confondons point , par trop approfondir ,
 Leurs affaires avec les vôtres.

(Voy. Horace, épître 7, liv. 1, v. 28.)

(1) Vieux terme qui signifie *grand'chère*. Il signifie proprement *chère joyeuse*. Ce mot, qui paraît venir de *lætus*, n'est guère entendu dans ce sens-là. Le mot *liesse* a moins vieilli que cet adjectif.

FABLE XV.

Le Chat et le vieux Rat (1).

J'AI lu, chez un conteur de fables ,

(1) Cette fable est une des plus jolies de la Fontaine. Les fausses

Qu'un second Rodilard , l'Alexandre des chats ,
L'Attila , le fléau des rats ,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu , dis-je , en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère , était craint une lieue à la ronde ;
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui ,
La mort aux rats , les souricières ,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que , dans leurs tanières ,
Les souris étaient prisonnières ;
Qu'elles n'osaient sortir ; qu'il avait beau chercher ;
Le galant fait le mort , et , du haut d'un plancher ,
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment ,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage ,
Égratigné quelqu'un , causé quelque dommage ,
Enfin , qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes , dis-je , unanimement
Se promettent de rire à son enterrement ,
Mettent le nez à l'air , montrent un peu la tête ,
Puis rentrent dans leurs nids à rats ,
Puis , ressortant , font quatre pas ,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite , et , sur ses pieds tombant ,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un , dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas , je vous en avertis ;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les affine ,
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et , de la sorte déguisé ,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.

joies du peuple souris, l'expérience du vétéran, ses apophthegmes énergiques , tout est plein de vérité , de grâce , de délicatesse.

Ce fut à lui bien avisé :

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat , sans plus , s'abstient d'aller flairer autour ;
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te sert d'être farine ;

Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.
C'était bien dit à lui , j'approuve sa prudence :

Il était expérimenté ,

Et savait que la méfiance

Est mère de la sûreté.

(Voy. Ésope, fable XXVIII ; et Phèdre, liv. 4, fable II.)

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.

Le Berger et la Mer.

Du rapport d'un troupeau dont il vivait sans soins ,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.

Si sa fortune était petite ,

Elle était sûre tout au moins.

A la fin , les trésors déchargés sur la plage (1)
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau ,
Trafiqua de l'argent , le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis ,
Non plus berger en chef comme il était jadis ,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage ,
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis

Fut Pierrot (2) , et rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits ,
Racheta des bêtes à laine ;

Et comme un jour les vents , retenant leur haleine ,
Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux :

Vous voulez de l'argent , ô mesdames les Eaux !

Dit-il ; adressez-vous , je vous prie , à quelque autre :

Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,

Qu'un sou , quand il est assuré ,

Vaut mieux que cinq en espérance ;

Qu'il se faut contenter de sa condition ;

(1) Ce berger était bien différent de l'homme d'Horace.

(2) C'est-à-dire qu'au lieu d'un berger riche et heureux, comme ceux des idylles, il devint un pauvre berger à gages.

Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront (1).

La mer promet monts et merveilles ;

Fiez-vous-y, les vents et les voleurs viendront.

(1) Qu'il en parait dans le monde à qui leur audace a été funeste ! dit Bossuet.

FABLE II.

Le Jardinier et son Seigneur.

UN amateur de jardinage ,

Demi-bourgeois , demi-manant ,

Possédait en certain village

Un jardin assez propre , et le clos attenant.

Il avait de plant vif fermé cette étendue :

Là croissaient à plaisir l'oseille et la laitue ,

De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet ,

Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.

Cette félicité par un lièvre troublée

Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.

Ce maudit animal vient prendre sa goulée

Soir et matin , dit-il , et des pièges se rit ;

Les pierres , les bâtons y perdent leur crédit .

Il est sorcier, je crois. Sorcier ! je l'en défie ,

Repartit le seigneur ; fût-il diable , Miraut,

En dépit de ses tours . l'attrapera bientôt.

Je vous en déferai , bon homme , sur ma vie.

Et quand ? Et dès demain , sans tarder plus longtemps.

La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.

Cependant on fricasse , on se rue en cuisine.

De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine. —

Monsieur, ils sont à vous. Vraiment ? dit le seigneur :

Je les reçois , et de bon cœur.

L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.

Chacun s'anime et se prépare.

Les trompes et les cors font un tel tintamarre

Que le bon homme est étonné.
 Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
 Le pauvre potager ; adieu planches , carreaux ,
 Adieu chicorée et poireaux ;
 Adieu de quoi mettre au potage.
 Le lièvre était gité dessous un maître chou.
 On le quête , on le lance ; il s'enfuit par un trou,
 Non pas trou , mais trouée , horrible et large plaie
 Que l'on fit à la pauvre haie
 Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
 Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
 Le bon homme disait : Ce sont là jeux de prince !
 Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens
 Firent plus de dégât en une heure de temps
 Que n'en auraient fait en cent ans
 Tous les lièvres de la province.

Petits princes , videz vos débats entre vous :
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
 Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE III.

L'Ane et le petit Chien.

NE forçons point notre talent,
 Nous ne ferions rien avec grâce (1) :
 Jamais un lourdeau , quoi qu'il fasse ,
 Ne saurait passer pour galant.
 Peu de gens que le ciel chérit et gratifie
 Ont le don d'agréer infus avec la vie..
 C'est un point qu'il leur faut laisser,
 Et ne pas ressembler à l'âne de la fable ,
 Qui , pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son maître , alla le caresser.
 Comment , disait-il en son âme ,
 Ce chien , parce qu'il est mignon ,

(1) Tu nihil invita facies dicere Minerva. (Hor , *Art poét.* , v. 384.)

Vivra de pair à compagnon
 Avec monsieur, avec madame,
 Et j'aurai des coups de bâton !
 Que fait-il ? il donne la patte,
 Puis aussitôt il est baisé :
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
 Cela n'est pas bien malaisé (1).
 Dans cette admirable pensée,
 Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
 Lève une corne tout usée,
 La lui porte au menton fort amoureusement,
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 De son chant gracieux cette action hardie.
 Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
 Dit le maître aussitôt. Holà ! Martin-bâton !
 Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
 Ainsi finit la comédie.

(1) Voilà bien le cri de la présomption ! Que de gens croient qu'il leur suffit d'un léger effort pour égaler ou surpasser ceux dont le mérite ou les succès sont bien au-dessus de leur portée !

FABLE IV.

Le combat des Rats et des Belettes.

LA nation des belettes,
 Non plus que celle des chats,
 Ne veut aucun bien aux rats :
 Et, sans les portes étrètes (1)
 De leurs habitations,
 L'animal à longue échine
 En ferait, je m'imagine,
 De grandes destructions.
 Or, une certaine année
 Qu'il en était à foison,
 Leur roi, nommé Ratapon,
 Mit en campagne une armée.
 Les belettes, de leur part,

(1) Étrètes pour étroites, à cause de la rime

Déployèrent l'étendard.
 Si l'on croit la renommée,
 La victoire balança;
 Plus d'un guéret s'engraissa
 Du sang de plus d'une bande;
 Mais la perte la plus grande
 Tomba presque en tous endroits
 Sur le peuple souriquois :
 Sa déroute fut entière,
 Quoi que pût faire Artapax,
 Psicarpax, Méridarpax (1),
 Qui, tout couverts de poussière,
 Soutinrent assez longtemps
 Les efforts des combattants.
 Leur résistance fut vaine
 Il fallut céder au sort :
 Chacun s'enfuit au plus fort,
 Tant soldats que capitaine.
 Les princes périrent tous.
 La racaille, dans les trous
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail;
 Mais les seigneurs sur leur tête
 Ayant chacun un plumail,
 Des cornes ou des aigrettes,
 Soit comme marque d'honneur,
 Soit afin que les belettes
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse,
 Ne fut large assez pour eux :
 Au lieu que la populace
 Entrait dans les moindres creux.
 La principale jonchée
 Fut donc des principaux rats,

Une tête empanachée
 N'est pas petit embarras.

(1) Artapax, voleur de pain; Psicarpax, voleur de miettes; Méridarpax, voleur de morceaux.

Le trop superbe équipage
 Peut souvent en un passage
 Causer du retardement.
 Les petits en toute affaire
 Esquivent fort aisément :
 Les grands ne le peuvent faire.

(Foy. Phèdre, liv. 4, fable IV.)

FABLE V.

Le Singe et le Dauphin.

C'ÉTAIT chez les Grecs un usage
 Que sur la mer tous voyageurs
 Menaient avec eux en voyage
 Singes et chiens de bateleurs.
 Un navire en cet équipage
 Non loin d'Athènes fit naufrage.
 Sans les dauphins tout eût péri.
 Cet animal est fort ami
 De notre espèce : en son histoire
 Pline le dit ; il le faut croire.
 Il sauva donc tout ce qu'il put.
 Même un singe en cette occurrence,
 Profitant de la ressemblance,
 Lui pensa devoir son salut ;
 Un dauphin le prit pour un homme,
 Et sur son dos le fit asseoir
 Si gravement qu'on eût cru voir
 Ce chanteur (1) que tant on renomme.
 Le dauphin l'allait mettre à bord,
 Quand, par hasard, il lui demande :
 Êtes-vous d'Athènes la grande ?
 Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort :
 S'il vous y survient quelque affaire
 Employez-moi ; car mes parents
 Y tiennent tous les premiers rangs,

(1) Arion. sauvé d'un naufrage par un dauphin.

Un mien cousin est juge-maire.
 Le dauphin dit : Bien grand merci.
 Et le Pirée (1) a part aussi
 A l'honneur de votre présence ?
 Vous le voyez souvent, je pense ? —
 Tous les jours : il est mon ami ;
 C'est une vieille connaissance.
 Notre magot (2) prit , pour ce coup ,
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup ,
 Qui prendraient Vaugirard pour Rome ,
 Et qui, caquetant au plus dru ,
 Parlent de tout et n'ont rien vu.

Le dauphin rit , tourne la tête ;
 Et , le magot considéré ,
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête .
 Il l'y replonge , et va trouver
 Quelque homme afin de le sauver.

(Voy. Ésope, fable LXXXVIII.)

(1) Port d'Athènes , bâti par les ordres de Thémistocle.

(2) Gros singe.

FABLE VI.

L'Homme et l'Idole de bois.

CERTAIN païen chez lui gardait un dieu de bois ,
 De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles :
 Le païen cependant s'en promettait merveilles.

Il lui coûtait autant que trois :

Ce n'était que vœux et qu'offrandes ,
 Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais idole , quel qu'il fût ,

N'avait eu cuisine si grasse ;

Sans que , pour tout ce culte , à son hôte il échût
 Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.

Bien plus , si pour un sou d'orage en quelque endroit

S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffrait
La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers, et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides.
J'ai bien fait de changer de ton.
(Voy. Ésope, fable CVIII.)

FABLE VII.

Le Geai paré des plumes du Paon.

UN paon muait : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte.
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui ;
Ce ne sont pas là mes affaires.

(Voy. Ésope, fable CII ; et Phèdre, liv. 1, fable CIII.)

FABLE VIII.

Le Chameau et les Bâtons flottants.

LE premier qui vit un chameau
 S'enfuit à cet objet nouveau ;
 Le second approcha ; le troisième osa faire
 Un licou pour le dromadaire.
 L'accoutumance ainsi nous rend tout familier (1).
 Ce qui nous paraissait terrible et singulier
 S'apprivoise avec notre vue,
 Quand ce vient à la continue.
 Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
 On avait mis des gens au guet ,
 Qui , voyant sur les eaux , de loin , certain objet ,
 Ne purent s'empêcher de dire
 Que c'était un puissant navire.
 Quelques moments après l'objet devint brûlot ,
 Et puis nacelle , et puis ballot ,
 Enfin bâtons flottants sur l'onde.

 J'en sais beaucoup de par le monde
 A qui ceci conviendrait bien :
 De loin c'est quelque chose , et de près ce n'est rien (2).
 (*Voy. Ésope, fables CX et CXVIII.*)

(1) Proverbe. *Accoutumance* a vieillit.(2) *Major e longinquo reverentia*. Vers excellent.

FABLE IX.

La Grenouille et le Rat.

TEL, comme dit Merlin (1), cuide enseigner (2) autrui ,

(1) Personnage fameux dans les romans de chevalerie , qui vivait , à ce que l'on croit , au cinquième siècle , à la cour du roi Arthur. Ses connaissances le firent considérer comme un enchanteur et un magicien.

(2) Penser , tromper. *Cuider* et *enseigner* sont maintenant hors d'usage.

Qui souvent s'engeigne soi-même.

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
 Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
 Mais, afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
 Un rat plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris,
 Et qui ne connaissait l'avent ni le carême (1),
 Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
 Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
 Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.

Messire rat promet soudain :

Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
 Elle alléqua pourtant les délices du bain,
 La curiosité, le plaisir du voyage,
 Cent raretés à voir le long du marécage (2) :
 Un jour il conterait à ses petits enfants
 Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
 Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point, sans plus, tenait le galant empêché.
 Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
 La grenouille à cela trouve un très-bon remède :
 Le rat fut à son pied par la patte attaché ;

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère
 S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
 Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
 Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée.
 C'était, à son avis, un excellent morceau.
 Déjà dans son esprit la galante le croque.
 Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :
 Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
 Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
 Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.
 Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,

La grenouille et le lien.

Tout en fut ; tant et si bien

Que de cette double proie

(1) Trait plein d'une gracieuse malice.

(2) Le *Voyage autour d'un marais* a précédé le *Voyage autour de ma chambre*, de M. de Maistre.

L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant de cette façon
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE X.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNE fable avait cours parmi l'antiquité,
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre (1),
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
La république des oiseaux ;
La déesse aux cent bouches (2), dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige (3)
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,

(1) L'adjectif *un certain*, appliqué à Alexandre, est d'un effet comique. C'est presque dans le même sens que saint Augustin, qui enseigna longtemps l'art oratoire, et qui connaissait bien Cicéron, dit : *Perveneram in librum quemdam cujusdam Ciceronis.*

(2) La Renommée.

(3) De *ligatus*, lié, asservi.

Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner ? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant
Qui , possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent ,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point ,
Dit-il , et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait à part ;
Mais , bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse
Obligez-moi de me faire la grâce
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande ;
Et j'en serai plus libre et bien plus en état ,
En cas que les voleurs attaquent notre bande
Et que l'on en vienne au combat.
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis , soulagé, bien reçu ,
Et , malgré le héros de Jupiter issu ,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux , de fleurs tout diapré ,
Où maint mouton cherchait sa vie ,
Séjour du frais , véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas , qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade ,
Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans ,
Et veux chercher ici quelque herbe salubre.
Pour vous , ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.
On déballe ; et d'abord le lion s'écria ,
D'un ton qui témoignait sa joie :

Que de filles, ô dieux ! mes pièces de monnaie
Ont produites ! Voyez, la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères :

Le croit (1) m'en appartient. Il prit tout là-dessus :
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le singe et les sommiers confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires ,
L'un l'autre s'attaquant , ne font pas leurs affaires.

(1) Le produit.

FABLE XI.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

DE tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentait ,
Ane, cheval et mule, aux forêts habitait ;
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts ,
Tant de harnais pour les combats ,
Tant de chaises , tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.

Or, un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse ;

Et, ne pouvant l'attraper en courant ,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.

Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;
Adieu, je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous.

Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc : vous serez bien traité ,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté ?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie :
Mais il n'était plus temps ; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.

Il y mourut en trainant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

(Voy. Horace, épître X, liv. I, vers 34 et suivants; et Phèdre, liv. 4, fable III.)

FABLE XII.

Le Renard et le Buste.

LES grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit ;
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine (1),
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

(Voy. Ésope, fable XI ; et Phèdre, liv. I, fable VII.)

(1) C'est-à-dire qu'ils n'ont pas d'autre avantage qu'un bel extérieur.

FABLE XIII.

Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

LA bique allant remplir sa trainante mamelle,
Et paitre l'herbe nouvelle.
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet (1) :
Foin du loup et de sa race !
Comme elle disait ces mots,
Le loup, de fortune, passe :
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde (2),
Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet, s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que de fortune
Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(1) Mot d'ordre donné à des soldats pour se faire reconnaître.

(2) Hypocrite.

FABLE XIV.

Le Loup , la Mère et l'Enfant.

CE loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris ;
Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer.loup attendait chape-chute (1) à la porte :
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende (2).
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi ! lui dit la mère,
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :

(1) Une bonne aubaine.

(2) Provision de bouche.

Le seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard alentour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mère tenchent chen fieux qui crie. »

FABLE XV.

Parole de Socrate.

SOCRATE (1) un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmait la face ; et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

(Loy. Phèdre, liv. 3, fable VIII.)

(1) Célèbre philosophe athénien, qui s'adonna surtout à l'étude de la morale ; il vivait 450 ans avant J. C.

FABLE XVI.

Le Vieillard et ses Enfants.

TOUTE puissance est faible, à moins que d'être unie :
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie (1).

(1) Ésope, né en Phrygie.

Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie,
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'ainé les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Faibles gens ! dit le père ; il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort.
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours :
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu ; promettez-moi de vivre comme frères :
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,

Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire ;
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
 Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
 Profiter de ces dards unis et pris à part.

FABLE XVII.

L'Oracle et l'Impie.

VOULOIR tromper le ciel, c'est folie à la terre.
 Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen qui sentait quelque peu le fagot (1),
 Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
 Par bénéfice d'inventaire (2),
 Alla consulter Apollon.
 Dès qu'il fut en son sanctuaire :
 Ce œœ je tiens, dit-il, est-il en vie, ou non ?
 Il tenait un moineau, dit-on,
 Près d'étouffer la pauvre bête,
 Ou de la lâcher aussitôt,
 Pour mettre Apollon en défaut.
 Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :
 Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
 Et ne me tends plus de panneau (3) :
 Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
 Je vois de loin, j'atteins de même (4).

(1) Qui s'exposait à être brûlé comme athée.

(2) Sauf vérification ; c'est-à-dire, qui y croyait très-peu.

(3) De piège.

(4) Ἐκρηθόλος, Hom. Tire-loin, Ronsard.

FABLE XVIII.

L'Avare qui a perdu son trésor.

L'USAGE seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens de qui la passion
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
 Diogène (1) là-bas est aussi riche qu'eux,
 Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.
 L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
 Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait
 Pour jouir de son bien une seconde vie ;
 Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
 Il avait dans la terre une somme enfouie,
 Son cœur avec, n'ayant autre déduit (2)
 Que d'y ruminer jour et nuit,
 Et rendre sa chevance (3) à lui-même sacrée.
 Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
 A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
 Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
 Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire,
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —
 C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
 Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette pierre —
 Eh ! sommes-nous en temps de guerre,
 Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
 De le laisser chez vous en votre cabinet,
 Que de le changer de demeure ?

(1) Diogène, philosophe cynique, né à Sinope, 413 ans avant J. C.

(2) Divertissement.

(3) Trésor.

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
A toute heure ! bon Dieu ! ne tient-il qu'à cela ?

L'argent vient-il comme il s'en va ?

Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant ?
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,

Mettez une pierre à la place ;

Elle vous vaudra tout autant.

(Voy. Ésope, fable LIX.)

FABLE XIX.

L'œil du Maître.

UN cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,

Fut d'abord averti par eux

Qu'il cherchât un meilleur asile.

Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :

Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;

Ce service vous peut quelque jour être utile,

Et vous n'en aurez point regret.

Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.

Il se cache en un coin, respire, et prend courage.

Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,

Comme l'on faisait tous les jours.

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,

L'intendant même ; et pas un d'aventure

N'aperçut ni cor, ni ramure (1),

Ni cerf enfin. L'habitant des forêts

Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable

Que, chacun retournant au travail de Cérès (2),

Il trouve pour sortir un moment favorable.

L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien :

Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue ;

Je crains fort pour toi sa venue :

Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.

(1) Terme de chasseur, pour signifier les cornes du cerf.

(2) Le labourage, ou tout autre travail de la terre.

Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.

Qu'est ceci, dit-il à son monde ;

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.

Cette litière est vieille, allez vite aux greniers.

Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées

Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?

Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?

En regardant à tout, il voit une autre tête

Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.

Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;

Chacun donne un coup à la bête.

Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.

On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,

Dont maint voisin-s'éjouit d'être.

Il n'est, pour voir, que l'œil du maître (1).

(Voy. Phèdre, liv. 2, fable VII.)

(1) • Ce mot s'applique à tout : avec l'œil du maître, tout s'embellit et prospère. • Xénoph., *Econom.*, c. 12.

FABLE XX.

L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.

NE t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.

Voici comme Ésope le mit

En cré^{er} :

Les alouettes font leur nid

Dans les blés quand ils sont en herbe.

Un peu plus tard pourtant une se résolut

D'imiter la nature, et d'être mère encore.

Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore

A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.

Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée

Se trouvât assez forte encor

Pour voler et prendre l'essor,

De mille soins divers l'alouette agitée

S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,

Chacun de nous décampera.

Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour

Notre alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

Cependant soyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor (1), le maître s'en vient faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents

Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

— Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...

— Non, mes enfants, dormez en paix :

Ne bougeons de notre demeure.

L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous :
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec no're famille

(1) Ayant pris son essor.

Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits, en même temps,
Volestants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette (1).

(1) Cette fable est une des plus jolies de la Fontaine. Chaque vers est une beauté : il faudrait une note à chaque mot pour faire ressortir la grâce de cette charmante composition.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE I.

Le Bâcheron et Mercure.

A M. L. C. D. B. (1).

VOTRE goût a servi de règle à mon ouvrage :
 J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
 Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
 Et des vains ornements l'effort ambitieux ;
 Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
 Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
 Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
 Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
 Quant au principal but qu'Ésope se propose,
 J'y tombe au moins mal que je puis.
 Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
 Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
 Comme la force est un point
 Dont je ne me pique point,
 Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule
 C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
 Tantôt je peins en un récit
 La sotte vanité jointe avecque l'envie,
 Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :
 Tel est ce chétif animal
 Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
 J'oppose quelquefois, par une double image,
 Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,

(1) A M. le chevalier de Bouillon.

Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre :
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu ; la connaîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première :
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée (1) :
Et boquillons (2) de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre
Son fils Mercure aux criards vient encor :
À chacun d'eux il en montre une d'or.

(1) Répandue.

(2) Apprentis bûcherons.

Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : La voilà !
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

(Voy. Ésope, fable XLIV.)

FABLE II.

Le Pot de terre et le Pot de fer.

LE pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage (1)
De garder le coin du feu :
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois piés

(1) Plus sagement.

Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas ;
Que par son compagnon il fut mis en éclats ,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots (1).

(1) Malgré la sagesse de cette leçon, le dialogue manque de vraisemblance ; la fable est médiocre.

FABLE III.

Le petit Poisson et le Pêcheur.

PETIT poisson deviendra grand ,
Pourvu que Dieu lui prête vie ;
Mais le lâcher en attendant ,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'était encore que fretin ,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille
Rien qui vaille ! hé bien ! soit, repartit le pêcheur ;
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.
(Voy. Ésope, fable CXXIV.)

FABLE IV.

Les Oreilles du Lièvre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent ;
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici ;
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. Le grillon repartit :
Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes (1).
J'aurai beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons (2).

(1) Animal sauvage, qui a une corne au milieu du front.

(2) Hôpital où l'on renferme les fous ; c'est maintenant l'Hospice des ménages.

FABLE V.

Le Renard ayant la queue coupée.

UN vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc (1), car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
Mais tournez-vous, de grâce ; et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

(1) Entier.

FABLE VI.

La Vieille et les deux Servantes.

IL était une vieille ayant deux chambrières :
Elles filaient si bien, que les sœurs filandières (1)
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci

(1) Les trois Parques, Clotho, Lachésis et Atropos, occupées à filer la vie des hommes.

Que de distribuer aux servantes leur tâche.
 Dès que Téthys (1) chassait Phébus aux crins dorés,
 Tourets (2) entraient en jeu, fuseaux étaient tirés;

Deçà, delà, vous en aurez;

Point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
 Un misérable coq à point nommé chantait :

Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,

S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,

Allumait une lampe, et courait droit au lit

Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,

Dormaient les deux pauvres servantes.

L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras (3)

Et toutes deux, très-mal contentes,

Disaient entre leurs dents : Maudit coq, tu mourras !

Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée ;

Le réveille-matin (4) eut la gorge coupée.

Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :

Notre couple, au contraire, à peine était couché,

Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,

Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,

Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

On s'enfonce encor plus avant :

Témoin ce couple et son salaire.

La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là

De Charybde en Scylla (5).

(Voy. Ésope, fable LXXIX.)

(1) Déesse de la mer.

(2) Petits tours servant à dévider le fil.

(3) C'est bien ici le cas de dire : *Est pictura poesis*. Le poète fait un charmant tableau de genre.

(4) Le coq.

(5) Deux écueils situés dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile.

FABLE VII.

Le Satyre et le Passant.

AU fond d'un antre sauvage,

Un satyre (1) et ses enfants
 Allaient manger leur potage,
 Et prendre l'écuelle aux dents.
 On les eût vus sur la mousse,
 Lui, sa femme et maint petit :
 Ils n'avaient tapis ni housse,
 Mais tous fort bon appétit.
 Pour se sauver de la pluie,
 Entre un passant morfondu.
 Au brouet on le convie :
 Il n'était pas attendu.
 Son hôte n'eut pas la peine
 De le semondre (2) deux fois
 D'abord avec son haleine
 Il se réchauffe les doigts ;
 Puis sur le mets qu'on lui donne,
 Délicat, il souffle aussi.
 Le satyre s'en étonne :
 — Notre hôte ! à quoi bon ceci ?
 — L'un refroidit mon potage,
 L'autre réchauffe ma main.
 — Vous pouvez, dit le sauvage,
 Reprendre votre chemin.
 Ne plaise aux dieux que je couche
 Avec vous sous même toit !
 Arrière ceux dont la bouche
 Souffle le chaud et le froid !

(Voy. Ésope, fable CXXXVI.)

(1) Sorte de demi-dieu qui, selon la Fable, habitait les bois, et était moitié homme, moitié bouc.

(2) *Seorsum monere*, avertir de nouveau.

FABLE VIII.

Le Cheval et le Loup.

UN certain loup, dans la saison
 Que les tièdes zéphyr ont l'herbe rajeunie,
 Et que les animaux quittent tous la maison

Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-jé, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.

Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc (1),
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés ;

Se dit écolier d'Hippocrate (2) ;
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui loup, gratis, le guérirait ;
Car le voir en cette prairie
Paitre ainsi, sans être lié,

Témoignait quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Un apostume sous le pié.

Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.

J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.

Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.

L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules (3) et les dents.

C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.

Tu veux faire ici l'arboriste (4),
Et ne fus jamais que boucher.

(1) Allusion à une sorte de jeu de cartes qu'on nomme le *hoc*, où l'on dit *hoc* en jetant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.

(2) Célèbre médecin, né l'an 460 avant J. C., dans l'île de Cos : il florissait surtout à l'époque de la guerre du Péloponèse.

(3) Les mâchoires.

(4) C'est le mot employé par la Fontaine pour herboriste.

FABLE IX.

Le Laboureur et ses Enfants.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage

Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ouï :

Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ.

Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage

De leur montrer, avant sa mort,

Que le travail est un trésor.

(Voy. Ésope, fable XXII.)

FABLE X

La Montagne qui accouche.

UNE montagne en mal d'enfant

Jetait une clameur si haute,

Que chacun, au bruit accourant,

Crut qu'elle accoucherait, sans faute.

D'une cité plus grosse que Paris :

Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,

Dont le récit est menteur
 Et le sens est véritable,
 Je me figure un auteur
 Qui dit : Je chanterai la guerre
 Que firent les Titans (1) au maître du tonnerre.
 C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?
 Du vent (2).

(Voy. Phèdre, liv. 4, fable XIX.)

(1) Les géants, enfants de Titan, tentèrent d'escalader le ciel en en-
 tassant plusieurs montagnes les unes sur les autres ; mais Jupiter les
 foudroya.

(2) Horace a dit : *Parturient montes ; nascetur ridiculus mus* (Art. poét.,
 v. 139.) Boileau traduit : *La montagne en travail enfante une souris.*

FABLE XI.

La Fortune et le jeune Enfant.

SUR le bord d'un puits très-profond
 Dormait, étendu de son long,
 Un enfant alors dans ses classes :
 Tout est aux écoliers couchette et matelas.
 Un honnête homme (1), en pareil cas,
 Aurait fait un saut de vingt brasses.
 Près de là tout heureusement
 La Fortune passa, l'éveilla doucement,
 Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie :
 Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
 Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
 Cependant c'était votre faute.
 Je vous demande, en bonne foi,
 Si cette imprudence si haute
 Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
 Il n'arrive rien dans le monde
 Qu'il ne faille qu'elle en réponde :

(1) Plus d'un enfant se formalisera de l'opposition que met le poète
 entre un enfant et un honnête homme.

Nous la faisons de tous écots (1);
 Elle est prise à garant de toutes aventures.
 Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures;
 On pense en être quitte en accusant son sort :
 Bref, la Fortune a toujours tort.

(Voy. Ésope, fable LXXXII.)

(1) Nous mettons tout sur le compte de la Fortune.

FABLE XII.

Les Médecins.

Le médecin Tant-Pis allait voir un malade
 Que visitait aussi son confrère Tant-Mieux (1).
 Ce dernier espérait, quoique son camarade
 Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
 Leur malade paya le tribut à nature,
 Après qu'en ses conseils Tant-Pis eut été cru.
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.
 L'un disait : Il est mort ; je l'avais bien prévu.
 S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie (2)

(Voy. Ésope, fable XXXI.)

(1) Médecins d'un caractère opposé. L'un faisait toujours des pronostics funestes, l'autre des pronostics heureux.

(2) Cette fable est une très-bonne épigramme.

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux, pour le témoigner,
 Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
 Pondait tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avait un trésor :

Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
 A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches (1) !
 Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus
 Pour vouloir trop tôt être riches !

(Voy. Ésope, fable CXXXVI.)

(1) Avides, cupides.

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

UN baudet chargé de reliques (1)
 S'imagina qu'on l'adorait ;
 Dans ce penser il se carrait,
 Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
 Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
 Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
 Une vanité si folle.
 Ce n'est pas vous, c'est l'idole
 A qui cet honneur se rend,
 Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
 C'est la robe qu'on salue (2).

(1) La Fontaine a eu une distraction en composant cette fable, dit-il, il emprunte le sujet à Ésope : il commence par le mot très-chrétien *reliques*, puis il termine par le mot païen *idole*.

(2) C'est sagesse que de savoir saluer la robe d'un magistrat ignorant. De gens, pour les défauts de la personne, oublient le respect dû à l'autorité !

FABLE XV.

Le Cerf et la Vigne.

UN cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice (1) : ingratitude extrême !
On l'entend ; on retourne, on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment ;
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

(Voy. Ésope, fable LXV.)

(1) La vigne qui lui avait servi de retraite.

FABLE XVI.

Le Serpent et la Lime.

ON conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.

Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :

Pauvre ignorant ! eh ! que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi,

Petit serpent à tête folle :

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole,
 Tu te romprais toutes les dents.
 Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
 Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
 Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant (1)

(Voy. Ésope, fable LXXXI ; et Phèdre, liv. 4, fable VI.)

(1) Les six derniers vers, pleins de force et de noblesse, terminent parfaitement une fable où l'on s'étonne un peu d'un dialogue entre un serpent et une lime.

FABLE XVII.

Le Lièvre et la Perdrix.

IL ne se faut jamais moquer des misérables :
 Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux (1) ?

Le sage Ésope, dans ses fables,
 Nous en donne un exemple ou deux.
 Celui qu'en ces vers je propose,
 Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
 Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille ;

Quand une meute s'approchant
 Oblige le premier à chercher un asile :
 Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,

Sans même en excepter Brifaut.

Enfin il se trahit lui-même

Par les esprits sortants de son corps échauffé.

Miraut, sur leur odeur ayant philosophé (2),

Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême

(1) Eût-on cette assurance, il ne serait jamais permis d'insulter le malheur.

(2) Trait excellent.

Il le pousse; et Rustaut (1), qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La perdrix le raille, et lui dit :

Tu te vantais d'être si vite !

Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;

Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable IX.)

(1) Brifaut, Miraut, Rustaut, noms de chiens de chasse. Xénophon, dans son livre de la Chasse, dit qu'il faut donner aux chiens de chasse des noms courts et faciles à prononcer ; il en donne un nombreux catalogue.

FABLE XVIII.

L'Aigle et le Hibou.

L'AIGLE et le chat-huant leurs querelles cessèrent,

Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,

Qu'ils ne se gèberaient leurs petits peu ni prou :

Connaissez-vous les miens, dit l'oiseau de Minerve (1) ?

Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :

Je crains en ce cas pour leur peau ;

C'est hasard si je les conserve.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez

Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die.

Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.

Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez ;

Je n'y toucherai de ma vie.

Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,

Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons ;

Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque

(1) Le hibou.

N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien
 Que chez moi la maudite Parque (1)
 N'entre point par votre moyen.
 N'avint qu'au hibou Dieu donna géniture;
 De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
 Notre aigle aperçut d'aventure,
 Dans les coins d'une roche dure,
 Ou dans les trous d'une masure
 (Je ne sais pas lequel des deux),
 De petits monstres fort hideux,
 Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
 Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami :
 Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi.
 Ses repas ne sont point repas à la légère.
 Le hibou, de retour, ne trouve que les piés
 De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
 Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés
 De punir le brigand qui de son deuil est cause.
 Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
 Ou plutôt la commune loi
 Qui veut qu'on trouve son semblable
 Beau, bien fait, et sur tous aimable.
 Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
 En avaient-ils le moindre trait (2) ?

(1) Atropos, qui coupe le fil de la vie des hommes.

(2) Que de petits hiboux dont souvent une tendresse aveugle a fait des aigles !

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

LE lion dans sa tête avait une entreprise :
 Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
 Fit avertir les animaux.
 Tous furent du dessein, chacun selon sa guise
 L'éléphant devait sur son dos
 Porter l'attirail nécessaire,
 Et combattre à son ordinaire

L'ours, s'apprêter pour les assauts ;
 Le renard, ménager de secrètes pratiques ;
 Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
 Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
 Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
 L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
 Et connaît les divers talents.
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens (1).

(1) Il faut convenir que messire lion distribue parfaitement les emplois : l'ours se préparant à l'assaut est d'une amusante perspective.

FABLE XX.

L'Ours et les deux Compagnons.

DEUX compagnons, pressés d'argent,
 A leur voisin fourreur vendirent
 La peau d'un ours encor vivant,
 Mais qu'ils tueraient bientôt; du moins à ce qu'ils dirent.
 C'était le roi des ours au compte de ces gens.
 Le marchand à sa peau devait faire fortune ;
 Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenaut (1) prisait moins ses moutons qu'eux leur ours.
 Leur à leur compte, et non à celui de la bête.
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
 Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :

(1) Personnage sur lequel Rabelais rapporte une plaisante histoire de moutons.

D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille .
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre (1).

(1) Cette fable est charmante : tous les personnages sont très-divertissants ; les chasseurs , par leurs belles espérances , puis leurs craintes , l'ours par sa sottise. La morale est amenée avec une grande finesse.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

DE la peau du lion l'âne s'étant vêtu,
Était craint partout à la ronde ;
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice

S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.
(Voy. Ésope, fable CXIII.)

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE I.

Le Pâtre et le Lion.

LES fables ne sont pas ce qu'elles semblent être,
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Pindare était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé.
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais surtout certain Grec (1) renchérit, et se pique (2)
D'une élégance laconique (3) ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme à peu près Ésope le raconte :

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,

(1) Voilà une poétique et une histoire complète de l'apologue, pour réparer l'oubli de Boileau dans son *Art poétique*.

(2) Babrias, dont les fables avaient été abrégées au neuvième siècle par Ignatius Magister.

(3) Comme celle des Lacédémoniens

Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir (1) de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande !
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort ;
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte !
C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur (2).

(Voy. Ésope, fable CXXXI.)

(1) Ce tour a vieilli.

(2) Phèdre.

FABLE II.

Le Lion et le Chasseur.

UN fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger : Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison ;
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos.
Dans le moment qu'il tenait ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :

O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve du courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

(*Foy. Phèdre, liv. 5, fable II.*)

FABLE III.

Phébus et Borée.

BORÉE (1) et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit; et l'écharpe d'Iris (2)
Rend ceux qui sortent avertis (3)
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien ! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus : notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,

(1) Le vent du nord.

(2) L'arc-en-ciel.

(3) Phrase languissante.

Fait un vacarme de démon,
 Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
 Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau ;
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avait mis,
 Le Soleil dissipe la nue,
 Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
 Sous son balandras (1) fait qu'il sue,
 Le contraint de s'en dépouiller :
 Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
 Plus fait douceur que violence (2).

(1) Manteau de voyage.

(2) Jamais l'on ne comprendra assez la vérité de cette maxime.

FABLE IV.

Jupiter et le Métayer (1).

JUPITER eut jadis une ferme à donner.
 Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
 Firent des offres, écoutèrent :
 Ce ne fut pas sans bien tourner ;
 L'un alléguait que l'héritage
 Était frayant (2) et rude ; et l'autre un autre si (3).
 Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
 Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
 Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
 Le laissât disposer de l'air,

(1) Fermier.

(2) Coûteux.

(3) Les si, les mais.

Lui donnât saison à sa guise,
 Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
 Enfin du sec et du mouillé,
 Aussitôt qu'il aurait baillé (1).
 Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
 Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
 Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
 Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
 Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année.
 Pleine moisson, pleine vinée.
 Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
 L'an suivant, voilà tout changé :
 Il ajuste d'une autre sorte
 La température des cieux.
 Son champ ne s'en trouve pas mieux :
 Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
 Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux ,
 Il confesse son imprudence.
 Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
 Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

(1) Déjà les commentateurs sont divisés : les uns traduisent *aussitôt qu'il aura passé bail* ; les autres, *aussitôt qu'il aura ouvert la bouche*. Quelles seront les dissertations futures de la postérité savante ?

FABLE V.

Le Cochet (1), le Chat et le Souriceau.

UN souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
 Fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
 J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
 Et trottais comme un jeune rat
 Qui cherche à se donner carrière,
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux

(1) Jeune coq.

L'un doux, bénin et gracieux ,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur (1).
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant (2).
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine (3).

(1) Voilà bien l'inexpérience de la jeunesse : elle doit s'estimer heureuse quand elle n'y joint pas la présomption.

(2) L'œil luisant et le regard modeste font un joli contraste.

(3) L'expérience elle-même s'y trompe encore,

FABLE VI.

Le Renard, le Singe, et les Animaux.

LES animaux, au décès d'un lion,
 En son vivant prince de la contrée,
 Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
 De son étui la couronne est tirée.
 Dans une chartre (1) un dragon la gardait.
 Il se trouva que, sur tous essayée,
 A pas un d'eux elle ne convenait :
 Plusieurs avaient la tête trop menue,
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
 Le singe aussi fit l'épreuve en riant,
 Et, par plaisir la tiare essayant,
 Il fit autour force grimaceries,
 Tours de souplesse et mille singeries,
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux animaux cela sembla si beau,
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage (2).
 Le renard seul regretta son suffrage,
 Sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son petit compliment,
 Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sache ;
 Or, tout trésor, par droit de royauté,
 Appartient, sire, à votre majesté.
 Le nouveau roi bâille après la finance :
 Lui-même y court pour n'être pas trompé
 C'était un piège : il y fut attrapé.
 Le renard dit, au nom de l'assistance :
 Prétendrais-tu nous gouverner encor,
 Ne sachant pas te conduire toi-même ?
 Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
 Qu'à peu de gens convient le diadème.
 (Foy. Ésope, fable XXIX.)

(1) Lieu de réserve.

(2) C'est tout simple : donnez aux hommes le choix, rarement c'est le plus digne ; souvent c'est le singe, le faiseur de tours de souplesse, qui arrivera.

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa généalogie.

LE mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
 Et ne parlait incessamment
 Que de sa mère la jument,
 Dont il contait mainte prouesse.
 Elle avait fait ceci, puis avait été là.
 Son fils prétendait pour cela
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire (1).
 Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
 Etant devenu vieux, on le mit au moulin :
 Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
 Qu'à mettre un sot à la raison,
 Toujours serait-ce à juste cause
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

(Voy. Ésope, fable CXL.)

(1) C'était là son tort. Noblesse oblige ; c'est-à-dire que, loin d'être un motif d'orgueil, ce doit être une raison de soutenir, par ses actes personnels, la gloire de ses auteurs.

FABLE VIII.

Le Vieillard et l'Âne.

UN vieillard sur son âne aperçut en passant
 Un pré plein d'herbe et fleurissant ;
 Il y lâche sa bête, et le grison se rue
 Au travers de l'herbe menue,
 Se vautrant, grattant et frottant,
 Gambadant, chantant et broutant (1),
 Et faisant mainte place nette.

(1) Cette accumulation de participes est d'un piquant effet.

L'ennemi vient sur l'entrefaite.

Fuyons, dit alors le vieillard.

Pourquoi ? répondit le paillard (1) :

Me fera-t-on porter double bât, double charge ?

Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large

Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?

Sauvez-vous, et me laissez paître,

Notre ennemi, c'est notre maître (2) :

Je vous le dis en bon françois.

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable XV.)

(1) Qui couche sur la paille, mauvais sujet.

(2) Un ancien a soutenu la proposition contradictoire. *Tot hostes, quot servos habemus.* Prises toutes les deux absolument, l'une n'es guère plus vraie que l'autre.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

DANS le cristal d'une fontaine

Un cerf se mirant autrefois,

Louait la beauté de son bois,

Et ne pouvait qu'avecque peine

Souffrir ses jambes de fuseaux,

Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.

Quelle proportion de mes pieds à ma tête !

Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :

Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite.

Mes pieds ne me font point d'honneur.

Tout en parlant de la sorte,

Un limier le fait partir.

Il tâche à se garantir ;

Dans les forêts il s'emporte :

Son bois, dommageable ornement,

L'arrêtant à chaque moment,

Nuit à l'office que lui rendent

Ses pieds de qui ses jours dépendent.

Il se dédit alors, et maudit les présents

Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;
 Et le beau souvent nous détruit.
 Cœcerf blâme ses pieds qui le rendent agile ,
 Il estime un bois qui lui nuit.

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable XII.)

FABLE X.

Le Lièvre et la Tortue.

RIEN ne sert de courir : il faut partir à point.
 Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
 Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

— Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait ; et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes (1),

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, et s'évertue ;

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

(1) Pour exprimer un temps qui ne doit point arriver, on dit *renvoyer aux calendes grecques*, parce que les Grecs n'avaient point de calendes dans leur calendrier

De partir tard. Il broute, il se repose;
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison (1) ?

(1) Que cette fable soit une consolation pour les enfants qui vont lentement dans leurs études. Qu'ils aient de la patience, de la persévérance, ils dépasseront souvent de brillants émules.

FABLE XI.

L'Ane et ses Maîtres.

L'ANE d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme !
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune ;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant

Que cent monarques pourraient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire est toujours la présente (1) ;
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui rompons encor la tête.

(Voy. Ésope, fable XLV.)

(1) Quand on n'a pas ce que l'on veut, il faut vouloir ce que l'on a.
C'est le moyen de conserver à l'âme son énergie et d'acquérir le bonheur.

FABLE XII.

Le Soleil et les Grenouilles.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse (1)
Noyait son souci dans les pots.
Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.

Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs (2).

Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?
Dirent-elles au Sort : un seul Soieil à peine
Se peut souffrir ; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite

A l'eau du Styx (3). Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

(Voy. Phèdre, liv. I, fable VI.)

(1) En joie.

(2) Charmante expression.

(3) Fleuve des enfers.

FABLE XIII.

Le Villageois et le Serpent.

ÉSOPE conte qu'un manant,
 Charitable autant que peu sage,
 Un jour d'hiver se promenant
 A l'entour de son héritage,
 Aperçut un serpent sur la neige étendu,
 Fransi, gelé, perclus, immobile rendu,
 N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
 Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
 Et, sans considérer quel sera le loyer
 D'une action de ce mérite,
 Il l'étend le long du foyer,
 Le réchauffe, le ressuscite.
 L'animal engourdi sent à peine le chaud,
 Que l'âme lui revient avecque la colère.
 Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
 Puis fait un long rep., puis tâche à faire un saut
 Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
 Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
 Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste courroux.
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
 Il fait trois serpents de deux coups,
 Un tronçon, la queue et la tête.
 L'insecte (1), sautillant, cherche à se réunir;
 Mais il ne put y parvenir.
 Il est bon d'être charitable (2);
 Mais envers qui? c'est là le point.
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 Qui ne meure enfin misérable.

(Voy. Phèdre, liv. 4, fable XV.)

(1) Expression très-inexacte.

(2) C'est un devoir; la charité doit s'étendre à tous : il faut être charitable avec discernement, mais ne pas trop compter sur la reconnaissance des gens. Sénèque, dans son traité des *Bienfaits*, prétend que c'est souvent par la faute du bienfaiteur qu'il y a des ingrats.

FABLE XIV.

Le Lion malade et le Renard.

DE par le roi des animaux (1),
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter ;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent.
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon ; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

(Voy. Ésope, fable CXXXVII.)

(1) Imitation comique du protocole des édits royaux.

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.

Les injustices des pervers

Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :

« Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres. »

Un manant (1) au miroir prenait des oisillons.

Le fantôme brillant attire une alouette :

Aussitôt un autour, planant sur les sillons,

Descend des airs, fond et se jette

Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau (2).

Elle avait évité la perfide machine,

Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,

Elle sent son ongle maline.

Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,

Lui-même sous les rets demeure enveloppé.

Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage,

Je ne t'ai jamais fait de mal.

L'oiseleur repartit : Ce petit animal

T'en avait-il fait davantage ?

(Voy. Ésope, fable III.)

(1) Un paysan. Maintenant ce mot n'est plus qu'un terme de mépris.

(2) Cet oiseau qui chante près du tombeau fait une gracieuse image.

FABLE XVI.

Le Cheval et l'Ane.

EN ce monde il se faut l'un l'autre secourir :

Si ton voisin vient à mourir,

C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,

Celui-ci ne portant que son simple harnois,

Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.

Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;

Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.

La prière, dit-il, n'en est pas incivile :

Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.

Le cheval refusa, fit une pétarade ;

Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,

Et reconnut qu'il avait tort.
 Du baudet en cette aventure
 On lui fit porter la voiture,
 Et la peau par-dessus encor.

(Voy. Ésope, fable CXXV.)

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'Ombre.

CHACUN se trompe ici-bas :
 On voit courir après l'ombre
 Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
 La plupart du temps, le nombre.
 Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée
 La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
 La rivière devint tout d'un coup agitée :
 A toute peine il regagna les bords,
 Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable IV.)

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

LE Phaéton (1) d'une voiture à foin
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
 De tout humain secours : c'était à la campagne,
 Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
 Appelé Quimper-Corentin.
 On sait assez que le Destin
 Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
 Dieu nous préserve du voyage!

(1) Fils du Soleil, qui, suivant la fable, obtint de conduire un jour le char de son père.

Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
 Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
 Pestant, en sa fureur extrême,
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
 Contre son char, contre lui-même.
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
 Sont si célèbres dans le monde :
 Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
 A porté la machine ronde,
 Ton bras peut me tirer d'ici.
 Sa prière étant faite, il entend dans la nue
 Une voix qui lui parle ainsi :
 Hercule veut qu'on se remue ;
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achoppement qui te retient ;
 Ote d'autour de chaque roue
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
 Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
 Or bien je vas t'aider, dit la voix : prends ton fouet.
 Je l'ai pris... Qu'est ceci ? mon char marche à souhait !
 Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

FABLE XIX.

Le Charlatan (1).

LE monde n'a jamais manqué de charlatans :
 Cette science, de tout temps,
 Fut en professeurs très-fertile.
 Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
 Et l'autre affiche par la ville

(1) Le charlatanisme est bien varié dans ses formes. Qui l'emporte
 du charlatanisme littéraire, du charlatanisme industriel, du charlata-
 nisme politique ? La Fontaine n'a dessiné qu'un coin du tableau.

Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud ;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.

Le prince sut la chose : il manda le rhéteur.

J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie :
J'en voudrais faire un orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine somme.
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs ;
Sinon il consentait d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :
Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu ;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Sertit à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

W. J. Brown

AVERTISSEMENT.

VOICI un second (1) recueil de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties (2) convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions ; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement

(1) La Fontaine eut l'honneur de présenter son second recueil de fables à Louis XIV : il obtint, pour la publication, un privilège honorable, puisque l'éloge du livre était joint à l'autorisation de le faire paraître ; ce qui était contre l'usage. La Fontaine avait, à cette époque, le désir d'arriver à l'Académie.

(2) Les six premiers livres.

je dirai , par reconnaissance , que j'en dois la plus grande partie à Pilpay , sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien , et original à l'égard d'Ésope , si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman (1). Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin , j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

(1) Fabuliste arabe , dont on ne sait rien de précis. On le croit le même que Locman , le sage dont il est parlé dans l'Alcoran.



LIVRE SEPTIÈME.

FABLE I.

Les Animaux malades de la peste.

UN mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron (1),
 Faisait aux animaux la guerre.
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
 On n'en voyait point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie ;
 Nul mets n'excitait leur envie ;
 Ni loups, ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie ;
 Les tourterelles se fuyaient :
 Plus d'amour, partant plus de joie (2).
 Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis (3),
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune :
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire (4) nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence

(1) Séjour des morts.

(2) Quelle élégante conesion !

(3) Voilà un discours de la couronne très-insinuant.

(4) Comme le disait Bossuet, quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait toujours l'enseigner aux rois. Le roi des animaux avait fait, on le voit, de fortes études historiques

L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.

Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger

Le berger (1).

Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,

Que le plus coupable périsse.

Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.

Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise espèce,
Est-ce un péché ? non, non : vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Et quant au berger, l'on peut dire

Qu'il était digne de tous maux,

Étant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,

Les moins pardonnables offenses :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples matins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance

Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,

Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue :

Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots, on cria haro sur le baudet.

Un loup, quelque peu clerc (2), prouva par sa harangue

Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'était capable

(1) Petit vers pour un gros péché.

(2) Clerc, savant.

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE II.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

LES Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
Ratopolis était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
Y espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

FABLE III.

Le Héron.

Un jour sur ses longs pieds allait, je ne sais où,
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
 Il côtoyait une rivière.
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
 Ma commère la carpe y faisait mille tours
 Avec le brochet son compère.
 Le héron en eût fait aisément son profit :
 Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre.
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit :
 Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
 Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
 S'approchant du bord, vit sur l'eau
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
 Le mels ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
 Et montrait un goût dédaigneux
 Comme le rat du bon Horace (1) :
 Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse
 Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
 La tanche rebutée, il trouva du goujon.
 Du goujon ! c'est bien là le diner d'un héron !
 J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner.

(1) Le rat de ville, qui goûtait d'un air dédaigneux tout ce que lui présentait le rat des champs.

. . . *Cupiens varia fastidia cœna*

Vincere tangentis male singula dento superbo.

(Hor., liv. 2, sat. 6, v. 86 et 87.)

FABLE IV.

Les Souhaits.

IL est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange (1) autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyr,
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté,
A ses pareils si naturelle :
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vint d'aller au fond de la Norwége
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter ;
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut : je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine ;
Employez-la : formez trois souhaits ; car je puis
Rendre trois souhaits accomplis ;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine

(1) Fleuve des Indes.

Étrange et nouvelle aux humains.
 Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
 Et l'Abondance à pleines mains
 Verse en leurs coffres la finance,
 En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
 Tout en crève. Comment ranger cette chevance (1) ?
 Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut
 Tous deux sont empêchés, si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux complotèrent ;
 Les grands seigneurs leur empruntèrent ;
 Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
 Malheureux par trop de fortune.
 Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
 Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors, fuyez : et toi, déesse,
 Mère du bon esprit, compagne du repos,
 O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots
 La Médiocrité revient. On lui fait place :
 Avec elle ils rentrent en grâce
 Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
 Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
 Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
 Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
 Le follet en rit avec eux.
 Pour profiter de sa largesse,
 Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point ,
 Ils demandèrent la sagesse :
 C'est un trésor qui n'embarrasse point.

(1) Ce bien.

FABLE V.

La Cour du Lion.

SA majesté lionne un jour voulut connaître
 De quelles nations le ciel l'avait fait maître.
 Il manda donc par députés
 Ses vassaux de toute nature,

Envoyant de tous les côtés
 Une circulaire écriture
 Avec son sceau. L'écrit portait
 Qu'un mois durant le roi tiendrait
 Cour plénière, dont l'ouverture
 Devait être un fort grand festin,
 Suivi des tours de Fagotin (1).
 Par ce trait de magnificence

Le prince à ses sujets étalait sa puissance.

En son Louvre il les invita.

Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
 D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
 Il se fût bien passé de faire cette mine ;
 Sa grimace déplut : le monarque irrité
 L'envoya chez Pluton faire

Le dégouté.

Le singe approuva fort cette sévérité ;
 Et, flatteur excessif, il loua la colère
 Et la griffe du prince, et l'autre, et cette odeur :
 Il n'était ambre, il n'était fleur

Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie
 Eut un mauvais succès, et fut encor punie :

Ce monseigneur du lion-là

Fut parent de Caligula (2).

Le renard étant proche : Or ça, lui dit le sire,
 Que sens-tu ? dis-le-moi ; parle sans déguiser.

L'autre aussitôt de s'excuser,
 Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
 Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
 Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
 Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

(F. Phèdre, liv. 4, fable XI.)

(1) Singe qui amusa le peuple de Paris par ses tours.

(2) Caligula, qui punit de mort et ceux qui pleuraient sa sœur Drusille, et ceux qui ne la pleuraient pas : les premiers, parce que leurs larmes étaient injurieuses à Drusille, qu'il avait fait mettre au rang des dieux ; les autres, parce qu'ils se montraient insensibles à sa perte.

FABLE VI.

Les Vautours et les Pigeons.

MARS autrefois mit tout l'air en émute (1).
 Certain sujet fit naître la dispute
 Chez les oiseaux ; non ceux-là que l'Amour
 Met à son char (2) ; mais le peuple vautour,
 Au bec retors, à la tranchante serre (3),
 Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
 Il plut du sang : je n'exagère point.
 Si je voulais conter de point en point
 Tout le détail, je manquerais d'haleine.
 Maint chef périt, maint héros expira ;
 Et sur son roc Prométhée espéra
 De voir bientôt une fin à sa peine.
 C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
 C'était pitié de voir tomber les morts.
 Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
 Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
 D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
 De peupler l'air que respirent les ombres (4) :
 Tout élément remplit de citoyens
 Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
 Cette fureur mit la compassion
 Dans les esprits d'une autre nation
 Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle (5).
 Elle employa sa médiation
 Pour accorder une telle querelle :
 Ambassadeurs par le peuple pigeon
 Furent choisis, et si bien travaillèrent
 Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
 Ils firent trêve, et la paix s'ensuivit.
 Hélas ! ce fut aux dépens de la race

(1) Émute pour émeute.

(2) Les colombes consacrées à Venus.

(3) *Rostroque immanis vultur obunco*. (Énéid., liv. 6, v. 597)

(4) Les enfers.

(5) Vers plein de délicatesse.

A qui la leur aurait dû rendre grâce.
 La gent maudite aussitôt poursuit
 Tous les pigeons, en fit ample carnage,
 En dépeupla les bourgades, les champs.
 Peu de prudence eurent les pauvres gens
 D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants (1) :
 La sûreté du reste de la terre
 Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
 Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant : je me tais.

(1) *Divide ut imperes.*

FABLE VII.

Le Coche et la Mouche.

DANS un chemin montant, sablonneux, malaisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coche.
 Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.
 Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
 Prétend les animer par son bourdonnement,
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine,
 S'assied sur le timon, sur le nez du cocher (1).
 Aussitôt que le char chemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire,
 Va, vient, fait l'empressee : il semble que ce soit
 Un sergent de bataille allant en chaque endroit
 Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
 La mouche, en ce commun besoin,
 Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin ;

(1) Position très-favorable pour avancer sa besogne.

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire :

Il prenait bien son temps ! une femme chantait :

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,

S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires,

Et, partout importuns, devraient être chassés (1).

(Voy. Phèdre, liv. 3, fable V.)

(1) Cette fable est très-piquante et très-vraie. Les premiers vers sont d'une grande beauté.

FABLE VIII.

La Laitière et le Pot au lait.

PERRETTE, sur sa tête ayant un pot au lait

Bien posé sur un coussinet,

Prétendait arriver sans encombre à la ville.

Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,

Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple et souliers plats.

Notre laitière ainsi troussée

Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait; en employait l'argent;

Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée :

La chose allait à bien par son soin diligent.

Il m'est, disait-elle, facile

D'élever des poulets autour de ma maison ;

Le renard sera bien habile

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
 Il était, quand je l'eus (1), de grosseur raisonnable :
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri (2)
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue
 Le récit en farce en fut fait :
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne (3) ?
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi (4) ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ?
 Je suis gros Jean comme devant (5).

(1) Perrette croit déjà voir son cochon gros et gras. Disons la même chose de cet autre trait : *Vu le prix dont il est.*

(2) Affligé.

(3) Des projets imaginaires.

(4) Le roi de Perse.

(5) Un homme de rien.

FABLE IX.

**L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme
 qui l'attend dans son lit.**

Qui ne court après la Fortune ?
 Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
 Contempler la foule importune
 De ceux qui cherchent vainement
 Cette tige du Sort de royaume en royaume.

Fidèles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.

Cet homme, disent-ils, était planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape !

Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux

Mais que vous sert votre mérite ?

La Fortune a-t-elle des yeux ?

Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,

Le repos ? le repos, trésor si précieux

Qu'on en faisait jadis le partage des dieux !

Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette déesse,

Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,

Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse

Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :

Si nous quitions notre séjour ?

Vous savez que nul n'est prophète

En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.

Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite

Ni climats ni destins meilleurs.

Contentez-vous ; suivez votre humeur inquiète :

Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,

S'en va par voie et par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devait la déesse bizarre

Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.

Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,

Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sait être les meilleures ;

Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien (1).

Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.

La Fortune pourtant habite ces demeures ;

(1) Quelle leçon pour ces hommes amusés et distraits, qui consomment leur vie en occupations inutiles !

Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
 Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
 Je ne puis héberger (1) cette capricieuse ?
 On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
 L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
 Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu :
 Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
 La Fortune a, dit-on, des temples à Surate (2) :
 Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
 Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
 Armé de diamant, qui tenta cette route,
 Et le premier osa l'abîme défier (3) !

Celui-ci pendant son voyage
 Tourna les yeux vers son village
 Plus d'une fois, essayant les dangers
 Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
 Ministres de la Mort : avec beaucoup de peines
 On s'en va la chercher en des rives lointaines,
 La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
 L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
 La Fortune pour lors distribuait ses grâces.

Il y court. Les mers étaient lasses
 De le porter ; et tout le fruit
 Qu'il tira de ses longs voyages,
 Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
 Demeure en ton pays, par la nature instruit.
 Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
 Que le Mogol l'avait été :

Ce qui lui fit conclure en somme
 Qu'il avait à grand tort son village quitté.
 Il renonce aux courses ingrates,
 Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
 Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
 De régler ses désirs faisant tout son emploi !

(1) Loger.

(2) Ville sur le golfe de Cambaye.

(3) Imitation de ce passage d'Horace :

*Illi robur et æs triplex
 Circa pectus erat, qui fragilem truci
 Commisit pelago ratem
 Primus... (Hor., od. 3, liv. 1, v. 9 et suiv.)*

Il ne sait que par oui-dire
 Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
 Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
 Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
 On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
 Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.

En raisonnant de cette sorte,
 Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
 Il la trouve assise à la porte
 De son ami plongé dans un profond sommeil (1).

(1) Jolie fable, quoiqu'un peu trainante.

FABLE X.

L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune.

UN trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage;
 Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage (1)
 D'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit.
 Sur tous ses compagnons Atropos (2) et Neptune
 Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
 Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
 Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
 Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
 Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
 Le luxe et la folie enflèrent son trésor;
 Bref, il plut dans son escarcelle (3).
 On ne parlait chez lui que par doubles ducats :
 Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses :
 Ses jours de jeûne étaient des noces.
 Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
 Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ? —
 Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?

(1) Droit de passage.

(2) La Parque qui tranchait le fil de la vie, suivant la Fable.

(3) Sa bourse.

Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
 De risquer à propos, et bien placer l'argent.
 Le profit lui semblant une fort douce chose,
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait;
 Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.

Son imprudence en fut la cause :

Un vaisseau mal frété (1) périt au premier vent ;

Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,

Fut enlevé par les corsaires ;

Un troisième au port arrivant,

Rien n'eut cours ni débit ; le luxe et la folie

N'étaient plus tels qu'auparavant.

Enfin, ses facteurs le trompant,

Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,

Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,

Il devint pauvre tout d'un coup.

Son ami, le voyant en mauvais équipage,

Lui dit : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas

Consolez-vous, dit l'autre ; et, s'il ne lui plaît pas

Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil ;

Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,

Son bonheur à son industrie ;

Et si de quelque échec notre faute est suivie,

Nous disons injures au Sort :

Chose n'est ici plus commune.

Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune :

On a toujours raison, le Destin toujours tort.

(Voy. Ésope, fable LXXXII.)

(1) Mal équipé.

FABLE XI.

Les Devineresses.

C'EST souvent du hasard que naît l'opinion ;
 Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

Je pourrais fonder ce prologue
 Sur gens de tous états : tout est prévention,
 Cabale, entêtement ; point ou peu de justice.
 C'est un torrent : qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours :
 Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonis (1).

Chez la devineuse on courait
 Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

Son fait consistait en adresse :
 Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
 Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
 Tout cela bien souvent faisait crier miracle.

Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats (2),

Elle passait pour un oracle.

L'oracle était logé dedans un galetas :

Là, cette femme emplît sa bourse,

Et, sans avoir d'autre ressource,
 Gagne de quoi donner un rang à son mari ;
 Elle achète un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli

D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
 Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
 Allait, comme autrefois, demander son destin :

Le galetas devint l'antre de la Sibylle (3).

L'autre femelle avait achalandé ce lieu.

Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
 Moi devine ! on se moque ! eh ! messieurs, sais-je lire ?

Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.

Point de raisons ; fallut deviner et prédire,

Mettre à part force bons ducats,
 Et gagner, malgré soi, plus que deux avocats.
 Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :
 Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
 Tout sentait son sabbat (4) et sa métamorphose.

(1) La devineresse, allusion à la prêtresse d'Apollon.

(2) Métaphore tirée de la manière d'exprimer la qualité de l'or.

(3) Nom donné par les anciens à des femmes auxquelles ils attribuaient la connaissance de l'avenir et l'inspiration divine ; on venait en foule les consulter.

(4) On prétendait que les sorcières se métamorphosaient pour aller à leurs sabbats ou assemblées nocturnes.

Quand cette femme aurait dit vrai
 Dans une chambre tapissée,
 On s'en serait moqué : la vogue était passée
 Au galetas ; il avait le crédit.
 L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise (1).
 J'ai vu dans le palais une robe mal mise
 Gagner gros : les gens l'avaient prise
 Pour maître tel, qui trainait après soi
 Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

(1) Le concours des acheteurs.

FABLE XII.

Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

Du palais d'un jeune lapin
 Dame belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.
 Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
 Elle porta chez lui ses pénales, un jour
 Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
 Parmi le thym et la rosée (1).
 Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
 La belette avait mis le nez à la fenêtre.
 O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
 Dit l'animal chassé du paternel logis.
 Holà ! madame la belette,
 Que l'on déloge sans trompette (2),
 Ou je vais avertir tous les rats du pays.
 La dame au nez pointu répondit que la terre
 Était au premier occupant (3).

(1) Que de fraîcheur et d'agrément dans ces vers ! ceux qui suivent ne sont pas moins gracieux.

(2) Sans faire de bruit.

(3) Le droit du premier occupant milite encore en faveur de Jeannot lapin.

C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant !
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage (1) :
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras (2),
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agréa.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : Mes amis, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

(1) Ce débat est d'un comique achevé ; mais attendons la sentence arbitrale.

(2) Tableau de genre.

FABLE XIII.

La Tête et la Queue du Serpent.

LE serpent a deux parties
 Du genre humain ennemies,
 Tête et queue ; et toutes deux
 Ont acquis un nom fameux
 Auprès des Parques cruelles :
 Si bien qu'autrefois entre elles
 Il survint de grands débats
 Pour le pas.

La tête avait toujours marché devant la queue
 La queue au ciel se plaignit,
 Et lui dit :

Je fais mainte et mainte lieue
 Comme il plaît à celle-ci :

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?

Je suis son humble servante.

On m'a faite, Dieu merci,

Sa sœur, et non sa suivante.

Toutes deux de même sang,

Traitez-nous de même sorte :

Aussi bien qu'elle je porte

Un poison prompt et puissant,

Enfin, voilà ma requête :

C'est à vous de commander

Qu'on me laisse précéder,

A mon tour, ma sœur la tête.

Je la conduirai si bien,

Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle (1).

Souvent sa complaisance a de méchants effets :

Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.

Il ne le fut pas lors ; et la guide nouvelle,

Qui ne voyait, au grand jour,

(1) La même pensée est magnifiquement développée par Juvénal, dans sa satire des Vœux.

Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur (1) !

(1) L'histoire a souvent prouvé d'une terrible manière la leçon renfermée dans cet apologue.

FABLE XIV.

Un Animal dans la Lune.

PENDANT qu'un philosophe (1) assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe (2) jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leurs rapports les hommes jugeront ,
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :

(1) Démocrite.

(2) Épicure.

Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon âme, en toute occasion,

Développe le vrai caché sous l'apparence ;

Je ne suis point d'intelligence

Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,

Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :

La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,

Ne me trompent jamais en me mentant toujours.

Si je crois leur rapport, erreur assez commune,

Une tête de femme est au corps de la lune.

Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?

Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

La lune nulle part n'a sa surface unie :

Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,

L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un homme, un bœuf, un éléphant.

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille (1).

La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ;

Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement

Qui présageait sans doute un grand événement.

Savait-on si la guerre entre tant de puissances

N'en était point l'effet ? Le monarque accourut :

Il favorise en roi ces hautes connaissances.

Le monstre dans la lune à son tour lui parut.

C'était une souris cachée entre les verres :

Dans la lunette était la source de ces guerres.

On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François

Se donner, comme vous, entiers à ces emplois !

Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire

C'est à nos ennemis de craindre les combats,

A nous de les chercher, certains que la Victoire,

Amante de Louis, suivra partout ses pas.

Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les filles de Mémoire

(1) C'est, dit-on, au chevalier Paul Neal, savant anglais, qu'est due cette aventure.

Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs .
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs
Charles en sait jouir : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts (1) ?

(1) C'est moins une fable qu'un recueil de réflexions philosophiques.
Les premiers vers expriment avec une grande précision et une grande noblesse des idées peu familières à la poésie.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE I.

La Mort et le Mourant.

LA Mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !

Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne le donna-t-on pas des avis, quand la cause

Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?

Allons, vieillard, et sans réplique.

Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortit de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte ; et qu'on fit son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir ;

Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret (1).

(1) Dans cette belle fable, le poète a de lyriques accords. Sa marche est grave, solennelle, imposante : il a des traits sublimes et un tour chant langage.

FABLE II.

Le Savetier et le Financier.

UN savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveilles de le voir,
 Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages (1),
 Plus content qu'aucun des sept sages (2).
 Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
 Chantait peu, dormait moins encor :
 C'était un homme de finance.
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
 La savetier alors en chantant l'éveillait ;
 Et le financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir (3),
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année.
 Chaque jour amène son pain (4).—
 Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?—
 Tantôt plus, tantôt moins ; le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
 Le financier, riant de sa naïveté,

(1) Des fredons, des roulements de voix.

(2) Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule et Périandre.

(3) Ces infinitifs, pris substantivement, sont un tour emprunté à la langue grecque.

(4) Vers charmant.

Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait, depuis plus de cent ans,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines (5).
 Le sommeil quitta son logis ;
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent (6). A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus.

(Voy. Horace, épître 7, liv. 1.)

(5) L'argent.

(6) Trait plein de finesse.

FABLE III.

Le Lion, le Loup et le Renard.

UN lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,
 Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse (1).
 Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
 Celui-ci parmi chaque espèce
 Manda des médecins : il en est de tous arts.
 Médecins au lion viennent de toutes parts ;
 De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

(1) Tout le monde sait la gracieuse réponse de M. de Calonne à l'infortunée Marie-Antoinette, qui, aux jours de sa puissance, lui demandait un service. « Madame, si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera. » Il y eut aussi en France un empereur à qui il n'était pas facile d'alléguer l'impossible.

Dans les visites qui sont faites,
 Le renard se dispense, et se tient clôs et coi.
 Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
 Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
 Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
 Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :
 Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
 Ne m'ait à mépris imputé
 D'avoir différé cet hommage ,
 Mais j'étais en pèlerinage,
 Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé
 Même j'ai vu dans mon voyage
 Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
 Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
 Vous ne manquez que de chaleur :
 Le long âge en vous l'a détruite :
 D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
 Toute chaude et toute fumante:
 Le secret sans doute en est beau
 Pour la nature défaillante.
 Messire loup vous servira,
 S'il vous plaît, de robe de chambre.
 Le roi goûte cet avis-là :
 On écorche, on taille, on démembre
 Messire loup. Le monarque en soupa,
 Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
 Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire .
 Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
 Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
 Vous êtes dans une carrière
 Où l'on ne se pardonne rien.

(Voy. Ésope, fable LXXII.)

FABLE IV.

Le Pouvoir des Fables.

A M. DE BARILLON (1).

LA qualité d'ambassadeur

Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?

Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?

S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,

Seront-ils point traités par vous de téméraires ?

Vous avez bien d'autres affaires

A démêler que les débats

Du lapin et de la belette.

Lisez-les, ne les lisez pas :

Mais empêchez qu'on ne nous mette

Toute l'Europe sur les bras.

Que de mille endroits de la terre

Il nous vienne des ennemis,

J'y consens ; mais que l'Angleterre

Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,

J'ai peine à digérer la chose.

N'est-il point encor temps que Louis se repose ?

Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las

De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose

Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?

Si votre esprit plein de souplesse,

Par éloquence et par adresse,

Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,

Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse.

Cependant faites-moi la grâce

De prendre en don ce peu d'encens .

Prenez en gré mes vœux ardents,

Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :

Sur les éloges que l'envie

Doit avouer qui vous sont dus

(1) Alors ambassadeur en Angleterre.

Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut

A ces figures violentes

Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put ;
Le vent emporta tout : personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles (2),

Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle :

Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,

Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?

Ce qu'elle fit ! un prompt courroux

L'anima d'abord contre vous.

Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse ;

Et du péril qui le menace

Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !

Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?

A ce reproche l'assemblée,

Par l'apologue réveillée,

Se donne entière à l'orateur.

Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point ; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,

Si Peau-d'Ane m'était conté,

J'y prendrais un plaisir extrême.

Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(2) Le peuple. C'est le *bellua multorum caputum* d'Horace.

FABLE V.

L'Homme et la Puce.

PAR des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
 Souvent pour des sujets même indignes des hommes ;
 Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
 Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
 Et que le plus petit de la race mortelle,
 A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
 Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
 Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
 Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
 Hercule, ce dit-il, tu devais bien purger
 La terre de cette hydre au printemps revenue
 Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
 Tu n'en perdes la race afin de me venger ?

Pour tuer une puce, il voulait obliger
 Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

(Voy. Ésope, fable LXII.)

FABLE VI.

Les Femmes et le Secret.

RIEN ne pèse tant qu'un secret :
 Le porter loin est difficile aux dames,
 Et je sais même sur ce fait
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
 La nuit, étant près d'elle : O Dieu ! qu'est-ce cela ?
 Je n'en puis plus ! on me déchire !
 Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ? — Oui ! le voilà,

Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;
 On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas.
 La femme, neuve sur ce cas,
 Ainsi que sur mainte autre affaire,
 Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
 Mais ce serment s'évanouit
 Avec les ombres de la nuit.
 L'épouse, indiscrete et peu fine,
 Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
 Et de courir chez sa voisine :
 Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
 N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
 Au nom de Dieu, gardez-vous bien
 D'aller publier ce mystère.
 Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
 La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
 L'autre grille déjà d'en conter la nouvelle :
 Elle va la répandre en plus de dix endroits :
 Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
 Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère
 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
 Précaution peu nécessaire,
 Car ce n'était plus un secret.
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
 De bouche en bouche allait croissant,
 Avant la fin de la journée
 Ils se montaient à plus d'un cent.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le diné de son Maître.

CERTAIN chien, qui portait la pitance au logis,
 S'était fait un collier du diné de son maître.
 Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
 Quand il voyait un mets exquis ;

Mais enfin il l'était : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !

Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné (1),
Un matin passe, et veut lui prendre le diné.

Il n'en eut pas toute la joie

Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux , n'en étant plus chargé.

Grand combat. D'autres chiens arrivent :

Ils étaient de ceux-là qui vivent

Sur le public, et craignent peu les coups.

Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :

Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit :

Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier, il vous happe un morceau ;

Et chacun de tirer, le matin, la canaille,

A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;

Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville

Où l'on met les deniers à la merci des gens.

Échevins, prévôt des marchands,

Tout fait sa main : le plus habile

Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps

De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.

Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,

Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot.

Il n'a pas de peine à se rendre :

C'est bientôt le premier à prendre (2).

(1) Orné.

(2) La Fontaine a deviné la corruption et l'agiotage.

FABLE VIII.

Le Rieur et les Poissons.

ON cherche les rieurs ; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite.

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
D'un financier, et n'avait en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les Grandes-Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informe donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin :
Les gros en savaient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?
De dire si la compagnie
Prit goût à la plaisanterie,
J'en doute : mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
Les anciens du vaste empire.

*Le rieur, et que n
me munit*

FABLE IX.

Le Rat et l'Huitre.

UN rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de la case .

Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voiei le Caucase !
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours, le voyageur arrive
En un certain canton où Téthys sur la rive
Avait laissé mainte huitre ; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire (1) :
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le rat tenait ces choses,

Et les disait à travers champs ;

N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,
Se font savants jusques aux dents.

Parmi tant d'huitres toutes closes,

Une s'était ouverte ; et, bâillant au soleil,

Par un doux zéphyr réjouie,

Humait l'air, respirait, était épanouie,

Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.

D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui bâille :

Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille (2) .

Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,

Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.

Là-dessus, maître rat, plein de belle esperance,

(1) C'est bien le langage d'une jeunesse sans respect, sans expérience.

(2) Nourriture. On admire surtout dans cette fable le discours du rat et la peinture de l'huitre.

Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'hultre tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

FABLE X.

L'Ours et l'Amateur des jardins.

CERTAIN ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon (1), vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait ,
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,

(1) Prince valeureux qui , après avoir essuyé les plus terribles aventures , accablé d'une noire mélancolie , se retira dans un désert pour rompre tout commerce avec les hommes.

Va chercher compagnie, et se met en campagne.

L'ours, porté d'un même dessein,

Venait de quitter sa montagne.

Tous deux, par un cas surprenant,

Se rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?

Se tirer en Gascon d'une semblable affaire

Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.

L'ours, très-mauvais complimenteur,

Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,

Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire

Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,

J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas

De nosseigneurs les ours le manger ordinaire ;

Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte ; et d'aller.

Les voilà bons amis avant que d'arriver ;

Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,

Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,

Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,

L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.

L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;

Faisait son principal métier

D'être bon émoucheur ; écartait du visage

De son ami dormant ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,

Sur le bout de son nez une allant se placer

Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser :

Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme.

Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur

Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,

Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;

Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;

Mieux vaudrait un sage ennemi.

FABLE XI.

Les deux Amis.

DEUX vrais amis vivaient au Monomotapa;
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse , il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point ?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu :
J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru :
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime (1).

(1) Vers pleins de douceur et de charme. Une lecture répétée est le seul commentaire d'un sentiment si délicatement exprimé.

FABLE XII.

Le Cochon , la Chèvre et le Mouton.

UNE chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas ;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :

Le charton (1) n'avait pas dessein

De les mener voir Tabarin (2).

Dom pourceau criait en chemin

Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :

C'était une clameur à rendre les gens sourds.

Les autres animaux, créatures plus douces,

Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;

Ils ne voyaient nul mal à craindre.

Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?

Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?

Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,

Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.

Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot ?

Il est sage. Il est un sot,

Repartit le cochon : s'il savait son affaire,

Il crierait comme moi, du haut de son gosier ;

Et cette autre personne honnête

Crierait tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,

La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :

Je ne sais pas s'ils ont raison ;

Mais quant à moi, qui ne suis bon

Qu'à manger, ma mort est certaine.

Adieu mon toit et ma maison !

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage :

Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,

La plainte ni la peur ne changent le destin ;

Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

(1) Celui qui conduisait le char.

(2) On appelle ainsi un farceur qui représente dans les places publiques.

FABLE XIII.

Les Obsèques de la Lionne.

LA femme du lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple (1),
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;

(1) Quelle accumulation d'idées singulières que la Fontaine fait adopter de prime-saut !

Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles. Venez, loups,
Vengez la reine; immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle! apothéose!
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

FABLE XIV.

Le Rat et l'Éléphant.

SE croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Seraient-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prison pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en aurait dit davantage ;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant (1).

(1) La moralité renfermée dans le récit donne au dénouement plus de rapidité et d'élégance.

FABLE XV.

L'Horoscope.

ON rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout

D'une précaution sur qui roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais :
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie.
Avec ses compagnons tout le jour badiner,

Sauter, courir, se promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse

Plait le plus aux jeunes esprits,

Cet exercice avec mépris

Lui fut dépeint. Mais, quoi qu'on fasse,

Propos, conseil, enseignement,

Rien ne change un tempérament.

Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,

Qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.

Il savait le sujet des fatales défenses ;

Et comme ce logis, plein de magnificences,

Abondait partout en tableaux,

Et que la laine et les pinceaux (1)

Traçaient de tous côtés chasses et paysages,

En cet endroit des animaux,

En cet autre des personnages,

Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :

Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre

Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre

Aux transports violents de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie un clou se rencontra :

Ce clou le blesse, il pénètre

Jusqu'aux ressorts de l'âme ; et cette chère tête,

Pour qui l'art d'Esculape (2) en vain fit ce qu'il put,

Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poète Eschyle (3) :

Quelque devin le menaça, dit-on,

De la chute d'une maison.

Aussitôt il quitta la ville,

(1) Les tapisseries et les tableaux.

(2) Dieu de la médecine et de la chirurgie.

(3) Ancien poète grec.

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte :
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps ;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète ;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
Jupiter (4) le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars (5), le soleil, et des vides sans fin ?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?
L'état où nous voyons l'Europe (6)
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su
L'immense éloignement, le point et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas :

(4) La planète de ce nom.

(5) Autre planète au-dessous de Jupiter.

(6) L'Europe entière était en guerre contre la France.

Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont des effets du hasard.

FABLE XVI.

L'Ane et le Chien.

IL se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua
Et ne sais comme il y manqua,
Car il est bonne créature.
Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien ;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître ;
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat,
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure (1).
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon diné dans le panier au pain.
Point de réponse ; mot (2) : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdit un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille

(1) Reste sans qu'on y touche.

(2) Ellipse, pour *il ne dit mot*.

D'attendre que ton maître ait fini son sommeil;
Car il te donnera sans faute, à son réveil,

Ta portion accoutumée :

Il ne saurait tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites, un loup

Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée.

L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille

De fuir en attendant que ton maître s'éveille :

Il ne saurait tarder ; détale vite, et cours.

Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :

On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,

Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,

Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

FABLE XVII.

Le Bassa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine contrée

Faisait trafic. Un bassa (1) l'appuyait ;

De quoi le Grec en bassa le payait,

Non en marchand : tant c'est chère denrée

Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant,

Que notre Grec s'allait partout plaignant.

Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,

Lui vont offrir leur support en commun.

Eux trois voulaient moins de reconnaissance

Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.

Le Grec écoute ; avec eux il s'engage ;

Et le bassa du tout est averti :

Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,

A ces gens-là quelque méchant parti,

Les prévenant, les chargeant d'un message

Pour Mahomet, droit en son paradis,

Et sans tarder ; sinon ces gens unis

(1) Gouverneur de province.

Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre (1); et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites :
Mais je te crois un trop homme de bien ;
Tu n'as pas l'air d'un donneur de breuvage (2).
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Était un pain entier. Il fallait bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Aurait deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois; mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.

(1) Alexandre prit, sans hésiter, un médicament de la main de son médecin, quoique celui-ci fût accusé de vouloir l'empoisonner.

(2) De poison.

Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

FABLE XVIII.

L'Avantage de la Science.

ENTRE deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent :
L'un était pauvre, mais habile ;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage ;
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.

C'était tout homme sot ; car pourquoi révéler
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent
Au savant,

Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre (1),
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre.
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance

(1) Au troisième étage.

De méchants livres bien payés.
 Ces mots remplis d'impertinence
 Eurent le sort qu'ils méritaient.
 L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :
 L'un et l'autre quitta sa ville.
 L'ignorant resta sans asile ;
 Il reçut partout des mépris :
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
 Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

FABLE XIX.

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes,
 Dit un jour, du haut des airs :
 Remplissons de nouveaux hôtes
 Les cantons de l'univers
 Habités par cette race
 Qui m'importune et me lasse.
 Va-t'en, Mercure, aux enfers ;
 Amène-moi la Furie
 La plus cruelle des trois.
 Race que j'ai trop chérie,
 Tu périras cette fois !
 Jupiter ne tarda guère
 A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
 Arbitres de notre sort,
 Laissez, entre la colère
 Et l'orage qui la suit,
 L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère (1),

(1) Mercure.

Et la langue a des douceurs,
 Alla voir les noires sœurs.
 A Tisiphone et Mégère
 Il préféra, ce dit-on,
 L'impitoyable Alecton.
 Ce choix la rendit si fière,
 Qu'elle jura par Pluton
 Que toute l'engeance humaine
 Serait bientôt du domaine
 Des déités de là-bas.
 Jupiter n'approuva pas
 Le serment de l'Euménide (2).
 Il la renvoie; et pourtant
 Il lance un foudre à l'instant
 Sur certain peuple perfide.
 Le tonnerre, ayant pour guide
 Le père même de ceux
 Qu'il menaçait de ses feux,
 Se contenta de leur crainte;
 Il n'embrasa que l'enceinte
 D'un désert inhabité :
 Tout père frappe à côté.
 Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
 Prit pied sur cette indulgence.
 Tout l'Olympe s'en plaignit ;
 Et l'assembleur de nuages (3)
 Jura le Styx, et promit
 De former d'autres orages :
 Ils seraient sûrs. On sourit :
 On lui dit qu'il était père,
 Et qu'il laissât, pour le mieux,
 A quelqu'un des autres dieux
 D'autres tonnerres à faire.
 Vulcain entreprit l'affaire.
 Ce dieu remplit ses fourneaux
 De deux sortes de carreaux :
 L'un jamais ne se fourvoie ;

(2) Les Furies sont appelées *Euménides*, du mot grec *εὐμενής*, qui signifie *doux, bienfaisant*. Leur nom est une antiphrase ou contre-vérité.

(3) *Épithète* de Jupiter dans Homère.

Et c'est celui que toujours
 L'Olympe en corps nous envoie :
 L'autre s'écarte en son cours ;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte,
 Bien souvent même il se perd ;
 Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter.

FABLE XX.

Le Faucon et le Chapon.

UNE traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
 Ne vous pressez donc nullement :
 Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
 Que le chien de Jean de Nivelle (1).

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
 Était sommé de comparaître
 Par-devant les lares du maître,
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
 Petit, petit, petit ! mais, loin de s'y fier,
 Le Normand et demi laissait les gens crier
 Serviteur, disait-il ; votre appât est grossier ;
 On ne m'y tient pas, et pour cause.
 Cependant, un faucon sur sa perche voyait
 Notre Manseau qui s'enfuyait.
 Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
 Soit instinct, soit expérience.
 Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
 Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
 Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille
 Se serait passée aisément.
 L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
 Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
 Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.

(1) Allusion au proverbe qui dit : Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.

Le vois-tu pas à la fenêtre ?
 Il l'attend : es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien,
 Repartit le chapon : mais que me veut-il dire ?
 Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?
 Reviendrais-tu pour cet appeau (2) ?
 Laisse-moi fuir ; cesse de rire
 De l'indocilité qui me fait envoler ,
 Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
 Si tu voyais mettre à la broche
 Tous les jours autant de faucons
 Que j'y vois mettre de chapons,
 Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

(2) Sorte de sifflet avec lequel on centrefait la voix des oiseaux pour les faire tomber dans les filets.

FABLE XXI.

Le Chat et le Rat.

QUATRE animaux divers, le chat grippe-fromage,
 Triste oiseau le hibou, rongeur-maille le rat,
 Dame belette au long corsage,
 Toutes gens d'esprit scélérat,
 Hantaient (1) le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
 Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
 L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
 Sort pour aller chercher sa proie.
 Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
 Le filet : il y tombe, en danger de mourir :
 Et mon chat de crier, et le rat d'accourir ;
 L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie ;
 Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
 Le pauvre chat dit : Cher ami,
 Les marques de ta bienveillance
 Sont communes en mon endroit :
 Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
 M'a fait tomber. C'est à bon droit

(1) Fréquentaient

Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.

J'allais leur faire ma prière,

Comme tout dévot chat en use les matins.

Ce réseau me retient, ma vie est en tes mains ;

Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense

En aurai-je ? reprit le rat.

Je jure éternelle alliance

Avec toi, repartit le chat.

Dispose de ma griffe, et sois en assurance :

Envers et contre tous je te protégerai ;

Et la belette mangera

Avec l'époux de la chouette :

Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !

Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite :

La belette était près du trou.

Le rat grimpe plus haut : il y voit le hibou.

Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.

Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte

Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

L'homme paraît en cet instant ;

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite

A quelque temps de là notre chat vit de loin

Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :

Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin

Me fait injure ; tu regardes

Comme ennemi ton allié.

Penses-tu que j'aie oublié

Qu'après Dieu je te dois la vie ?

Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie

Ton naturel ? Aucun traité

Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?

S'assure-t-on sur l'alliance

Qu'a faite la nécessité ?

FABLE XXII.

Le Torrent et la Rivière.

AVEC grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante ;
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire ;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

FABLE XXIII.

Les Deux Chiens et l'Ane mort.

LES vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères :

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères ;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.

A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées. [froid (1).

L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand :

Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?

Eh ! qu'importe quel animal ?

Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir, car le trajet est grand ;
Et, de plus, il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec ; et ce sera
Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme.

Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire !

Si j'arrondissais mes États !

Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !

Tout cela, c'est la mer à boire ;

Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,

(1) C'est qu'il arrive en effet, presque toujours, que les hommes ont
les défauts de leurs qualités.

Il faudrait quatre corps : encor, loin d'y suffire,
 A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
 Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
 Mettre à fin ce qu'un seul désire (2).

(Voy. Phèdre, liv. 1, fable XIX.)

(2) Quelle singulière manière de calculer la longévité !

FABLE XXIV.

Démocrite et les Abdéritains.

QUE j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
 Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
 Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure (1) en fit l'apprentissage.
 Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !

Aucun n'est prophète chez soi (2).

Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage.

L'erreur alla si loin, qu'Abdère (3) députa

Vers Hippocrate, et l'invita,

Par lettres et par ambassade,

A venir rétablir la raison du malade.

Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,

Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.

Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.

Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :

Peut-être même ils sont remplis

De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atomes,

Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;

Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,

Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.

(1) Démocrite avait transmis à Épicure, célèbre philosophe, le système des atomes et du vide, qu'il tenait de Leucippe.

(2) Proverbe tiré du saint Évangile.

(3) Ville de Thrace.

Un temps fut qu'il savait accorder les débats :

Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel ; sa folie est extrême.

Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens :

Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie

Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps

Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens

Cherchait, dans l'homme et dans la bête,

Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.

Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,

Les labyrinthes d'un cerveau

L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,

Et ne vit presque pas son ami s'avancer,

Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :

Le sage est ménager du temps et des paroles.

Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,

Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,

Ils tombèrent sur la morale.

Il n'est pas besoin que j'étale

Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit

Pour montrer que le peuple est juge récusable.

En quel sens est donc véritable

Ce que j'ai lu dans certain lieu,

Que sa voix est la voix de Dieu ?

FABLE XXV.

Le Loup et le Chasseur.

Un chasseur de son arc avait mis bas un daim.

Un faon de biche passe, et le voilà soudain

Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.

La proie était honnête, un daim avec un faon ;

Tout modeste chasseur en eût été content :

Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,

Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;
 Surcroît chétif aux autres têtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découde, meurt vengé sur son corps ;
 Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux.
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit, en passant, ce spectacle piteux :
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avarés.)

J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines
 Si je sais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux perçes.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE I.

Le Dépositaire infidèle.

GRACE aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages :
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécure,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs :
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage ,
On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentionnons, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.

Et même qui mentirait
 Comme Esope et comme Homère,
 Un vrai menteur ne serait :
 Le doux charme de maint songe
 Par leur bel art inventé,
 Sous les habits du mensonge
 Nous offre la vérité.
 L'un et l'autre a fait un livre
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin, et plus, s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui veut.
 Mais mentir comme sut faire
 Un certain dépositaire
 Payé par son propre mot,
 Est d'un méchant et d'un sot

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,
 Chez son voisin, s'en allant en commerce,
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.
 Mon fer ? dit-il, quand il fut de retour.—
 Votre fer ! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.

J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire ? un grenier
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
 Du perfide voisin ; puis à souper convie
 Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :

Dispensez-moi, je vous supplie ;
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.
 J'aimais un fils plus que ma vie :

Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.
 On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.
 Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever :
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
 Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
 Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ;
 Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,

Et ne vois rien qui vous oblige
 D'en douter un moment après ce que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les chats-huants d'un pays,
 Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
 Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ?
 L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
 Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
 L'un d'eux était de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope,
 Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
 Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :
 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
 On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
 Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir par raison combattre son erreur :
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile (1).

(1) Le prologue de cette fable est languissant, et sans grande élégance : la fin est gracieuse.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

DEUX pigeons s'aimaient d'amour tendre
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?

L'absence est le plus grand des maux (1) :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux ,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage (2).
Encor, si la saison s'avancât davantage !
Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste (3) ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traitres appâts.
Le lacs était usé ; si bien, que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :

(1) M. de Chateaubriand a dit que c'était le *survivre*. C'est, en effet, la plus longue absence.

(2) Volonté.

(3) La tendre sollicitude de l'amitié est exprimée avec un rare bonheur.

Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, trainant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier (4), quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,

Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure :

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié) (5)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,
Trainant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Què bien, que mal (6), elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines (7).

Amis, heureux amis, voulez-vous voyager (8) ?
Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau.

(4) Terme de fauconnerie, l'enlever.

(5) La Fontaine a dit ailleurs : « Cet âge n'aime point. » Une longue expérience révélerait peut-être qu'il y a dans ces jugements de la Fontaine plus de vérité qu'on ne le croit généralement. L'enfance est plus aimée qu'elle n'aime.

(6) Tant bien que mal.

(7) *Meminisse juvat, quæ durum fuit pati.*

(8) Les derniers vers ont une grâce exquise.

FABLE III.

Le Singe et le Léopard.

Le singe avec le léopard

Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part.
L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée !
La bigarrure plaît : partant, chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disait : Venez, de grâce ;
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler ;
Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs.
Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents !

FABLE IV.

Le Gland et la Citrouille.

DIEU fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Eh parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé ;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde !
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

FABLE V.

L'Écollier, le Pédant, et le Maître d'un Jardin.

CERTAIN enfant qui sentait son collège,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilège

Qu'ont les pédants de gâter la raison (1),
 Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,
 Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
 Des plus beaux dons que nous offre Pomone
 Avait la fleur, les autres le rebut.
 Chaque saison apportait son tribut ;
 Car au printemps il jouissait encore
 Des plus beaux dons que nous présente Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
 Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
 Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance
 Même il ébranchait l'arbre ; et fit tant à la fin

Que le possesseur du jardin
 Envoya faire plainte au maître de la classe.
 Celui-ci vint, suivi d'un cortège d'enfants :
 Voilà le verger plein de gens
 Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,
 Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal instruite :
 Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
 Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
 Se souvint à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
 Avec force traits de science.
 Son discours dura tant, que la maudite engeance (2)
 Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
 Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
 Et ne sais bête au monde pire
 Que l'écolier, si ce n'est le pédant (3).

(1) Décidément, le poëte n'aime ni les enfants, ni ceux qui les étèvent. On le regrette pour l'honneur du poëte. Il nous fait par là trop bien connaître pourquoi il fut un indisciplinable écolier, un indisciplinable oratorien, un indisciplinable mari, un indisciplinable maître des eaux et forêts.

(2) Pauvres enfants, ce poëte sera donc pour vous sans indulgence ! On l'appelle cependant le bon la Fontaine !

(3) Ce n'est point ainsi que l'on doit qualifier l'écolier le plus espiègle ; il est, pour emprunter une jolie expression du poëte, « la douce

Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

et frêle espérance de la famille, de la société. - Le pédant est le maître bouffi d'une science dont il s'enorgueillit, et qui dédaigne de s'appliquer à former le cœur de son élève. La Fontaine donnerait à entendre que, de son temps du moins, il y en avait.

FABLE VI.

Le Statuaire et la Statue de Jupiter.

UN bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre !

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère (1),
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'âme occupée

(1) C'est-à-dire, le poète ne fut pas moins faible que le sculpteur.

Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit (2) :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.

(2) Les deux dernières strophes sont très-élégantes ; elles sont de vrais proverbes.

FABLE VII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

JAMAIS auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.

On essayait force grimaces ;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il ?
C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.

De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou ? le hasard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,

Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui, sans hésiter davantage,

Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes (1) tout purs :

Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,

Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,

La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs

De quelque semblable caresse.

Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

(1) Figures mystérieuses.

FABLE VIII.

L'Huitre et les Plaideurs (1).

UN jour deux pèlerins sur le sable rencontrent

Une huitre, que le flot y venait d'apporter :

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;

A l'égard de la dent il fallut contester.

L'un se baissait déjà pour ramasser la proie ;

L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir

Qui de nous en aura la joie.

Celui qui le premier a pu l'apercevoir

En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.

(1) Voici la fable de Boileau :

- Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
- Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huitre,
- Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
- La Justice passa, la balance à la main.
- Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
- Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
- La Justice, pesant ce droit litigieux,
- Demande l'huitre, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux ;
- Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
- Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
- Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
- « Messieurs, l'huitre était bonne. Adieu, vivez en paix. »

Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.

Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Hé bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie.

Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.

Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

FABLE IX.

Le Loup et le Chien maigre.

AUTREFOIS Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison : Carpillon n'eut pas tort ;
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là :

Attendez : mon maître marie
 Sa fille unique, et vous jugez
 Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
 Le loup le croit, le loup le laisse:
 Le loup, quelques jours écoulés,
 Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre ;
 Mais le drôle était au logis.
 Il dit au loup par un treillis :
 Ami, je vais sortir ; et si tu veux attendre,
 Le portier du logis et moi
 Nous serons tout à l'heure à toi.
 Ce portier du logis était un chien énorme,
 Expédiant les loups en forme.
 Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
 Dit-il ; et de courir. Il était fort agile,
 Mais il n'était pas fort habile :
 Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

(Voy. Ésope, fable XXXV.)

FABLE X.

Rien de trop.

JE ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempérament
 Que le maître de la nature
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement :
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
 Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
 Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
 En superfluités s'épandant d'ordinaire,
 Et poussant trop abondamment,
 Il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
 Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigues moissons :
 Tout au travers ils se jetèrent,
 Gâtèrent tout, et tout broutèrent

Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.

Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.

Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pêche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point (1).

(1) Térence a dit :

Id arbitror

Aprime in vita esse utile, ut ne quid nimis.

FABLE XI.

Le Clerge.

C'EST du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette (1), et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrus entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu darcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et, nouvel Empédocle (2) aux flammes condamné

(1) *Hymette* était une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel.

(Note de la Fontaine.)

(2) *Empédocle* était un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont *Étna*, se jeta dedans par une vanité ris-

Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savait grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre.

dicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantouffles au pied du mont.

(Note de la Fontaine.)

FABLE XII.

Jupiter et le Passager.

Où ! combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager pendant l'orage
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire :
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu

Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

(Voy. Ésope, fables XVIII et XLVII.)

FABLE XIII.

Le Chat et le Renard.

LE chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus (1), qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisait à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;

(1) Hypocrites

Cherche en ta cervelle matoise
 Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
 A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
 L'autre fit cent tours inutiles,
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
 Tous les confrères de Brifaut.
 Partout il tenta des asiles ;
 Et ce fut partout sans succès :
 La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
 Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
 L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
 On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
 N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

FABLE XIV.

Le Trésor et les deux Hommes.

UN homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse,
 C'est-à-dire, n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il ferait bien
 De se pendre, et finir lui-même sa misère,
 Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
 Genre de mort qui ne duit pas (1)
 A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention, une vieille mesure
 Fut la scène où devait se passer l'aventure :
 Il y porte une corde, et veut avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.
 La muraille, vieille et peu forte,
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
 Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.

(1) Ne plaît pas

Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent

Absent (2).

Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !

Je ne me pendrai pas ! Eh ! vraiment si ferai,

Ou de corde je manquerai.

Le lacs était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme :

Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.

Ce qui le consola, peut-être,

Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.

Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;

Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,

Thésaurisant pour les voleurs,

Pour ses parents, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la Fortune fit ?

Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :

Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.

Cette déesse inconstante

Se mit alors en l'esprit

De voir un homme se pendre ,

Et celui qui se pendit

S'y devait le moins attendre.

(2) Rejet d'un bon effet.

FABLE XV.

Le Singe et le Chat.

BERTRAND avec Raton, l'un singe et l'autre chat,

Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.

D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat :

Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.

Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,

L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :

Bertrand déroba tout ; Raton, de son côté,

Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.

Les escroquer était une très-bonne affaire :

Nos galants y voyaient double profit à faire,

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître :

Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître

Propre à tirer marrons du feu,

Certes, marrons verraient beau jeu.

Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,

D'une manière délicate,

Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts ;

Puis les reporte à plusieurs fois ;

Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.

Et cependant Bertrand les croque.

Une servante vient : adieu mes gens. Raton

N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes

Qui, flattés d'un pareil emploi,

Vont s'échauder en des provinces

Pour le profit de quelque roi (1).

(1) Jamais les Raton n'ont, chez nous, manqué aux Bertrand. C'est la coalition des fripons et des dupes.

FABLE XVI.

Le Milan et le Rossignol.

APRÈS que le milan, manifeste voleur,

Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,

Et fait crier sur lui les enfants du village,

Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.

Le héraut du printemps lui demande la vie.

Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

Écoutez plutôt ma chanson :

Vous verrez comme elle est jolie ;

Elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.

Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,
Tu viens me parler de musique ! —
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(Voy. Ésope, fable III.)

FABLE XVII.

Le Berger et son Troupeau.

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup narut ; tout le troupeau s'enfuit.

Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettent de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage,
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE I.

Les deux Rats, le Renard, et l'Oeu.

DISCOURS A M^{ME} DE LA SABLIERE.

IRIS, je vous louerais ; il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompensent ce point.

Propos (1), agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses ;
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.

Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :

C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose.

Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie
Subtile, engageante, et hardie.

(1) Mauvaise répétition.

On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
Où parler ? Ils disent donc
Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La première y meut la seconde ;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?
Est-ce nécessité ? Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie ;
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors (2),
En suppose un plus jeune, et l'oblige par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, la malice, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;

(2) Petites cornes qui sortent de la ramure du cerf, et qui servent à indiquer son âge.

Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
 Elle lui dit adieu, prend la volée, et rit
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.
 N'est-elle après cela qu'un corps vide d'esprit?
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
 Mais voici beaucoup plus . écoutez cette histoire.

Deux rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
 Le diné suffisait à gens de cette espèce :

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Plein d'appétit et d'allégresse,

Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
 Quand un quidam parut; c'était maître renard;

Rencontre incommode et fâcheuse :

Car comment sauver l'œuf? Le bien emballer,
 Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le trainer :

C'était chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité l'ingénieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvaient gagner leur habitation,

L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;

Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,

Que les bêtes n'ont point d'esprit.

FABLE II.

L'Homme et la Couleuvre.

UN homme vit une couleuvre :

Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre

Agréable à tout l'univers!

A ces mots, l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper) (1),

(1) L'épigramme est sévère.

A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourrait-on pardonner (1) ?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons : jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi.

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.

Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient.

Le cas est proposé. C'était chose facile :

Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?

La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?

Je nourris celui-ci depuis longues années ;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;

Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants

Le font à la maison revenir les mains pleines :

Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avaient altérée ; et mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin,

Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !

Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin

(1) Quelle force dans cette raison !

L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
 L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
 Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit?
 C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
 Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
 Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
 Parcourant sans cesse ce long cercle de peines
 Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
 Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux :

Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
 Force coups, peu de gré; puis, quand il était vieux,
 On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
 Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
 Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur ;

Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
 Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
 Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :
 L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
 Il courbait sous les fruits. Cependant, pour salaire
 Un rustre l'abattait : c'était là son loyer,
 Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne,
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
 L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?
 De son tempérament, il eût encor vécu.
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu (3),
 Voulut à toute force avoir cause gagnée.
 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !
 Du sac et du serpent aussitôt il donna

(3) Combien l'histoire fournirait de terribles exemples de cette manière de procéder ! Convaincre un ennemi d'injustice, c'est le rendre inexorable.

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands (4):
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

(4) Les grands d'aujourd'hui sont les parvenus d'hier. Ils aiment peu la contradiction, et très-peu la raison.

Cette fable est très-belle. L'ingratitude de l'homme y est fortement flétrie. Il faut le dire avec le serpent : s'il fallait condamner tous les ingrats, à qui pourrait-on pardonner ? Pour être reconnaissant, il faut un noble cœur et un esprit élevé. C'est rare.

FABLE III.

La Tortue et les deux Canards.

UNE tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communica ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique ;
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.

La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle ! criait-on ; venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine ! vraiment oui ; je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

(Voy. Ésope, fable LXI.)

FABLE IV.

Les Poissons et le Cormoran (1).

IL n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème (2),
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important

(1) Oiseau aquatique qui se nourrit de poissons.

(2) Charmante expression.

A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
 Le maître de ce lieu dans huit jours péchera.
 L'écrevisse en hâte s'en va
 Conter le cas. Grande est l'émute (3) ;
 On court, on s'assemble, on députe
 A l'oiseau : Seigneur Cormoran,
 D'où vous vient cet avis ? quel est votre garant ?
 Êtes-vous sûr de cette affaire ?
 N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
 Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ? —
 N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
 L'un après l'autre, en ma retraite.
 Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
 Il n'est demeure plus secrète.
 Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
 Inconnu des traîtres humains,
 Sauvera votre république.
 On le crut. Le peuple aquatique
 L'un après l'autre fut porté (4)
 Sous ce rocher peu fréquenté.
 Là, Cormoran le bon apôtre,
 Les ayant mis en un endroit
 Transparent, peu creux, fort étroit,
 Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre :
 Il leur apprend à leurs dépens
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
 En ceux qui sont mangeurs de gens.
 Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
 En aurait aussi bien croqué sa bonne part.
 Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? Toute panse
 Me paraît une à cet égard :
 Un jour plus tôt, un jour plus tard,
 Ce n'est pas grande différence (5).

(3) Pour émeute.

(4) Le poëte suit ici sa pensée, plutôt que la grammaire.

(5) Virgile a dit :

Stat sua cuique dies...

Et ailleurs :

Mox illos sua fata manent majore sub hoste.

FABLE V.

L'Enfouisseur et son Compère.

UN pince-maille avait tant amassé,
Qu'il ne savait où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire;
Car il en voulait un, et voici sa raison :
L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron. —
Le larron ? Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même ?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire,
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. —
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;
Il aima mieux la terre : et, prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or ;
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprétez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place (1)
L'argent volé; prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;

(1) Le verbe *aller* est employé quatre fois en sept vers.

Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur (2).

(2) Dédaignez de tromper le trompeur : la ruse est une école d'immoralité.

FABLE VI.

Le Loup et les Bergers.

UN loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde),
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il ; et de qui ? de chacun
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte,
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau (1) qui ne fasse
Contre nous tels bans (2) publier ;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie.
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh ! oh ! dit-il, je me reproche

(1) Un gentilhomme campagnard.

(2) Mandements faits à cri public.

Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
 S'en repaissant eux et leurs chiens ;
 Et moi, loup, j'en ferai scrupule !
 Non, par tous les dieux, non ; je serais ridicule
 Thibaut l'agnelet passera,
 Sans qu'à la broche je le mette ;
 Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
 Et le père qui l'engendra !

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
 Faire festin de toute proie,
 Manger les animaux ; et nous les réduirons
 Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons !
 Ils n'auront ni croc ni marmite !
 Bergers, bergers ! le loup n'a tort
 Que quand il n'est pas le plus fort :
 Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

FABLE VII.

L'Araignée et l'Hirondelle.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
 Par un secret d'accouchement nouveau,
 Tirer Pallas (1), jadis mon ennemie,
 Entends ma plainte une fois en ta vie !
 Progné (2) me vient enlever les morceaux ;
 Caracolant, frisant l'air et les eaux,
 Elle me prend mes mouches à ma porte :
 Miennes je puis les dire ; et mon réseau
 En serait plein sans ce maudit oiseau :
 Je l'ai tissu de matière assez forte.
 Ainsi, d'un discours insolent,
 Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,
 Et qui lors, étant filandière,

(1) Sortie tout armée du cerveau de Jupiter. Elle changea en araignée Arachne, qui avait osé la défier à qui broderait mieux une tapisserie.

(2) L'hirondelle.

Prétendait enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion (3), happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus (4).

La pauvre aragne n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée:
L'hirondelle, en passant, emporta toile et tout,
Et l'animal pendant au bout (5).

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste à la seconde (6).

(3) Petite bête, insecte,

(4) D'une rare perfection.

(5) Image frappante.

(6) Ou ne mangent rien.

FABLE VIII.

La Perdrix et les Coqs.

PARMI de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
Une perdrix était nourrie.

De la part de ces coqs, sa douceur, sa bonté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée :

Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :

Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits ;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendait de moi, Je passerais ma vie
En plus honnête compagnie (1).
Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

(Voy. Ésope, fable X.)

(1) Fable charmante.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

QU'AI-JE fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !

Devant les autres chiens oserai-je paraître ?

O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,

Qui vous ferait choses pareilles !

Ainsi criait Mouflar, jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.

Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps

Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature

A piller ses pareils, mainte mésaventure

L'aurait fait retourner chez lui

Avec cette partie en cent lieux altérée :

Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée (1).

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,

C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit de peur d'esclandre.

Témoin maître Mouflar, armé d'un gorgerin (2) ;

Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,

Un loup n'eût su par où le prendre

(1) Proverbe.

(2) Armure qui servait à garantir la gorge d'un homme d'armes.

FABLE X.

Le Berger et le Roi.

Un roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
 Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans
 Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes.
 Le berger plut au roi par ces soins diligents.

Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens (1) :

Laisse là tes moutons; viens conduire les hommes :

Je te fais juge souverain.

Voilà notre berger la balance à la main (2).

Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
 Son troupeau, ses matins, le loup, et puis c'est tout,
 Il avait du bon sens; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite, son voisin, accourut pour lui dire :

Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?

Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;

Leur faveur est glissante; on s'y trompe : et le pire,

C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs

Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :

Je vous parle en ami; craignez tout. L'autre rit ;

Et notre ermite poursuivit :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage!

Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,

Un serpent engourdi de froid

Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet;

Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.

Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure,

Quand un passant cria : Que tenez-vous ? ô dieux !

Jetez cet animal traître et pernicieux,

Ce serpent!—C'est un fouet.—C'est un serpent! vous dis-je

A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?

Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?

(1) Belle expression d'Homère.

(2) Symbole de la justice.

Mon fouet etait usé, j'en retrouve un fort bon :
 Vous n'en parlez que par envie. —
 L'aveugle enfin ne le crut pas ;
 Il en perdit bientôt la vie :
 L'animal dégourdi piqua son homme au bras
 Quant à vous, j'ose vous prédire
 Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. --
 Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?
 Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
 Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
 Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
 Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
 Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
 Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
 De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
 Le prince voulut voir ces richesses immenses.
 Il ne trouva partout que médiocrité,
 Louanges du désert et de la pauvreté :
 C'étaient là ses magnificences.
 Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
 Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
 Tous les machineurs d'impostures.
 Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
 L'habit d'un gardeur de troupeaux,
 Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
 Et, je pense, aussi sa musette.
 Doux trésor, ce dit-il, chers gages, qui jamais
 N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
 Je vous reprends : sortons de ces riches palais
 Comme l'on sortirait d'un songe !
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
 J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
 Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
 Un petit grain d'ambition (3) ?

(3) Malgré la leçon donnée par le berger, les rois n'ont jamais manqué de ministres. Quand ils partent, ils savent mettre dans leur coffre une autre chose qu'un jupon et une musette.

FABLE XI.

La Lionne et l'Ourse.

MÈRE lionne avait perdu son faon ;
 Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
 Poussait un tel rugissement,
 Que toute la forêt était importunée.
 La nuit ni son obscurité,
 Son silence, et ses autres charmes,
 De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes.
 Nul animal n'était du sommeil visité.
 L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
 Un mot sans plus. Tous les enfants
 Qui sont passés entre vos dents
 N'avaient-ils ni père ni mère ? —
 Ils en avaient. — S'il est ainsi,
 Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues (1).
 Si tant de mères se sont tues,
 Que ne vous taisez-vous aussi ? —
 Moi, me taire ! moi malheureuse !
 Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra trainer
 Une vieillesse douloureuse ! —
 Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ? —
 Hélas ! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
 Ont été de tout temps en la bouche de tous.

(2) Misérables humains, ceci s'adresse à vous :
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
 Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
 Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.

(1) L'inversion n'autorisait pas le poète à faire accorder le participe

(2) Cette dernière réflexion me paraît bien sévère. Il ne faut pas consacrer à l'infortune le droit des larmes.

FABLE XII.

Les deux Aventuriers et le Talisman.

AUCUN chemin de fleurs ne conduit à la gloire (1).
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :

Ce dieu n'a guère de rivaux ;

J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.

Il voyageait de compagnie.

Son camarade et lui trouvèrent un poteau

Ayant au haut cet écriteau :

« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,

Tu n'as qu'à passer ce torrent ;

Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre

Que tu verras couché par terre,

Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont

Qui menace les cieux de son superbe front. »

L'un des deux chevaliers saigna du nez (2) : Si l'on de

Est rapide autant que profonde,

Dit-il.... et supposé qu'on la puisse passer,

Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art et de guise

Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :

Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas

Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure

Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,

Propre à mettre au bout d'un bâton :

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?

On nous veut attraper dedans cette écriture ;

Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :

C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.

Le raisonneur parti, l'aventurier se lance,

(1) Vers charmant, qui fait le début d'une fable peu intéressante

(2) Marque de courage.

Les yeux clos, à travers cette eau.
 Ni profondeur ni violence
 Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriveau,
 Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
 Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
 Rencontre une esplanade, et puis une cité.
 Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
 Le peuple aussitôt sort en armes.
 Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
 Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
 Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
 Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
 Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
 Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;
 Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
 Le sage quelquefois (3) fait bien d'exécuter
 Avant que de donner le temps à la sagesse
 D'envisager le fait, et sans la consulter.

(3) Le mot *quelquefois* sauve la vérité de la moralité. Pour un homme qui réussit en dédaignant les conseils de la sagesse, vous en aurez mille qui seront perdus par le manque de prudence.

FABLE XIII.

Les Lapins.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

JE me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
 L'homme agit, et qu'il se comporte
 En mille occasions comme les animaux :
 Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
 Que ses sujets ; et la Nature
 A mis dans chaque créature
 Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
 J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.
 Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,

Je foudroie à discrétion

Un lapin qui n'y pensait guère.

Je vois fuir aussitôt toute la nation

Des lapins, qui, sur la bruyère,

L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa sûreté

Dans la souterraine cité.

Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande

S'évanouit bientôt; je revois les lapins,

Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains?

Dispersés par quelque orage,

A peine ils touchent le port

Qu'ils vont hasarder encor

Même vent, même naufrage :

Vrais lapins, on les revoit

Sous les mains de la Fortune (1).

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit

Qui n'est pas de leur détroit,

Je laisse à penser quelle fête!

Les chiens du lieu, n'ayant en tête

Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents

Vous accompagnent ces passants

Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur et de gloire,

Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,

A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,

(1) Tout ce qui précède est d'une admirable vérité. Le langage du poète est plein de grâce et de délicatesse.

Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.

Presque tous les auteurs sont de ce caractère :

Malheur à l'écrivain nouveau !

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,

C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.

Cent exemples pourraient appuyer mon discours :

Mais les ouvrages les plus courts

Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide

Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser

Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,

Et dont la modestie égale la grandeur ;

Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur

La louange la plus permise,

La plus juste et la mieux acquise ;

Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu

Que votre nom reçût ici quelques hommages,

Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,

Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,

Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'univers (2),

Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde

Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

(2) Cette épithète donnée à la France est pleine de noblesse et de vérité ; c'est en France qu'on a formulé cette belle maxime : *Noblesse oblige*.

FABLE XIV.

**Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le
Fils de Roi.**

QUATRE chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire (1),

(1) C'est-à-dire, à mendier, s'il en faut croire une tradition contée, mais que les peintres ont rendue populaire.

Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.

De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés.

C'est un récit de longue haleine.

Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée

De leur aventure passée,

Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin

De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.

Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées

De l'esprit et de la raison ;

Et que de tout berger, comme de tout mouton,

Les connaissances soient bornées ?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.

L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

J'enseignerai la politique,

Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :

Moi je sais le blason (2) ; j'en veux tenir école :

Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit

La sottise vanité de ce jargon frivole !

Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoi !

Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance

Jeûnerons-nous, par votre foi ?

Vous me donnez une espérance

Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.

Qui pourvoira de nous au diné de demain ?

Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?

Avant tout autre, c'est celui

Dont il s'agit. Votre science

Est courte là-dessus ; ma main y suppléa.

(2) La science des armoiries.

A ces mots le père s'en va
Dans un bois : il y a des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE I.

Le Lion.

SULTAN léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine (1),
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son vizir le renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort ; que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire ,
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crüe, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :

(1) Succession aux biens d'un étranger qui meurt dans un pays où il n'est pas naturalisé.

Tâchez donc d'en être ; sinon,
 Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
 Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine
 Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
 Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène (2)
 De toutes parts ; et le vizir,
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
 Pourquoi l'irritez-vous ? la chose est sans remède.
 En vain nous appelons mille gens à notre aide :
 Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
 Qu'à manger leur part des moutons.
 Apaisez le lion : seul il passe en puissance
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
 Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,
 Tout le plus gras du pâturage.
 Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas,
 Il en prit mal ; et force États
 Voisins du sultan en pâtirent :
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.
 Quoi que fit ce monde ennemi,
 Celui qu'ils craignaient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
 Si vous voulez le laisser craître.

(2) Belle expression.

FABLE II.

Le Fermier, le Chien, et le Renard.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !
 Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
 Ce dernier guettait à toute heure
 s poules d'un fermier ; et, quoique des plus fins ,

Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.

Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !

Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc ;
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq
Je suis au comble de la joie !

Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots.
Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laisant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetlé,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.

Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost des Grecs (1) ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,

(1) Le camp des Grecs.

Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
 Le maître ne trouva de recours qu'à crier
 Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
 Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer ;
 Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ? —
 Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait :
 Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
 Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
 Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
 Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parlait très à propos :
 Son raisonnement pouvait être
 Fort bon dans la bouche d'un maître ;
 Mais, n'étant que d'un simple chien,
 On trouva qu'il ne valait rien :
 On vous sangla le pauvre drille (2).

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
 (Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
 T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
 Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
 Que si quelque affaire t'importe,
 Ne la fais point par procureur (3).

(2) Le pauvre malheureux.

(3) Cette fable est d'une grande beauté. L'élévation, la richesse de la poésie, dans la première partie, fait mieux ressortir et contraster le naturel et la simplicité de la fin : les quatre derniers vers renferment une morale que l'expérience a toujours justifiée.

FABLE III.

Le Songe d'un habitant du Mogol.

JADIS certain Mogol vit en songe un vizir
 Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
 Le même songeur vit en une autre contrée
 Un ermite entouré de feux,
 Qui touchait de pitié même les malheureux.

Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
 Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
 Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;
 Votre songe a du sens ; et si j'ai sur ce point
 Acquis tant soit peu d'habitude,
 C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
 Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
 Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour.

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
 J'inspirerais ici l'amour de la retraite (1) :
 Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
 Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas
 Solitude, où je trouve une douceur secrète,
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
 Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ? [villes,
 Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des
 M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
 Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes
 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
 Je ne dormirai point sous de riches lambris :
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
 En est-il moins profond et moins plein de délices ?
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

(1) Le poëte chante, dans des vers pleins de charme, les douceurs de la retraite. On retrouve de gracieuses inspirations empruntées à Virgile ou à la Bible. C'est une élégante paraphrase d'une devise célèbre : *O solitudo, sola beatitudo!*

FABLE IV.

Le Lion , le Singe , et les deux Anes.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître ès arts (1) chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'État à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très-bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,

(1) Voilà un professeur de morale bien choisi ! Maître singe a beau être gradué, cela ne suffit pas.

Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière (2),
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait ? Il profane

Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :

Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :

Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends ;
Il suffit. Et quant aux merveilles

Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert (3). L'autre baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,

S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Pretendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples excellences,
S'ils osaient, en des majestés.

J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fit voir, entre autre chose,

(2) C'est le cas de dire : *Asinus asinum fricat* ! Que de méchants auteurs qui, en parlant d'autres méchants auteurs leurs amis, sans cesse répètent : *Mon illustre ami, mon savant ami, mon éloquent ami*. C'est un peu la manie d'illustrer ses amis.

(3) Célèbre musicien

L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.

Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre maître ès arts , qui n'était pas un fat ,
Regardait ce lion comme un terrible sire (4).

(4) A qui toute vérité pouvait n'être pas bonne à dire.

FABLE V.

Le Loup et le Renard.

MAIS d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison , et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie ,
 Ou d'attaquer celle d'autrui ,
 N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image (1)
 Lui parut un ample fromage.
 Deux seaux alternativement
 Puisaient le liquide élément :
Notre renard , pressé par une faim canine ,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
 L'autre seau tenait suspendu.
 Voilà l'animal descendu ,
 Tiré d'erreur , mais fort en peine ,
 Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
 De la même image charmé ,
 Et succédant à sa misère ,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?

(1) L'image ronde.

Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits

Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard était désespéré.

Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :

La vache Io (2) donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant un tel mets.

J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend ; et son poids emportant l'autre part ,
Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

(2) Io, fille d'Inachus, métamorphosée en vache par Jupiter.

FABLE VI.

Le Paysan du Danube.

IL ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreux du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent ,
Le bon Socrate , Ésope , et certain paysan
Des rives du Danube , homme dont Marc-Aurèle (1)

(1) C'est sur la foi d'un auteur espagnol que la Fontaine attribue à Marc-Aurèle le portrait du paysan du Danube.

Nous fait un portrait fort fidèle.
 On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci.
 Son menton nourrissait une barbe touffue ;
 Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal léché.
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
 Portait sayon de poil de chèvre (2),
 Et ceinture de joncs marins.
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue :
 Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
 Veillent les immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris !
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout mal et toute injustice :
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
 Témoin nous que punit la romaine avarice :
 Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
 Et mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse, en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour.
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
 Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
 Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
 Qu'avez-vous appris aux Germains ?
 Ils ont l'adresse et le courage :

2) Sayon, d'r latin *sagum*, manteau de guerre.

S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa patrice (3), et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres prêteurs; et par écrit
 Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.

On ne sut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir (4)

(3) Patricien, sénateur. La dignité de patrice ne fut créée que plus tard, par Constantin.

(4) Cet apologue est un des monuments de notre littérature française, et l'un des chefs-d'œuvre de notre poète.

FABLE VII.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

UN octogénaire plantait.
 Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
 Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
 Assurément il radotait.
 Car, au nom des dieux, je vous prie,
 Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
 Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
 A quoi bon charger votre vie
 Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
 Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
 Quittez le long espoir et les vastes pensées;
 Tout cela ne convient qu'à nous (1).
 Il ne convient pas à vous-mêmes,
 Repartit le vieillard. Tout établissement
 Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
 De vos jours et des miens se joue également.
 Nos termes sont pareils par leur courte durée.
 Qui de nous des clartés de la voûte azurée
 Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement?

(1) Jeunesse, jeunesse, soyez respectueuse et modeste! Notre poète ici vous donne une sévère leçon.

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :

J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux

Se noya dès le port, allant en Amérique ;

L'autre, afin de monter aux grandes dignités,

Dans les emplois de Mars servant la république,

Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter ;

Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter.

FABLE VIII.

Les Souris et le Chat-Huant.

IL ne faut jamais dire aux gens :

Écoutez un bon mot, oyez une merveille.

Savez-vous si les écoutants

En feront une estime à la vôtre pareille ?

Voici pourtant un cas qui peut être excepté :

Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable

Il a l'air et les traits , encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,

Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite

De l'oiseau qu'Atropos (1) prend pour son interprète.

Dans son tronc caverneux et miné par le temps

Logeaient, entre autres habitants,

Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.

L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,

Et de son bec avait leur troupeau mutilé.

Cet oiseau raisonnait : il faut qu'on le confesse.

En son temps, aux souris le compagnon chassa :

(1) Une des trois Parques.

Les premières qu'il prit du logis échappées,
 Pour y remédier, le drôle estropia
 Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées
 Firent qu'il les mangeait à sa commodité,

Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.

Tout manger à la fois, l'impossibilité
 S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
 Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :

Elle allait jusqu'à leur porter

Vivres et grains pour subsister.

Puis, qu'un cartésien (2) s'obstine

A traiter ce hibou de montre et de machine !

Quel ressort lui pouvait donner

Le conseil de tronquer un peuple mis en mue (3) ?

Si ce n'est pas là raisonner,

La raison m'est chose inconnue.

Voyez que d'arguments il fit :

Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;

Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.

Tout ! il est impossible. Et puis, pour le besoin

N'en dois-je point garder ? Donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il échappe.

Mais comment ? Otons-lui les pieds. Or trouvez-moi

Chose par les humains à sa fin mieux conduite !

Quel autre art de penser Aristote et sa suite

Enseignent-ils, par votre foi (4) ?

(2) Disciple de Descartes, philosophe célèbre, qui prétendait que les bêtes étaient de pures machines.

(3) Image plaisante.

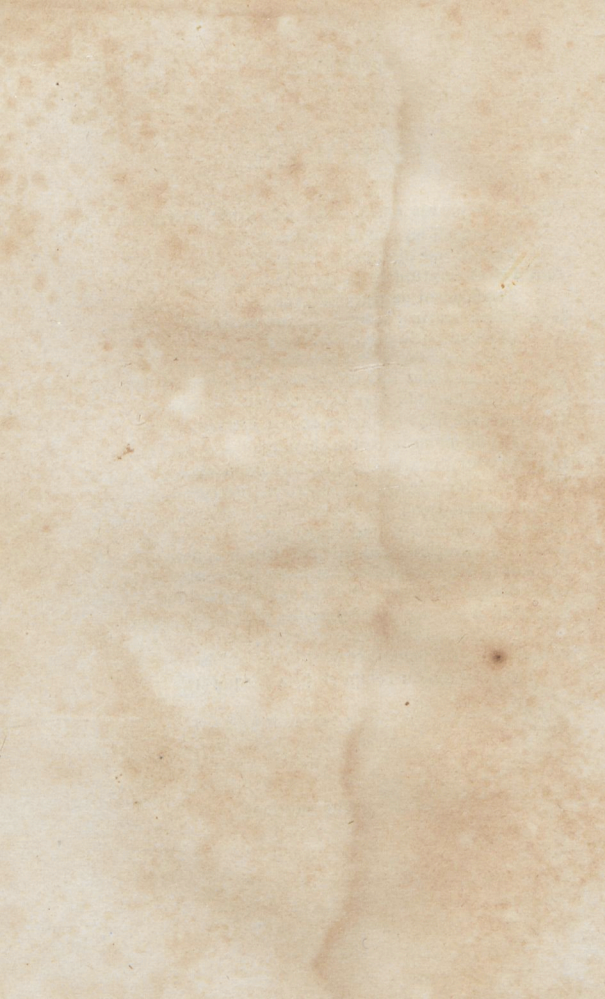
(4) Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont ie me sers.

(Note de la Fontaine.)

ÉPILOGUE.

C'EST ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure ,
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers ,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers ,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle ,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle ,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs , achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe ; et d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps et de la Parque (1).

(1) Louis XIV venait de dicter à l'Europe le traité glorieux de Nimègue.



A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR ,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses, au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de

l'esprit , à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une matière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes , vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable , je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations , et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes , à ses victoires , et à la paix qui semble se rapprocher , et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos enne-

mis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect.

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

LIVRE DOUZIÈME ⁽¹⁾.

FABLE I.

Le Chat et les deux Moineaux.

A M^{OR} LE DUC DE BOURGOGNE.

UN chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates.
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec ; l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa fêrule.
Le passereau , moins circonspect ,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne ,
Maître chat excusait ces jeux :

Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne ⁽²⁾

Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :

Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter , et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;

Et Raton de prendre parti :

(1) Ce fut après un intervalle de quinze ans , en 1694 , que la Fontaine donna les fables suivantes , dont on a composé le douzième livre.

(2) Trait charmant de sentiment et de vérité.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami !
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
Non, de par tous les chats (3) ! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat !
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse :
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

(3) Cette formule de serment est d'un comique achevé.

FABLE II.

Le Thésauriseur et le Singe.

UN homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite (1)
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours :
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche ;
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre,
Et rendait le compte imparfait :
La chambre, bien cadénassée,
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.

(1) Déesse de la mer.

Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auxquels donner le prix :
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire
Détachait du monceau tantôt quelque doublon ,

Un jacobus, un ducaton ,

Et puis quelque noble à la rose (2) ;
Éprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.

S'il n'avait entendu son compteur à la fin

Mettre la clef dans la serrure,

Les ducats auraient tous pris le même chemin ,

Et couru la même aventure ;

Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier

Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier

Qui n'en fait pas meilleur usage !

(2) Espèces de vieilles monnaies.

FABLE III.

Les deux Chèvres.

Dès que les chèvres ont brouté,

Certain esprit de liberté

Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage

Vers les endroits du pâturage

Les moins fréquentés des humains :

Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,

Un rocher, quelque mont pendant en précipices,

C'est où ces dames vont promener leurs caprices :

Rien ne peut arrêter cet animal grim pant

Deux chèvres donc s'émancipant,

Toutes deux ayant patte blanche,
 Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
 L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
 Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
 Deux belettes à peine auraient passé de front

Sur ce pont :

D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
 Devaient faire trembler de peur ces amazones.
 Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
 Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
 Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,

Philippe Quatre qui s'avance
 Dans l'île de la Conférence (1).

Ainsi s'avançaient pas à pas,
 Nez à nez, nos aventurières,

Qui, toutes deux étant fort fières ;
 Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
 L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
 De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire ,
 L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair ,
 Dont Polyphème fit présent à Galatée ;

Et l'autre, la chèvre Amalthée
 Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer, leur chute fut commune :
 Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
 Dans le chemin de la fortune (2).

(1) L'île des Faisans, près Saint-Jean-de-Luz, où Louis XIV et Philippe IV signèrent un traité de paix en 1659.

(2) Cette fable est le développement poétique d'une matière de thème donnée par Fénelon à monseigneur le duc de Bourgogne.

A M^{OR} LE DUC DE BOURGOGNE,

QUI AVAIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE
 QUI FUT NOMMÉE *LE CHAT ET LA SOURIS*.

POUR plaire au jeune prince a qui la Renommée
 Destine un temple en mes écrits ,

Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris (1).

(1) La Fontaine avait plus de soixante-dix ans quand il composait cette charmante petite pièce !

FABLE IV.

Le vieux Chat et la jeune Souris.

UNE jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis :

Laissez-moi vivre; une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde ?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?

Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
 Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.

Selon ces lois, descends là-bas,
 Meurs, et va-t'en tout de ce pas

Haranguer les sœurs filandières :
 Mes enfants trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma fable
 Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
 La vieillesse est impitoyable (1).

(1) La Fontaine a dit ailleurs, en parlant de l'enfance : « Cet âge est sans pitié. » Voici ici une pensée fausse. N'avait-il pas rencontré de ces vieillards bons et indulgents pour la jeunesse ?

FABLE V.

Le Cerf malade.

EN pays plein de cerfs, un cerf tomba malade.

Incontinent maint camarade

Accourt à son grabat le voir, le secourir,

Le consoler du moins : multitude importune.

Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :

Permettez qu'en forme commune

La Parque m'expédie ; et finissez vos pleurs.

Point du tout : les consolateurs

De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,

Quand il plut à Dieu s'en allèrent :

Ce ne fut pas sans boire un coup,

C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.

Tout se mit à brouter les bois du voisinage.

La pitance du cerf en déchet de beaucoup.

Il ne trouva plus rien à frire :

D'un mal il tomba dans un pire,

Et se vit réduit, à la fin,

A jeûner et mourir de faim.

FABLE VI.

La Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard.

Le buisson, le canard et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout allait bien ; quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile ;
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit sa bourse ;
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochait les passants à tous coups :
Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :

Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur, qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé (1).

(*Voy. Ésope, fable XLII.*)

(1) Cette fable n'est pas très-heureuse, elle renferme plusieurs invraisemblances.

FABLE VII.

La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.

LA Discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Commençons par les éléments :

Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.

Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,

Vit terminer tous leurs débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.

Cette union si douce, et presque fraternelle,

Édifiait tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené

Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas

Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.

Quoi qu'il en soit, cet altercas

Mit en combustion la salle et la cuisine :

Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.

On fit un règlement dont les chats se plaignirent ,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien

Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent

Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :

Les souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois

En pâtît : maint vieux chat, fin , subtil et narquois (1) ,

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race ,

Les guetta, les prit, fit main basse.

Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux

Nul animal , nul être , aucune créature ,

Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.

D'en chercher la raison , ce sont soins superflus.

Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.

Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles

On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.

Humains, il vous faudrait encore à soixante ans

Renvoyer chez les barbacoles (2).

(1) *Narquois* pour *rusé*.

(2) Terme plaisant et burlesque , emprunté des Italiens ; il désigne un maître d'école qui , pour se rendre plus vénérable à ses écoliers , porte une longue barbe , *barbam solit*.

FABLE VIII.

Le Loup et le Renard.

D'où vient que personne en la vie

N'est satisfait de son état ?

Tel voudrait bien être soldat

A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut. dit-on ,

Se faire loup. Eh ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince (1) en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.

(1) Le duc de Bourgogne.

Il vint; et le loup dit : Voici comme il faut faire ,
Si tu veux écarter les mâtons du troupeau.

Le renard, ayant mis la peau ,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal , puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être ,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour

Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.
L'ost du peuple bëlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village ,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage :
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla ,
Jetant bas sa robe de classe ,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet (1),
Le dialogue, et la morale.

(1) Fénelon avait composé en prose cette fable, qui fut encore pour monseigneur le duc de Bourgogne la matière d'un thème.

FABLE IX.

L'Écrevisse et sa Fille.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse ,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.

C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
 De ceux qui , pour couvrir quelque puissant effort,
 Envisagent un point directement contraire ,
 Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
 Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
 Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
 Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
 Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend
 N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
 En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
 Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
 Le torrent à la fin devient insurmontable.
 Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
 Louis et le Destin me semblent de concert
 Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
 Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
 Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :
 Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
 Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?

Elle avait raison : la vertu (1)
 De tout exemple domestique
 Est universelle, et s'applique
 En bien , en mal , en tout ; fait des sages, des sots ;
 Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
 A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne .
 Surtout au métier de Bellone :
 Mais il faut le faire à propos.

(1) Puissance.

FABLE X.

L'Aigle et la Pie.

L'AIGLE , reine des airs, avec Margot la pie,
 Différentes d'humeur, de langage et d'esprit .
 Et d'habit ,
 Traversaient un bout de prairie

Le hasard les assemble en un coin détourné.
 L'agace eut peur ; mais l'aigle , ayant fort bien diné ,
 La rassure , et lui dit : Allons de compagnie ;
 Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie ,
 Lui qui gouverne l'univers ,
 J'en puis bien faire autant , moi qu'on sait qui le sers.
 Entretenez-moi donc , et sans cérémonie.
 Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru
 Sur ceci , sur cela , sur tout. L'homme d'Horace,
 Disant le bien , le mal , à travers champ , n'eût su
 Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.
 Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe ,
 Sautant , allant de place en place ,
 Bon espion , Dieu sait. Son offre ayant déplu ,
 L'aigle lui dit tout en colère :
 Ne quittez point votre séjour ,
 Caquet-bon-bec , m'amie : adieu ; je n'ai que faire
 D'une babillarde à ma cour :
 C'est un fort méchant caractère.
 Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :
 Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
 Rediseurs , espions , gens à l'air gracieux ,
 Au cœur tout différent , s'y rendent odieux ;
 Quoique ainsi que la pie il faille , dans ces lieux ,
 Porter habit de deux paroisses.

FABLE XI.

Le Roi, le Milan, et le Chasseur.

A S. A. S. M^{GR} LE PRINCE DE CONTI (1).

COMME les dieux sont bons , ils veulent que les rois
 Le soient aussi : c'est l'indulgence
 Qui fait le plus beau de leurs droits ,

(1) Cette fable est une sorte d'épithalame adressé au prince de Conti ,
 né à Paris en 1664. Il mourut en 1709. La Fontaine a été souvent inspiré.

Non les douceurs de la vengeance.

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur silôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,

Fut par là moins héros que vous.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes ;
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples ,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon , citoyen de ces augustes lieux ,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.

Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.

Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.

Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées

Par ce temps à peine bornées !

Et la princesse (2) et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins ;

Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents ,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles

Voulut orner vos jeunes ans.

Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :

Le ciel joignit en sa personne

Ce qui sait se faire estimer

A ce qui sait se faire aimer :

Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;

Je me tais donc, et vais rimer

Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,

Étant pris vif par un chasseur,

D'en faire au prince un don cet homme se propose.

La rareté du fait donnait prix à la chose.

L'oiseau , par le chasseur humblement présente ,

Si ce conte n'est apocryphe,

Va tout droit imprimer sa griffe

(2) Marie-Thérèse de Bourbon.

Sur le nez de Sa Majesté. —

Quoi ! sur le nez du roi ? — Du roi même en personne. —

Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ? —

Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :

Le nez royal fut pris comme un nez du commun.

Dire des courtisans les clameurs et la peine

Serait se consumer en efforts impuissants.

Le roi n'éclata point : les cris sont indécents

A la majesté souveraine.

L'oiseau garda son poste : on ne put seulement

Hâter son départ d'un moment.

Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,

Lui présente le leurre et le poing, mais en vain.

On crut que jusqu'au lendemain

Le maudit animal à la serre insolente

Nicherait là malgré le bruit,

Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.

Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.

Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller

Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.

Ils se sont acquittés tous deux de leur office,

L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :

Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,

Je les affranchis du supplice.

Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis

Èlèvent de tels faits, par eux si mal suivis :

Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle ;

Et le veneur l'échappa belle ;

Coupable seulement, tant lui que l'animal,

D'ignorer le danger d'approcher trop du maître :

Ils n'avaient appris à connaître

Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal ?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.

Là, nulle humaine créature

Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.

Le roi même ferait scrupule d'y toucher.

Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie

N'était point au siège de Troie ?

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros

Des plus huppés et des plus hauts :

Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.

Nous croyons , après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons ,
Tantôt milans , tantôt pigeons ,
Tantôt humains , puis volatilles
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière :

Un certain fauconnier ayant pris , ce dit-on ,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère) ,

En voulut au roi faire un don ,

Comme de chose singulière :

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;
C'est le NON PLUS ULTRA (3) de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.

Par ce parangon (4) des présents

Il croyait sa fortune faite :

Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier ,
Avec ses ongles tout d'acier

Prend le nez du chasseur , happe le pauvre sire.

Lui de crier, chacun de rire ,

Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi ,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.

Qu'un pape rie , en bonne foi ,

Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi

Bien malheureux , s'il n'osait rire :

C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci ,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.

Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire ,

Quand Vulcain , clopinant , lui vint donner à boire.

Que le peuple immortel se montrât sage ou non ,
J'ai changé mon sujet avec juste raison ;

Car, puisqu'il s'agit de morale ,

Que nous eût du chasseur l'aventure fatale

Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps

Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

(3) Le cas le plus extraordinaire.

(4) Modèle.

FABLE XII.

Le Renard , les Mouches, et le Hérisson.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois ,
Renard fin , subtil et matois ,
Blessé par des chasseurs , et tombé dans la fange ,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les dieux , et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger ,
Et le fit aux mouches manger.
Quoi ! se jeter sur moi , sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts !
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?
Va , le ciel te confonde , animal importun !
Que ne vis-tu sur le commun !
Un hérisson du voisinage ,
Dans mes vers nouveau personnage ,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :
Je les vais de mes dards enfiler par centaines ,
Voisin renard , dit-il , et terminer tes peines.
Garde-t'en bien , dit l'autre ; ami , ne le fais pas :
Laisse-les , je te prie , achever leur repas.
Ces animaux sont souls ; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi , plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans , ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs ,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins , moins ils sont importuns.

FABLE XIII.

L'Amour et la Folie.

LA Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.

Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble

Là-dessus le conseil des dieux :

L'autre n'eut pas la patience ;

Elle lui donne un coup si furieux,

Qu'il en perd la clarté des cieux.

Vénus en demande vengeance.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :

Les dieux en furent étourdis ,

Et Jupiter, et Némésis ,

Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.

Elle représenta l'énormité du cas ;

Son fils , sans un bâton , ne pouvait faire un pas :

Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :

Le dommage devait être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré

L'intérêt du public, celui de la partie ,

Le résultat enfin de la suprême cour

Fut de condamner la Folie

A servir de guide à l'Amour.

FABLE XIV.

Le Corbeau , la Gazelle , la Tortue , et le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE (1).

JE vous gardais un temple dans mes vers .

Il n'eût fini qu'avecque l'univers.

(1) Femme célèbre par son esprit. Elle offrit à la Fontaine la plus généreuse et la plus tendre hospitalité. Son nom vivra autant que celui du poète qu'elle protégea.

Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits (2) :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS ;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre , et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là , tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image ,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour ,
Car c'est un mot banni de votre cour ,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.

(2) Inversion vicieuse.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

(Voy. Phèdre, liv. 3, fable IV.)

FABLE XXI.

Le Renard anglais.

A MADAME HARVEY.

LE bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux,
Tout cela méritait un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie ;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encor un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament :
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en un péril extrême,

Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez ,
Passa près d'un patibulaire.

Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute, parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit ,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant ;
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle ! Il y vint, à son dam.

Voilà maint basset elabaudant ;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;
Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses housseaux :
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
Le chasseur , pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous , non pour dire
D'autres traits sur votre sujet ;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.
Peu de nos chants, peu de nos vers ,
Par un encens flatteur amusent l'univers ,
Et se font écouter des nations étranges.

Votre prince vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.

Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse :
C'est peu de chose ; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.

FABLE XXII.

Le Soleil et les Grenouilles (1).

LES filles du limon tiraient du roi des astres
Assistance et protection :
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvaient approcher de cette nation ;
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune ,
Firent bientôt crier cette troupe importune :
On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure ,
Elles auraient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature.
Le soleil, à leur dire, allait tout consumer
Il fallait promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisait un pas ,
Ambassades coassantes
Allaient dans tous les États :
A les ouïr , tout le monde ,
Toute la machine ronde
Roulait sur les intérêts

(1) Dans cette fable, le poëte fait allusion aux démêlés des Hollandais avec Louis XIV. On sait que ce monarque avait pris le soleil pour emblème.

De quatre méchants marais.
 Cette plainte téméraire
 Dure toujours ; et pourtant
 Grenouilles doivent se taire,
 Et ne murmurer pas tant :
 Car si le soleil se pique ,
 Il le leur fera sentir ;
 La république aquatique
 Pourrait bien s'en repentir.

FABLE XXIII.

Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
 Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
 Tous chemins vont à Rome (1) ; ainsi nos concurrents
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
 Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
 La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie.
 Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
 Je le loue ; et le soin de soulager les maux
 Est une charité que je préfère aux autres.
 Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
 Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
 Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
 « Il a pour tels et tels un soin particulier,
 « Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
 Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras

(1) Proverbe.

On se trouva réduit l'appointeur de débats :

Aucun n'était content ; la sentence arbitrale

A nul des deux ne convenait ;

Jamais le juge ne tenait ,

A leur gré , la balance égale.

De semblables discours rebutaient l'appointeur :

Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure ,

Affligés, et contraints de quitter ces emplois,

Vont confier leur peine au silence des bois.

Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,

Lieu respecté des vents, ignoré du soleil ,

Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.

Il faut , dit leur ami, le prendre de soi-même.

Qui, mieux que vous, sait vos besoins ?

Apprendre à se connaître est le premier des soins

Qu'impose à tout mortel la majesté suprême.

Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?

L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :

Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?

Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?

La vase est un épais nuage

Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.

Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer ,

Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler , demeurez au désert.

Ainsi parla le solitaire.

Il fut cru : l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.

Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,

Il faut des médecins, il faut des avocats ;

Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :

Les honneurs et le gain, tout me le persuade.

Cependant on s'oublie en ces communs besoins.

O vous, dont le public emporte tous les soins,

Magistrats, princes et ministres ,

Vous que doivent troubler mille accidents sinistres ,

Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,

Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.

Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois , je la propose aux sages .
Par où saurais-je mieux finir (1) ?

(1) La Fontaine ne s'est pas trompé : la gravité de l'enseignement , l'élégance et la dignité du style , font de cette fable une des meilleures de notre poète. Il y a renfermé une apologie de la vie solitaire , si souvent attaquée par les oisifs.

FIN DES FABLES.

ÉPITAPHE

DE M. DE LA FONTAINE ,

FAITE PAR LUI-MÊME.

JEAN s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser.
Deux parts en fit, dont il soulait (1) passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

(1) Il avait coutume, du latin *solere*.

MORCEAUX CHOISIS

DE LA FONTAINE.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

A M^{OR} LE DUC DE VENDÔME.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours que le fils de Japet
Représente enchainé sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne :
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour par des désirs constants
Avaient uni leurs cœurs dès leurs plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon (1) prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,

(1) L'une des trois Parques qui, selon les poètes, filaient la vie des hommes. Les deux autres s'appelaient Lachésis et Atropos.

Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république,
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence (2) ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Près enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois :
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent ;
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretenait les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.

(2) Mercure.

La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans,
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent ;
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort, à ces mots, pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain ;
La volatile échappe à sa tremblante main,
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile ;
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes ;
Suivez-moi. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !
Il dit, et les autans (3) troublent déjà la plaine.

(3) Les vents du midi.

PHILÉMON ET BAUCIS.

Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants ,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants (4)
Entraînèrent sans choix animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes.
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris (5) :
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle (6) !
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins ?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis

(4) Périphrase, pour dire *les torrents*.

(5) Cette demeure.

(6) Deux des plus fameux peintres de l'antiquité.

Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille;
Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels.
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties (7).
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez bientôt la suite en nos lambris ;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles ;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée :
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée ;
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Ce bonheur vertueux qu'hymen leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si.... Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio (8) me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los que j'en attends ;
Faites-moi triompher de l'envie et du temps ;
Enchaînez ces démons ; que sur nous ils n'attendent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie ;

(7) Victimes.

(8) Muse de l'histoire.

L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages ,
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu de présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ,
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon ,
Transportent dans Anet (9) tout le sacré vallon.
Je le crois. Puisseions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puisseient-ils tout d'un coup élever leurs sourcis,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

(9) Château de monseigneur le duc de Vendôme.

ÉLÉGIE

POUR FOUQUET (1).

REPLISSEZ l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes ;
Et que l'Anqueil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes :
Chacun attend de vous ce devoir généreux.

(1) Surintendant des finances, accusé de dilapidation. Il fut condamné, et renfermé pendant dix-neuf ans au château de Pignerol, où il mourut. Dans sa disgrâce, il conserva de nombreux amis. Pellisson, la Fontaine, madame de Sévigné, lui furent toujours tendrement attachés. L'élégie de la Fontaine est, suivant la Harpe, la meilleure de notre langue.

Les destins sont contents ; Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère, au bord de vos fontaines ,
Qui , sans craindre du sort les faveurs incertaines ,
Plein d'éclat , plein de gloire , adoré des mortels ,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.
Les soucis dévorants , les regrets , les ennuis ,
Hôtes infortunés de sa triste demeure ,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune ,
Ses trompeuses faveurs , ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles ,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles ,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas , sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs ,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs ,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage ,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos , du loisir , de l'ombre , et du silence ,
Un tranquille sommeil , d'innocents entretiens ;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous , dont il a rendu la demeure si belle ,
Nymphes , qui lui devez vos plus charmants appas ,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas ,

Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
 Il aime ses sujets ; il est juste , il est sage ;
 Du titre de clément rendez-le ambitieux :
 C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
 Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
 Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
 Inspirez à Louis cette même douceur :
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
 Oronte est à présent un objet de clémence.
 S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
 Il est assez puni par son sort rigoureux ,
 Et c'est être innocent que d'être malheureux.

DESCRIPTION

D'UN FEU D'ARTIFICE.

Je voudrais bien t'écrire en vers
 Tous les artifices divers
 De ce feu le plus beau du monde ,
 Et son combat avecque l'onde ,
 Et le plaisir des assistants.
 Figure-toi qu'en même temps
 On vit partir mille fusées
 Qui , par des routes embrasées ,
 Se firent toutes dans les airs
 Un chemin tout rempli d'éclairs ,
 Chassant la nuit , brisant ses voiles
 As-tu vu tomber des étoiles ?
 Tel est le sillon enflammé
 Où le trait qui sort est formé.
 Parmi ce spectacle si rare ,
 Figure-toi le tintamarre ,
 Le fracas et les sifflements
 Qu'on entendait à tous moments.
 De ces colonnes embrasées
 Il renaissait d'autres fusées ,
 Ou d'autres formes de pétard ,
 Ou quelque autre effet de cet art :
 Et l'on voyait régner la guerre

Entre ces enfants du tonnerre.
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant et pirouettant,
Faisait un bruit épouvantable,
C'est-à-dire un bruit agréable.
Figure-toi que les échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le chœur des Néréides
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit Neptune étonné
Eût craint de se voir détrôné,
Si le monarque de la France
N'eût rassuré par sa présence
Ce dieu des moites (1) tribunaux,
Qui crut que les dieux infernaux
Venaient donner des sérénades
A quelques-unes des Naiades.
Enfin, la peur l'ayant quitté,
Il salua sa majesté.
Je n'en vis rien, mais il n'importe :
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon : et quant à toi,
Ne t'en fais pas un point de foi.

(1) Humides.

DESCRIPTION

DES BORDS DE LA LOIRE.

LA Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des cieux,
Douce quand il lui plaît ; quand il lui plaît, si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravagerait mille moissons fertiles,
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit :
Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit

De tout le labeur d'une année,
 Si le long de ses bords n'était une levée (1),
 Nos gens et moi, nous ne manquâmes pas
 De promener alentour notre vue :
 J'y rencontrai de si charmants appas,
 Que j'en ai l'âme encore tout émue.
 Coteaux rians y sont des deux côtés ;
 Coteaux non pas si voisins de la nue
 Qu'en Limousin , mais coteaux enchantés,
 Belles maisons, beaux parcs et bien plantés,
 Prés verdoyants dont ce pays abonde,
 Vignes et bois, tant de diversités,
 Qu'on croit d'abord être en un autre monde

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute :
 On la voit rarement s'écarter de la route ;
 Elle a peu de replis dans son cours mesuré :
 Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré ,
 C'est la fille d'Amphitrite,
 C'est elle dont le mérite,
 Le nom, la gloire, et les bords ,
 Sont dignes de ces provinces
 Qu'entre leurs plus grands trésors
 Ont toujours placé nos princes (2)
 Elle répand son cristal
 Avecque magnificence ;
 Et le jardin de la France
 Méritait un tel canal.

(1) Malgré la levée, souvent une nuit détruit en effet, sur les bords de la Loire, le labeur d'une année. Orléans, Blois, Tours, Nantes, sont les villes arrosées et embellies par ce beau fleuve.

(2) Longtemps les rois de France ont résidé à Blois ; c'est dans cette ville que naquit Louis XII, le père du peuple. Le Tasse, dans la *Jérusalem délivrée*, célèbre la douceur du climat de ces provinces. C'est à Blois que la langue française est parlée avec le plus bel et le plus pur accent ;

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIÈRE.

DÉSORMAIS que ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre?
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer ; suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours : ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux , n'allongent la carrière :
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je, que vous , sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait , je ne suis pas du nombre ;
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre.
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants , les vagues entretiens ,
Vains enfants du loisir, délices chimériques ;
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont égarés les esprits les plus droits ,
Ridicule fureur qui se moque des lois ;
Cent autres passions des sages condamnées
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années
L'usage des vrais biens réparerait ces maux ;
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
Je ne vois plus d'instant qui ne m'en sollicitent ;
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard.
Car qui sait les moments prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts ; à quoi les emploierai-je ?

Si j'étais sage, Iris (mais c'est un privilège
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous ,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose.
Les suivre en tout, c'est trop; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces.
Mais aussi de se prendre à toutes les amorces ,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser !
J'entends que l'on me dit : Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres (1) et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entre-suivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos.
Quelque part que tu sois , on voit à tout propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère ,
Inquiète , et partout hôtesse passagère ;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style ,
Tu cours en un moment de Térence à Virgile ;
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien ! prends , si tu veux, encor d'autres chemins ;
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière,
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre , excepté tes contes d'autrefois.
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix ;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte :
Vous ne parleriez pas ni mieux ni d'autre sorte.
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi ?
Je m'avoue , il est vrai , s'il faut parler ainsi ,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles;
Je suis chose légère, et vole à tous sujets ;
Je vais de fleurs en fleurs et d'objets en objets ;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire ,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours :
Mais, quoi ! je suis volage en vers comme en amours ;

(1) Le lustre est un espace de cinq ans

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
 Et ne veux point donner mes défauts pour excuse :
 Je ne prétends ici que dire ingénument
 L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
 A peine la raison vint éclairer mon âme,
 Que je sentis l'ardeur de ma première flamme :
 Plus d'une passion a depuis, dans mon cœur,
 Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
 Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
 Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie

Que me servent ces vers avec soin composés ?
 N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ?
 C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
 Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre ;
 Car je n'ai pas vécu : j'ai servi deux tyrans ;
 Un vain bruit, les plaisirs ont partagé mes ans.
 Qu'est-ce que vivre, Iris ? vous pouvez nous l'apprendre
 Votre réponse est prête ; il me semble l'entendre :
 C'est jouir des vrais biens avec tranquillité ;
 Faire usage du temps et de l'oisiveté ;
 S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême ;
 Renoncer aux plaisirs en faveur de soi-même ;
 Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
 Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants (1).

(1) Derniers chants du poète. Appuyé sur une lyre près de se briser
 il jette un long regard sur le passé. Sa conclusion est celle du Sage.
Deum time, mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo.

UNE CHASSE AU SANGLIER

Un matin que l'Aurore au teint frais et riant
 A peine avait ouvert les portes d'orient,
 La jeunesse voisine autour du bois s'assemble,
 Jamais tant de héros ne s'étaient vus ensemble.
 Anténor le premier sort des bras du sommeil,
 Et vient au rendez-vous attendre le soleil ;
 Il est bientôt suivi du satrape Alcamène,
 Dont le long attirail couvre toute la plaine.
 C'est en vain que ses gens se sont chargés de rets.

Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le vieillard Capys, chasseur infatigable,
Qui, depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.
Par le beau Callion la troupe est augmentée.
Gilippe vient après, fils du riche Acantée.
Phlègre accourt, et Mimas, Palmyre aux blonds cheveux
Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux,
Le Lycien Télame, Agénor de Carie,
Le vaillant Triptolème, honneur de la Syrie,
Paphe expert à lutter, Mopse à lancer le dard,
Lycaste, Palémon, Glaucque, Hilus, Amilcar.

Par l'ordre de Capys la troupe se partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlés de voix,
Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois.
Le ciel en retentit, les échos se confondent;
De leurs palais voutés tous ensemble ils répondent.
Les cerfs, au moindre bruit à se sauver si prompts,
Les timides troupeaux des daims aux larges fronts,
Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes :
Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.
On court dans les sentiers, on traverse les forts ;
Chacun, pour les percer, redouble ses efforts.

Au fond du bois croupit une eau dormante et baine
Là le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale ;
Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.
On ne l'en peut chasser : du souci de sa vie
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.
Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir,
Rien ne saurait encor l'obliger à partir.
Cependant les destins hâtent sa dernière heure.
Dryope la première éventa sa demeure :
Les autres chiens, par elle aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête
Toute la meute accourt, et vient lancer la bête,

S'anime en la voyant , redouble son ardeur :
 Mais le fier animal n'a point encor de peur.

.....
 Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort ;
 Sylvage au poil de tigre attendait même sort ,
 Lorsque l'un des chasseurs se présente à la bête ,
 Sur lui tourne aussitôt l'effort de la tempête :
 Il connaît , mais trop tard , qu'il s'est trop avancé ,
 Son visage pâlit , son sang devient glacé ;
 L'image du trépas en ses yeux est empreinte :
 Sur les traits des mourants la mort n'est pas mieux peinte.
 Sa peur est pourtant vaine , et , sans être blessé ,
 Du monstre qui le heurte il se sent terrassé.
 Nisus , ayant cherché son salut sur un arbre ,
 Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre :
 Mais lui-même a sujet de trembler à son tour.
 Le sanglier coupe l'arbre , et les lieux d'alentour
 Résonnent du fracas dont sa chute est suivie :
 Nisus encore en l'air fait des vœux pour sa vie.
 Conterai-je en détail tant de puissants efforts ,
 Des chiens et des chasseurs les différentes morts ,
 Leurs exploits avec eux cachés sous l'ombre noire ?
 Seules vous les savez , ô filles de Mémoire !
 Venez donc m'inspirer , et , conduisant ma voix ,
 Faites-moi dignement célébrer ces exploits.
 Deux lices d'Anténor , Lycoris et Niphale ,
 Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale.
 Le vieux Capys lui-même eut soin de les dresser :
 Au sanglier l'une et l'autre est (1) prête à se lancer.
 Un matin les devance , et se jette en leur place :
 C'est Phlégon , qui souvent aux loups donne la chasse.
 Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous ,
 A l'oreille du monstre il s'attache en courroux :
 Mais il sent aussitôt le redoutable ivoire ;
 Ses flancs sont découpus ; et , pour comble de gloire ,
 Il combat en mourant , et ne veut point lâcher
 L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.

Cependant le sanglier passe à d'autres trophées .

1) Solécisme que la Fontaine aurait pu facilement éviter .

Combien voit-on sous lui de trames étouffées !
Combien en coupe-t-il ! Que d'hommes terrassés !
Que de chiens abattus , mourants , morts , et blessés !
Chevaux , arbres , chasseurs , tout éprouve sa rage.
Tel passe un tourbillon , messenger de l'orage ;
Telle descend la foudre , et d'un soudain fracas
Brise , brûle , détruit , met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :
Elle en frémit de rage , écume , et tourne tête ;
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte.
Par deux fois du sanglier il évite l'atteinte ;
Deux fois le monstre passe , et ne brise en passant
Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
Il revient au chasseur : la fuite est inutile ;
Crantor aux environs n'aperçoit point d'asile :
En vain d'un coup fatal il veut se détourner ;
Ne pouvant que mourir , il meurt sans s'étonner.
Pour punir son vainqueur toute la troupe approche ;
L'un lui présente un dard , l'autre un trait lui décoche .
Le fer ou se rebouche (1), ou ne fait qu'entamer
Sa peau , que d'un poil dur le ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux , il prévient leur atteinte ;
Plus le péril est grand , moins il montre de crainte.
C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts
Ne songe qu'à périr au milieu des hasards :
De soldats entassés son bras jonche la terre ;
Il semble qu'en lui seul se termine la guerre :
Certain de succomber , il fait pourtant effort ,
Non pour ne point mourir , mais pour venger sa mort.
Tel et plus valeureux le monstre se présente.
Plus le nombre s'accroît , plus sa fureur s'augmente :
L'un a les flancs ouverts , l'autre les reins rompus ;
Il mâche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie ;
L'ardeur qu'ils témoignaient est bientôt refroidie.

(1) Ou s'émousse. Le mot *reboucher* a actuellement une tout autre signification ; mais celle que lui donne ici la Fontaine est la seule qui se trouve indiquée dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours :
Adonis s'y repose après mille détours.
Les nymphes , de qui l'œil voit les choses futures ,
L'avaient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu ;
C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde ,
Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les nymphes ont beau s'opposer aux destins ,
Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.
Adonis en ce lieu voit apporter Palmyre (1) ;
Ce spectacle l'émeut , et redouble son ire.
A tarder plus longtemps on ne peut l'obliger ;
Il regarde la gloire , et non pas le danger.
Il part , se fait guider , rencontre le carnage.
Cependant le sanglier s'était fait un passage ;
Et , courant vers son fort , il se lançait parfois
Aux chiens , qui dans le ciel poussaient de vains abois.
On ne l'ose approcher ; tous les traits qu'on lui lance ,
Étant poussés de loin , perdent leur violence.
Le héros seul s'avance , et craint peu son courroux ;
Mais Capys l'arrêtant s'écrie : Où courez-vous ?
Quelle bouillante ardeur au péril vous engage ?
Il est besoin de ruse , et non pas de courage.
N'avancez pas , fuyez ; il vient à vous , ô dieux !
Adonis , sans répondre , au ciel lève les yeux.
Déesse , ce dit-il , qu'adore ma pensée ,
Si je cours au péril , n'en sois point offensée ;
Guide plutôt mon bras , redouble son effort ;
Fais que ce trait lancé donne au monstre la mort.
A ces mots , dans les airs le trait se fait entendre :
A l'endroit où le monstre a la peau le plus tendre
Il en reçoit le coup , se sent ouvrir les flancs ,
De rage et de douleur frémit , grince les dents ,
Rappelle sa fureur , et court à la vengeance.
Plein d'ardeur et léger , Adonis le devance.
On craint pour le héros ; mais il sait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.

(1) Palmyre venait d'être mis à mort par le sanglier

Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage ,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage ,
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
Tous ensemble au sanglier voudraient lancer leurs dards,
Mais peut-être Adonis en recevrait l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte ,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillants.
Courez , courez , chasseurs un peu trop tard vaillants ;
Détournez de vos noms un éternel reproche :
Vos efforts sont trop lents , déjà le coup approche.
Que n'en ai-je oublié les funestes moments !
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments ?
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire :

Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire ,
Le plus beau des mortels , l'amour de tous les yeux ,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferme dans ses armes ,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis ;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis ,
Et , lui poussant au flanc sa défense cruelle ,
Meurt , et porte en mourant une atteinte mortelle.
D'un sang impur et noir il purge l'univers :
Ses yeux d'un somme dur sont pressés et couverts ;
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire ;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire ,
Joui de la vengeance et goûté ses transports ,
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
De ses yeux si brillants la lumière est éteinte ;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche était peinte
On n'en voit que les traits ; et l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où régnaient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prés , les fleurs , présents de Flore ,
Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore ,
Si la faux les atteint , perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.

BALLADE.

AU ROY.

1684.

Roi vraiment roi (cela dit toutes choses) ,
Forcez encor quelques remparts flamands ,
Et puis la paix , jointe au retour des roses ,
Repeuplera l'univers d'agréments.
Vous domptez tout , même les éléments ,
Tant vous savez à propos entreprendre.
Mars , chaque hiver , s'en revenait attendre
A son foyer les zéphyrs paresseux ;
D'autres leçons vous lui faites apprendre :
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Entre vos mains tout devient imprenable ;
Attaquez-vous , tout cède en peu de temps :
Il faut dix ans aux héros de la Fable ,
A vous dix jours , quelquefois des instants.
Le bruit que font vos exploits éclatants
Perce les cieux : l'Olympe les admire :
Ses habitants protègent votre empire ;
Le ciel n'y met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t-il ? car vous n'avez qu'à dire ,
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Tel que l'on voit Jupiter , dans Homère ,
Emporter seul tout le reste des dieux ;
Tel , balançant l'Europe tout entière ,
Vous luttez seul contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux
Qui , monts sur monts , déclarèrent la guerre
Aux immortels. Jupin , croulant la terre ,
Les abîma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui , prenez votre tonnerre :
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Vous n'êtes pas seulement estimable

Par ce grand art qui fait les conquérants :
 Terrible aux uns , aux autres tout aimable ,
 Des Scipions vous remplissez les rangs.
 Auguste et Jule , en vertus différents ,
 Vous feront place entre eux deux dans l'histoire.
 Vos premiers pas , courant à la victoire ,
 Ont tout soumis ; et ce cœur généreux
 Dans les derniers affecte une autre gloire :
 L'événement n'en peut être qu'heureux.

ENVOI.

Ce doux penser , depuis un mois ou deux ,
 Console un peu mes muses inquiètes (1).
 Quelques esprits ont blâmé certains jeux ,
 Certains récits , qui ne sont que sornettes
 Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites ,
 Que veut-on plus ? Soyez moins rigoureux ,
 Plus indulgent , plus favorable qu'eux ;
 Prince , en un mot , soyez ce que vous êtes ,
 L'événement ne peut m'être qu'heureux.

(1) La Fontaine venait d'être nommé à l'Académie française ; mais le roi ne paraissait pas disposé à consentir à son élection. Notre poète fit cette ballade pour le fléchir. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 330.

MADRIGAL.

A M. *** (1).

1657.

Je ne m'attendais pas d'être loué de vous ;
 Cet honneur me surprend , il faut que je l'avoue .
 Mais de tous les plaisirs le plaisir le plus doux ,
 C'est de se voir loué de ceux que chacun loue.

(1) Imprimé par la Fontaine à la suite du dizain sur madame de Sévigné ; ce qui donne lieu de penser que ce quatrain fut fait à l'occasion des éloges donnés à notre poète pour l'épître adressée à M. D. C. A. D. M. : à madame de Coucy, abbesse de Mouzon. Tout porte à croire que ce madrigal est adressé à Pellisson, auquel la Fontaine transmettait les vers qu'il destinait à Fouquet.

DESCRIPTION

DU LEVER DE L'AURORE.

LES premiers traits du jour, sortant du sein de l'onde,
Commençaient d'émailler les bords de notre monde ;
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissait ;
Aux portes du matin la clarté paraissait ;
De sa robe d'hymen l'Aurore était vêtue.
Jamais telle à Céphale (1) elle n'est apparue :
Je voyais sur son char éclater les rubis ,
Sur son teint le cinabre (2), et l'or sur ses habits :
D'un vase de vermeil elle épanchait les roses

(1) Fils de Mercure.

(2) Pierre d'un beau rouge , aussi précieuse que le rubis.

DESCRIPTION

DU PALAIS DU SOMMEIL.

IMITÉE D'OVIDE.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais ,
Écho ne répond point, et semble être assoupie :
La molle Oisiveté sur le seuil accroupie
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,
Ne viennent au travail inviter la nature ;
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive alentour.
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée ;
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots :
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos ;
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frères enfants d'une vapeur légère ,

Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles ;
Et tel, dans un État de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort, en cent parts divisé.

DESCRIPTION

DE LA NUIT.

CETTE divinité, digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sous son bras, et son bras dans la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas :
Fleurs que les seuls zéphyrs font voler sur leurs pas.
Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme (1)
Sont moitié dans les airs, et moitié dans sa main ;
Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
Qu'elle est belle à mes yeux cette nuit endormie !
Sans doute des chagrins son âme est ennemie ;
Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
Avec tous ses appas l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse ;
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.

(1) Du sommeil.

TABLE DES MATIÈRES.

- Notice sur la Fontaine, 1.
Épître dédicatoire à monseigneur le Dauphin, 6.
Préface de la Fontaine, 9.
Vie d'Ésope le Phrygien, 19.
A monseigneur le Dauphin, 39.

FABLES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

- L'Aigle et le Hibou, V, 133.
L'Aigle, la Laie et la Chatte, III, 84.
L'Aigle et la Pie, XII, 289.
L'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ,
IV, 115.
Les deux Amis, VIII, 195.
L'Amour et la Folie, XII, 295.
L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel, II, 69.
L'Ane et le Chien, VIII, 202.
L'Ane et le petit Chien, IV, 96.
L'Ane portant des reliques, V, 130.
L'Ane et ses Maîtres, VI, 148.
L'Ane vêtu de la peau du Lion, V, 136.
Un Animal dans la Lune, VII, 178.
Les Animaux malades de la peste, VII, 159.
L'Araignée et l'Hirondelle, X, 247.
L'Avantage de la science, VIII, 205.
L'Avare qui a perdu son trésor, IV, 113.
Les deux Aventuriers et le Talisman, X, 253.
Le Bassa et le Marchand, VIII, 203.
La Belette entrée dans un grenier, III, 91.
Le Berger et la Mer, IV, 94.
Le Berger et le Roi, X, 250.
Le Berger et son troupeau, IX, 235.
La Besace, I, 46.
Le Bûcheron et Mercure, V, 118.
Le Cerf se voyant dans l'eau, V, 146.
Le Cerf et la Vigne, V, 131.

- Le Chameau et les Bâtons flottants, IV, 102.
Le Charlatan, VI, 154.
Le Charretier embourbé, VI, 153.
Le Chat, la Belette, et le petit Lapin, VII, 175.
Le Chat et les deux Moineaux, XII, 278.
Le Chat et le Rat, VIII, 209.
Le Chat et le vieux Rat, III, 91.
Le Chat et le Renard, IX, 231.
Le vieux Chat et la jeune Souris, XII, 282.
La Chauve-Souris et les deux Belettes, II, 66.
La Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard, XII, 284.
Le Chêne et le Roseau, I, 61.
Le Cheval et l'Ane, VI, 152.
Le Cheval et les Loups, V, 125.
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf, IV, 106.
Les deux Chèvres, XII, 280.
Les deux Chiens et l'Ane mort, VIII, 211.
Le Chien à qui on a coupé les oreilles, X, 249.
Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre, VI, 153.
Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître,
VIII, 189.
Le Cierge, IX, 229.
La Cigale et la Fourmi, I, 41.
Le Coche et la Mouche, VII, 167.
Le Cochet, le Chat, et les Souriceaux, VI, 42.
Le Cochon, la Chèvre, et le Mouton, VIII, 196.
Le Combat des Rats et des Belettes, IV, 97.
Conseil tenu par les Rats, II, 63.
Le Coq et la Perle, I, 59.
Le Coq et le Renard, II, 73.
Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat, XII, 295.
Le Corbeau et le Renard, I, 42.
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle, II, 74.
La Cour du Lion, VII, 164.
Le Cygne et le Cuisinier, III, 88.
Démocrite et les Abdéritains, VIII, 213.
Le Dépositaire infidèle, IX, 216.
Les Devineresses, VII, 173.
Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs
queues, I, 51.
L'Ecolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin, IX, 222.
L'Écrevisse et sa fille, XII, 288.
L'Éléphant et le Singe de Jupiter, XII, 303.

- L'Enfant et le Maître d'école, I, 58.
L'Enfouisseur et son Compère, X, 245.
Le Faucon et le Chapon, VIII, 209.
Les Femmes et le Secret, VIII, 188.
Le Fermier, le Chien, et le Renard, XI, 260.
La Forêt et le Bûcheron, XII, 299.
La Fortune et le jeune Enfant, V, 128.
Un Fou et un Sage, XII, 304.
Le Fou qui vend la Sagesse, IX, 225.
Les Frêlons et les Mouches à miel, I, 59.
Le Geai paré des plumes du paon, IV, 101.
La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le
Lion, I, 45.
Le Gland et la Citrouille, IX, 121.
La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le
Bœuf, I, 43.
La Grenouille et le Rat, IV, 102.
Les Grenouilles qui demandent un Roi, III, 82.
Le Héron, VII, 162.
L'Hirondelle et les petits Oiseaux, I, 47.
L'Homme et la Couleuvre, X, 239.
L'Homme et l'Idole de bois, IV, 100.
L'Homme et la Puce, VIII, 188.
L'Homme qui court après la fortune, et l'Homme qui
l'attend dans son lit, VII, 169.
L'Horoscope, VIII, 199.
L'Huître et les Plaideurs, IX, 226.
L'Ingratitude et l'Injustice des hommes envers la For-
tune, VII, 172.
L'Ivrogne et sa Femme, III, 86.
Le Jardinier et son Seigneur, IV, 95.
Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire, XII, 308.
Jupiter et le Métayer, VI, 141.
Jupiter et le Passager, IX, 230.
Jupiter et les Tonnerres, VIII, 206.
Le Laboureur et ses Enfants, V, 127.
La Laitière et le Pot au lait, VII, 168.
Les Lapins, X, 254.
La Lice et sa Compagne, II, 67.
Le Lièvre et les Grenouilles, II, 71.
Le Lièvre et la Perdrix, V, 132.
Le Lièvre et la Tortue, VI, 147.
Le Lion, XI, 259.

- Le Lion et l'Ane chassant, II, 76.
Le Lion et le Chasseur, VI, 139.
Le Lion abattu par l'Homme, III, 87.
Le Lion s'en allant en guerre, V, 134.
Le Lion devenu vieux, III, 90.
Le Lion malade et le Renard, VI, 151.
Le Lion, le Loup, et le Renard, VIII, 184.
Le Lion et le Moucheron, II, 68.
Le Lion et le Rat, la Colombe et la Fourmi, II, 70.
Le Lion, le Singe et les deux Anes, XI, 264.
La Lionne et l'Ourse, X, 252.
Le Loup et l'Agneau, I, 50.
Le Loup et les Bergers, X, 246.
Les Loups et les Brebis, III, 89.
Le Loup et le Chasseur, VIII, 214.
Le Loup et le Chien, I, 44.
Le Loup et le Chien maigre, IX, 227.
Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau, IV, 108.
Le Loup et la Cigogne, III, 87.
Le Loup devenu Berger, III, 81.
Le Loup, la Mère, et l'Enfant, IV, 109.
Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le singe,
II, 64.
Le Loup et le Renard, XI, 266.
Le Loup et le Renard, XII, 286.
Les Marchands, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Fils de
roi, X, 256.
Les Médecins, V, 129.
Les Membres et l'Estomac, III, 79.
Le Meunier, son Fils, et l'Ane, III, 77.
Le Milan et le Rossignol, IX, 234.
La Montagne qui accouche, V, 127.
La Mort et le Bûcheron, I, 56.
La Mort et le Malheureux, I, 55.
La Mort et le Mourant, VIII, 181.
Le Mulet se vantant de sa généalogie, VI, 145.
Les deux Mulets, I, 43.
Les Obsèques de la Lionne, VIII, 197.
L'OEil du Maître, IV, 114.
L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette, VI, 151.
L'Oracle et l'Impie, IV, 112.
Les Oreilles du Lièvre, V, 122.
L'Ours et l'Amateur des jardins, VIII, 193.

- L'Ours et les deux Compagnons, V, 135.
Le Paon se plaignant à Junon, II, 75.
Parole de Socrate, IV, 110.
Le Pâtre et le Lion, VI, 138.
Le Paysan du Danube, XI, 267.
La Perdrix et les Coqs, X, 248.
Phébus et Borée, VI, 140.
Le Philosophe scythe, XII, 302.
Les deux Pigeons, IX, 218.
Les Poissons et le Cormoran, X, 243.
Les petits Poissons et le Pêcheur, V, 121.
Le Pot de terre et le Pot de fer, V, 120.
La Poule aux œufs d'or, V, 129.
Le Pouvoir des Fables, VIII, 186.
La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats
et des Souris, XII, 285.
Le Rat et l'Éléphant, VIII, 198.
Le Rat et l'Huitre, VIII, 192.
Le Rat de ville et le Rat des champs, I, 49.
Les deux Rats, le Renard, et l'OEuf, X, 237.
Le Rat qui s'est retiré du monde, VII, 161.
Le Renard anglais, XII, 305.
Le Renard et le Bouc, III, 83.
Le Renard et le Buste, IV, 107.
Le Renard et la Cigogne, I, 57.
Le Renard et les Raisins, III, 88.
Le Renard, le Loup, et le Cheval, XII, 300.
Le Renard, les Mouches, et le Hérisson, XII, 294.
Le Renard et les Poulets d'Inde, XII, 301.
Le Renard, le Singe, et les Animaux, VI, 144.
Le Renard ayant la queue coupée, V, 123.
Rien de trop, IX, 228.
Le Rieur et les Poissons, VIII, 191.
Le Roi, le Milan, et le Chasseur, XII, 290.
Le Savetier et le Financier, VIII, 183.
Le Satyre et le Passant, V, 124.
Le Serpent et la Lime, V, 131.
Simonide préservé par les dieux, I, 53.
Le Singe et le Chat, IX, 233.
Le Singe et le Dauphin, IV, 99.
Le Singe et le Léopard, IX, 220.
Le Soleil et les Grenouilles, VI, 149.
Le Soleil et les Grenouilles, XII, 307.

- Le Songe d'un habitant du Mogol, XI, 262.
 Les Souhaits, VII, 163.
 Les Souris et le Chat-Huant, XI, 271.
 Le Statuaire et la Statue de Jupiter, IX, 224.
 Les deux Taureaux et une Grenouille, II, 65.
 La Tête et la Queue du Serpent, VII, 177.
 Le Thésauriseur et le Singe, XII, 279.
 Le Torrent et la Rivière, VIII, 211.
 La Tortue et les deux Canards, X, 242.
 Le Trésor et les deux Hommes, IX, 232.
 Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre, IV, 104.
 Les Vautours et les Pigeons, VII, 166.
 Le Vieillard et l'Ane, VI, 145.
 Le Vieillard et les Enfants, IV, 110.
 Le Vieillard et les trois jeunes Hommes, XI, 270.
 La Vieille et les deux Servantes, V, 123.
 Le Villageois et le Serpent, VI, 150.
 Les Voleurs et l'Ane, I, 52.

MORCEAUX CHOISIS.

- Avertissement du septième livre, 157.
 Épilogue, 273.
 A monseigneur le duc de Bourgogne, 275.
 A monseigneur le duc de Bourgogne, qui avait demandé
 à M. de la Fontaine une fable qui fût nommée *le Chat*
et la Souris, 281.
 Épitaphe de M. de la Fontaine, 310.
 Philémon et Baucis, 311.
 Élégie pour Fouquet, 316.
 Description d'un feu d'artifice, 318.
 Description des bords de la Loire, 319.
 Discours à madame de la Sablière, 321.
 Une Chasse, 323.
 Ballade au Roi, 329.
 Madrigal, 330.
 Description du Lever de l'Aurore, 331.
 Description du Palais du Sommeil, 331.
 Description de la Nuit, 332.

Camelien, elaphiens
camelopardiens murien.

HA

Nouvelle édition, conforme

ŒUVRES CHOISIES DE J. LA

quele on a joint la vie de
Esopé, jugement des meilleurs critiques
sur ses fables. *À l'usage de la jeunesse*. 1 vol.

ŒUVRES CHOISIES DE L'ORIAN. Edition à

la jeunesse, augmentée des poèmes de *Tobie* et de
L'ORIAN.

ŒUVRES CHOISIES DE BOILEAU, à l'usage

de la jeunesse, collationnée sur les
manuscrits originaux. Révisée et la citation
des passages les auteurs anciens imités ou traduits
par le poète. 1015. Extraits de l'Université.

FECIL DE POÉSIES SACRÉES, contenant la

des *Psalmes*, *Épîtres*, *Polyenete*, tragédies; les
de J. E. Rousseau, et différents *Parcs* de
Maireaux, P. Corneille, J. Racine, L. de la Harpe,
Pompignan, Gilbert, Delille, de Fontaine
et des notes et des commentaires.

ŒUVRES CHOISIES DE BUFFON, et

PEEP, avec des notes de H. L. Desobry.

ŒUVRES CHOISIES

notes et des commentaires.

THÉÂTRE CLASSIQUE,

Lucrèce, *le Cid*, *Horace*, *l'École*

de l'Éloquence, etc. des notes et

et séparément.